

Analyse des stratégies d'émancipation ou d'adaptation des personnages de romans beurs à la réalité des marchés sociaux de l'échange

Marie-Anne Staebler



Thesis presented in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts (French) at the University of Stellenbosch

Supervisor: Dr. Catherine du Toit

December 2009

DECLARATION

By submitting this dissertation electronically, I declare that the entirety of the work contained therein is my own, original work, that I am the owner of the copyright thereof (unless to the extent explicitly otherwise stated) and that I have not previously in its entirety or in part submitted it for obtaining any qualification.

December 2009

Copyright © 2009 Stellenbosch University

All rights reserved

Résumé

La publication en 1983 du roman de Mehdi Charef *Le thé au harem d'Archy Ahmed* a marqué le début de la littérature beur, un ensemble de récits retraçant les vies de personnes d'origine nord-africaine dans les banlieues françaises. Le terme "beur" qui est dérivé de la double inversion du mot "arabe" deviendra par la suite synonyme de "maghrébin" et servira à définir un large mouvement culturel revendiquant son existence et sa singularité. Les écrivains beurs ou ceux qui font usage de héros beurs dans leurs romans nous révèlent, souvent sous forme autobiographique, les expériences quotidiennes d'une minorité marginalisée vivant dans des conditions socio-économiques identiques, sources de conflits latents ou manifestes avec la culture dominante. La sensibilité des écrivains beurs, comme elle se manifeste dans leurs écrits, nous permet d'obtenir des images de la vie des habitants des bidonvilles ou des grands ensembles de la périphérie des villes françaises. Cette littérature nous offre cependant plus qu'une simple description de contexte ou de situation, elle nous divulgue aussi le verdict des jeunes Beurs sur la légitimité du système social établi et leurs stratégies de transformation ou d'adaptation à cet ordre. L'emploi, l'habitat, l'éducation, les relations affectives sont des exemples concrets de champs où les individus font face à un système établi de valeurs et de normes, d'inégalité de ressources et d'intérêts convergents ou divergents qui doivent être pris en compte dans tout processus d'échange social. Nous utiliserons dans cette recherche interdisciplinaire les outils conceptuels de la sociologie de l'échange et du conflit pour dévoiler les stratégies suivies par les personnages de romans beurs pour s'adapter ou se libérer de conditions données de l'échange ou des configurations de pouvoir sur les différents marchés sociaux.

Abstract

The publication in 1983 of Medhi Charef's novel *Le thé au harem d'Archy Ahmed* marked the beginning of Beur literature, a collection of narratives concerning the lives of individuals of North African origin in the French suburbs. The term "beur", derived from the double inversion of the word "arabe", would become synonymous with "Maghrebians" and be used to define a cultural movement claiming its uniqueness. Beur writers or those who make use of Beur heroes in their novels reveal, often in autobiographical form, the daily experiences of a marginalized minority living in identical socio-economic conditions, which are sources of conflicts, whether latent or manifest, with the dominant culture. The sensitivity of Beur writers as manifested in their writings enables us to obtain images of the lives of people living in shantytowns or the large conglomerations on the outskirts of French cities. However, this literature provides more than just a simple description of context or situation, since it also contains the verdict of young Beurs on the legitimacy of the established social order and their strategies to transform or to adapt to this order. Work, home, school, politics or affective relations are concrete examples of areas where the individual is faced with an established system of values and norms, inequality of resources and convergent or divergent interests that need to be taken into account during the process of exchange in order to satisfy his/her needs. In this interdisciplinary research we apply the sociological concepts of exchange and conflict theory in order to disclose the strategies used by characters in Beur novels to adapt or free themselves from given conditions of exchange and power configurations on different social markets of exchange.

Remerciements

Je voudrais remercier mon ancien professeur de sociologie, Prof. Lars Clausen de l'université de Kiel en Allemagne, de m'avoir inspirée d'allier la sociologie à la littérature et surtout du savoir et de la sagesse qu'il m'a transmis.

J'aimerais de plus dire toute ma reconnaissance à mon amie et superviseuse Dr. Catherine du Toit pour tout le soutien et tous les conseils qu'elle m'a prodigués.

Et notamment, toute ma gratitude va aux auteurs de la littérature beure pour la sincérité, la tolérance, l'humour et la force qui se dégagent de leurs écrits malgré la souffrance qui les a inspirés.

*"L'absence de la finalité de l'art, c'est sa façon d'échapper aux
contraintes de la conservation de soi"*

Theodor W. Adorno

Table des matières

1	Introduction.....	9
2	La littérature beure	10
2.1	Définition.....	10
2.2	Pourquoi les écrivains beurs écrivent-ils?	21
3	Fondements pour une analyse sociologique	26
3.1	La sociologie et la littérature	26
3.1.1	La relevance de l'analyse sociologique pour la littérature beure.....	30
3.2	Les composants de l'analyse.....	32
3.2.1	L'appartenance et l'identification à un groupe.....	32
3.2.2	Les marchés sociaux.....	39
3.2.3	Les positions sociales	41
3.3	La dynamique de l'échange	43
3.3.1	Les acteurs de l'échange social.....	43
3.3.2	Problème de légitimation de l'ordre social dominant	44
3.3.3	Stratégies d'acquisition des ressources désirées	45
4	Analyse des comportements des personnages de romans selon les différents marchés sociaux, les repères identitaires, leur position sociale	49
4.1	Habitat, identité et position sociale	49
4.1.1	Les stratégies d'échange dans le domaine de l'habitat.....	58
4.2	Emploi, identité et position sociale	71
4.2.1	Les stratégies d'échange dans le domaine de l'emploi	75
4.3	École, identité et position sociale.....	83
4.3.1	Les stratégies d'échange dans le domaine scolaire	90
4.4	Les relations affectives, identité et position sociale.....	94
4.4.1	Les stratégies d'échange dans le domaine des relations affectives.....	103

5	Les stratégies discursives.....	118
5.1	L'ironie	121
5.2	L'oralité	131
5.3	Le tiers-espace.....	144
6	Conclusion	148

1 Introduction

Dans les années 80 est née la littérature beure, un ensemble de narratifs retraçant les expériences quotidiennes d'une minorité d'origine maghrébine divulguées sous la forme d'expériences individuelles vécues. Habiba Sebkhî a assimilé cette littérature à un témoignage social dont chaque roman pris individuellement serait « un simulacre fictif », mais pris dans leur ensemble révélerait « une vérité de la fiction » (Sebkhî 1999, 4). Si l'image de la condition beure qui ressort généralement à travers ces romans est celle d'existences vouées « au marchandage à bas prix » (Tadjer 1984, 107) ou si l'histoire de ces existences est « faite de dépossessions, de meurtrissures et de mépris » (Kettane 1986, 24), l'écriture réaliste est pour les écrivains beurs une nécessité pour se libérer des blessures de l'enfance (Harzoune 2003, 5) et pour résister au déterminisme de leur condition sociale. Cette littérature jaillit ainsi du « désir, inconscient, de créer un espace de liberté, dans l'espace imposé à tous, des contraintes » (Dibb 1994, 61).

Du fait que les références biographiques des héros beurs sont imprégnées de sentiments d'exclusion et de souffrances, les stratégies d'émancipation ou de réappropriation du soi (Harzoune 2003, 5) forment l'essence même de cette littérature. Dans ce travail, nous tenterons d'analyser par le biais de concepts sociologiques les tactiques utilisées par les protagonistes des romans pour confronter leurs conditions de dépendance. Dans un premier temps, nous éclaircirons ce que nous entendons sous le terme "littérature beure" et appréhenderons les raisons qui ont poussé les auteurs

beurs à écrire. Puis nous établirons les fondements sociologiques de la recherche qui nous guiderons par la suite dans l'analyse des comportements des personnages romanesques sur les différents champs sociaux. Avant de conclure, nous dédierons une partie de cette recherche aux stratégies les plus usitées dans tous ces romans, celles de l'oralité, de l'ironie et du tiers-espace.

2 La littérature beure¹

2.1 Définition

L'utilisation du mot "beur"² en littérature va de pair avec l'épanouissement d'un large mouvement culturel qui a touché dans les années 80 tous les différents types d'art et d'expression portant sur une des plus grandes minorités d'immigrés de la société

¹ Nous reprendrons ici les règles de concordance grammaticales utilisées par Laronde (1993, 52) c'est-à-dire que nous accorderons l'adjectif "beur" en genre et en nombre au nom auquel il se rapporte et nous mettrons une majuscule au début du mot "beur" quand celui-ci désigne une population particulière d'origine maghrébine vivant sur l'espace géographique de la banlieue mais aussi plus largement de la France. Laronde est presque le seul chercheur à suivre systématiquement cette règle, il remarque que le traitement non adjectivé ou non nominalisé du mot "beur" provient de « l'introduction récente du vocable dans la langue, de son origine populaire (verlan) et d'une propagation orale par les médias, d'autant plus que la prononciation n'est pas modifiée par les formes grammaticales » (*Ibid.*, 54).

² Le mot "beur" a pour origine le verlan, langage inventé par les jeunes marginaux parisiens des années 70 et repris plus tard par ceux des grandes banlieues françaises. C'est de l'inversion du mot "arabe" qu'est né le terme beur. Si à l'origine le verlan était un code utilisé pour parler d'opération illégale, il est par la suite devenu un phénomène de mode perdant ainsi son caractère marginal et rebelle. Il en va de même pour le mot "beur" qui une fois repris par les médias a été politiquement neutralisé.

française³. Si le mot Beur n'est plus unanimement accepté aujourd'hui⁴ et si sa popularisation et sa médiatisation ont neutralisé son sens politique, il était à l'origine symbole de l'affirmation de l'identité maghrébine en France⁵. Le mérite du mouvement beur comme l'écrit Keil est « d'avoir introduit pour la première fois le

³ Hargreaves nous donne un aperçu des circonstances de l'apparition de la culture dite "beure" (1997, 26-35). Le mouvement culturel beur s'est épanoui dans les années 80 quand les socialistes sont arrivés au pouvoir et ont instauré une série de lois en faveur d'une pluralité culturelle tout en libérant des fonds publics pour les communautés immigrées. La déprivatisation des stations de radio a permis d'accélérer l'essor culturel de différentes formes d'expression comme le théâtre, le cinéma, la littérature, la musique, la mode etc. C'est en 1981 qu'on a entendu pour la première fois sur les ondes de Radio beur le mot "beur". La Marche des Beurs en 1983 contre la montée du Front National et le racisme en France a accéléré la popularité de cette désignation.

⁴ Certains auteurs beurs refusent d'utiliser cette appellation comme Nina Bouraoui qui la trouve trop pacifiante étant plus politiquement correct que les mots Algériens, Maghrébins, Africains du Nord : « Beur, c'est ludique. Ça rabaisse bien aussi. Cette génération, ni vraiment française, ni vraiment algérienne. Ce peuple errant. Ces nomades. Ces enfants fantôme » (Bouraoui 2000, 129). Hargreaves explique la raison du rejet du mot "beur" comme étant « la dénégation d'un terme qui a servi à libérer des jeunes de minorité ethnique des connotations stigmatisantes du mot "Arabe" mais qui est maintenant vu comme un nouveau ghetto dans lequel la deuxième génération est emprisonnée et qui l'empêche de participer à la société française sur le même pied d'égalité que la majorité de la population » (1997, 173).

⁵ Leïla Sebbar dans son article *Une littérature du divers* passe en revue toutes les difficultés de classification de la littérature d'Afrique du Nord. En particulier pour la littérature beure, elle souligne un déplacement dans sa dénomination venant des écrivains beurs eux-mêmes : « Nom et prénom arabe ou kabyle, nés en France, des langues à la maison, entendues, jamais parlées, la langue de l'école, le français, ils l'écrivent, ils en font des livres...ça a existé les écrivains beurs, on avait tout un rayon...Aujourd'hui, on ne sait pas trop, "Beurs", ils ne veulent pas, ils ont voulu un jour ? Oui, ceux et celles qui ont fabriqué ce mot-là dans la banlieue parisienne. On les range dans la littérature française pas francophone surtout pas, ils trouveraient que c'est discriminatoire, Littérature française, ils sont contents, on n'a plus de réclamations. Littérature beure, c'est fini » (Sebbar 2008, 176).

concept *d'intégration*⁶ d'un million de jeunes, las de *l'assimilation*, propagée par la Droite, et de *la différence*, propagée par la Gauche [...] » (Keil 1991, 163).

Dans les années passées, on a essayé de classer et de nommer ce courant littéraire en évitant l'appellation *beure*. Aucune dénomination n'a fait jusqu'à présent l'unanimité comme le remarque Hargreaves dans son article *Y a-t-il un roman beur?* (1995, 17) :

La littérature issue de l'immigration maghrébine en France est une littérature qui gêne. Les documentalistes ne savent pas où la classer, les enseignants hésitent à l'incorporer dans leurs cours et les critiques sont généralement sceptiques quant à ses mérites esthétiques.

Si nous passons en revue les différentes dénominations du genre littéraire dont il est question dans cette recherche, nous pouvons soutenir qu'aucune d'elles n'est vraiment adéquate. On trouve souvent dans les articles universitaires le terme de « littérature issue de l'immigration » qui pour le critique Mdarhri-Alaoui ne peut être justifié étant donné que les écrivains dont on parle ne sont pas immigrés mais « issus de la France » (Mdarhri-Alaoui 1995, 42) et que leurs parents de part leur analphabétisme n'auraient jamais pu se lancer dans l'écriture. Il ne s'agit pas non plus d'y rechercher des influences arabo-berbères car celles-ci sont réduites à des traces d'ailleurs limitées le plus souvent à la culture (orale) du pauvre (Mdarhri-Alaoui 1995, 42). Les jeunes dont

⁶ En effet, le concept d'intégration n'implique pas forcément une transformation identitaire mais sous-entend que l'individu gagne le droit de participer à la société tout en gardant son intégrité culturelle. Par contre, le concept d'assimilation suppose une adaptation de l'immigré au système du pays d'accueil.

il est question dans ces romans sont étrangers à leur pays d'origine et en donnent seulement une image exotique bien différente dans son imprécision de celle qu'ils évoquent en décrivant leur quotidien dans les bidonvilles et les cités HLM. Les dénominations "littérature des cités", "littératures des banlieues" ou "littérature des quartiers" sont aussi à rejeter car elles ont tendance à « gommer l'éthnique pour focaliser sur le géoéconomique » (Achour 2005, 131), oubliant que de nombreux écrivains beurs ne viennent justement pas des banlieues. De nombreux auteurs dont Hargreaves et Sebkhî ont aussi refusé le concept de "littérature mineure"⁷ pour définir ce genre narratif puisqu'il ne représente pas une volonté manifeste d'affranchissement de la culture dominante et cela pour plusieurs raisons: Tout d'abord, les auteurs beurs sont incapables d'écrire en arabe ou en berbère mais écrivent en français, ensuite ils se font éditer à Paris visant avant tout un public français afin de « faire reconnaître au lecteur autochtone la légitimité d'une présence allogène au sein de la société française » (Hargreaves 1995, 26-28). La seule valeur collective de la littérature beure ne relève pas ainsi d'une volonté unie de revendication d'une reconnaissance ethnique mais est liée à la forme d'une « autobiographie-copie » (Sebkhî 1999, 3) où « la structure du vécu de chaque protagoniste principal résonne d'un roman à l'autre comme une copie presque conforme » (*Ibid.*, 4). Une tendance actuelle serait de

⁷ La 'littérature mineure' est un concept de Gilles Deleuze et est défini comme suivant : « Une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure » (Deleuze 1975, 29). Cette définition pourrait être appropriée pour désigner la littérature beure car les auteurs beurs écrivent en français mais les trois caractéristiques de la littérature mineure établies par Deleuze c'est-à-dire la déterritorialisation de la langue, le branchement de l'individuel sur le politique et l'agencement collectif d'énonciation (Deleuze 1975, 33) l'en excluent.

considérer le genre littéraire dont nous parlons dans ce travail comme forme de "littérature monde" « qui fait partie des phénomènes esthétiques transnationaux et transculturels portant l'expérience du métissage » (*Ibid.*, 129). Sous le terme de métissage est entendue la rencontre de différentes cultures et leurs apports culturels réciproques. Le phénomène de la mondialisation a généré de grands mouvements migratoires et l'établissement de minorités culturellement identifiables du reste de la population du pays d'accueil. Après un certain temps de cohabitation, ces différentes cultures déteignent plus ou moins les unes sur les autres bien que la culture allogène au pays ne puisse pleinement s'intégrer sans perdre ce qui constitue son identité. Cette expérience d'aliénation est commune à de nombreuses minorités éprouvant à la fois l'impression « d'une intégration entamée et un sentiment d'altérité et de distance par rapport à la culture majoritaire du pays d'accueil » (Geiser 2008, 136). L'appellation "littérature monde" est cependant trop vague et ne permet pas d'apprécier pleinement la particularité du contexte historique et social par lequel s'est construite sur le sol de l'état français la notion même d'une identité beure.

Nous préférons utiliser dans cette recherche le concept de "littérature beure" qui à l'origine était un courant littéraire des années 80 lancé par des auteurs jeunes issus de l'immigration maghrébine et dont les parents étaient arrivés en France après les années 50 fuyant la misère au moment où la France avait besoin de main d'œuvre pour rétablir son économie d'après guerre. Il s'agit à l'origine d'une littérature caractérisée par « un esprit particulier à un milieu et à une époque » (Laronde 1993, 6)

mais qui a par la suite évolué⁸ tout en conservant son thème principal qui a attiré des auteurs comme Paul Smaïl⁹ n'appartenant pas eux-mêmes à la minorité maghrébine¹⁰

⁸ Harzoune a identifié deux étapes de développement de la littérature beur (2003). La première vague était celle des écrivains porteurs de témoignages et de contestations comme Azouz Begag ou Mehdi Charef. La concentration sur un espace urbain délimité, la banlieue ou le bidonville, fait que le roman beur classique relève alors du roman écologique. C'est dans les années 90 que certains auteurs se sont extériorisés et ont délaissé l'enfermement de l'espace de la banlieue pour tendre vers l'universel et donner libre cours à leur imaginaire diversifiant les thèmes et enrichissant les parcours individuels des protagonistes. Le récit romanesque est cependant encore aujourd'hui rare et est toujours dominé par l'autobiographique.

⁹ De son vrai nom Daniel Théron. Cet auteur qui publie également sous le pseudonyme de Jack-Alain Léger n'a pas révélé sa véritable identité au moment de la parution de ses livres et a utilisé un nom d'origine marocaine comme nom d'auteur. Bien que français de souche et possédant un DEA en littérature comparée, Théron s'exprime dans les romans qu'il publie sous le pseudonyme de Smaïl en verlan et dans un style oral qui imite celui des banlieues. Ses œuvres et en particulier *Vivre me tue* ont fait l'objet de nombreuses controverses. Azouz Begag dans son article *Of imposture and Incompetence* critique l'incompétence artistique de Théron démontrée par l'utilisation de références culturelles douteuses et de registres de langues inappropriés à la réalité de la génération beur actuelle. Begag se lève ainsi comme contrôleur d'authenticité et s'abroge le droit de juger de la littéralité d'une œuvre selon des critères qui se veulent d'ordre linguistique mais qui posent des limites à la liberté créatrice de l'écrivain. Il cantonne aussi la littérature beur à une fonction unique de témoignage (Begag 2008, 69), ce qui « exclut pourtant tout renouvellement possible du genre 'beur' et enferme la production littéraire en question dans une période très restreinte de l'histoire littéraire française de la fin du XXème siècle » (Geiser 2008, 123). De plus, le procès intenté par Begag à l'œuvre de Théron est d'après nous gouverné par une volonté de vengeance comme la fin de son article le laisse entrevoir. En effet, Théron s'était moqué par le biais d'Ali et de manière très discourtoise du personnage d'Azouz dans *Le gone du Chaâba* trouvant celui-ci trop conformiste et irrespectueux envers l'honneur des Beurs. En réponse à cette offense Begag remet en question à la fin de son article le droit de Théron de parler de l'honneur des Beurs dans un français si grossier : « What right does Paul Smaïl / Jack-Alain Léger have to enunciate in a such bastardized form of French this poetic message of tolerance and universalism for

ou comme Tahar Ben Jelloun¹¹ ou YB¹² ne pouvant être considérés comme 'Beur'. Tous les livres étudiés dans cette recherche se regroupent tous autour d'un même thème et ne sont pas choisis en fonction de l'origine de leur auteur. Nous suivrons ainsi l'approche de Laronde comme soulignée dans son livre *Autour du roman beur* (1993, 6) :

Il ne faut donc pas restreindre ici le signifié du terme beur au seul sens ethnique et limiter le corpus exclusivement aux romans écrits par les jeunes Maghrébins de France issus de l'immigration algérienne. Ainsi le terme beur est à prendre à la fois dans le sens ethnique (les romans écrits par des Beurs) et à élargir dans le sens d'une dialectique : celle qui parle de la situation du jeune Maghrébin dans la société française contemporaine.

the sake of "our honor" ? » (Begag 2006, 70). Cette dernière phrase est d'après nous inappropriée comme conclusion d'un article académique.

¹⁰ On se pose souvent la question si des auteurs non beurs peuvent faire partie de cette littérature. Jacomard maintient qu'il faut les accepter comme représentants de ce genre littéraire. Elle le prouve dans son étude sur l'écrivain Paul Smaïl qui a eu selon elle une influence indéniable dans la représentation des Beurs par les controverses que ses romans ont incitées (Jacomard 2006, 80). Ainsi pour Jacomard exclure les écrivains non beurs de ce type de littérature reviendrait à ne permettre qu'aux femmes de parler de la condition féminine ou qu'aux séropositifs du SIDA (*Ibid.*, 80). Au contraire le fait d'inclure ces auteurs « sert à redonner leur prééminence à des critères tenant à la qualité de l'écriture et du commentaire social, plutôt qu'à l'identité auctoriale » (*Ibid.*, 86).

¹¹ Tahar Ben Jelloun est né en 1944 et a vécu une grande partie de sa jeunesse au Maroc. Diplômé de philosophie, il a quitté son pays à l'âge de 27 ans pour la France afin d'écrire un doctorat en psychiatrie sociale. Écrivain et poète, il côtoie le milieu intellectuel. Son âge et sa biographie ne peuvent l'assimiler aux jeunes auteurs beurs des livres étudiés dans cette recherche pourtant son roman *Les raisins de la galère* retrace les troubles identitaires et sociaux des Beurs. Son style est moins oral et plus soutenu que celui de la plupart des romanciers beurs et sonne parfois faux, pédant et moralisateur dans le contexte des banlieues.

¹² YB est le pseudonyme de Yassir Benmiloud, journaliste algérien.

Hargreaves a délimité deux tendances de la recherche sur la littérature beure : « La première fixe les limites du corpus en fonction de critères biographiques communs aux auteurs des écrits en question alors que la deuxième désigne comme littérature "beure" ou parfois comme "littérature franco-maghrébine" ou "littérature arabo-française" des écrits par des auteurs d'origine diverses ayant en commun le fait de traiter de la deuxième génération de Maghrébins en France » (2008, 193). En se référant à cette catégorisation, nous favorisons dans cette recherche l'approche thématique déliée de tous critères biographiques. Cette délimitation est purement méthodique considérant que l'objet de notre étude porte sur les stratégies des personnages de romans beurs indépendamment de l'origine de leur créateur¹³. De ce fait nous n'étudierons pas des œuvres comme celles de Faiza Guène *Les gens du Balto* ou de Belaïd Lakhdar *Sérail killers* car bien que ces auteurs soient beurs leurs thèmes ne coïncident pas avec le but de notre recherche. Par contre nous tiendrons en compte des œuvres de Ben Jelloun, Smaïl, Sebbar¹⁴ ou Bouraoui qui

¹³ Hargreaves favorise la première approche afin de délimiter son champ d'études mais se dit cependant contre l'approche thématique trop aléatoire dans ses critères de sélection des œuvres et peu regardante de l'importance du milieu de socialisation de l'auteur pour la valeur narrative. De plus selon lui la restriction sur un thème aurait tendance à condamner les écrivains à rester cantonnés dans le récit lié à leur ethnicité. Il utilise ainsi le concept de littérature issue de l'immigration maghrébine en France et considère comme entrant dans son corpus toutes les œuvres « qu'elles traitent de leur milieu d'origine ou d'autres thèmes [...] d'auteurs d'expression française nés d'immigrés maghrébins arabo-berbéro-musulmans et socialisés en France » (2008, 198).

¹⁴ Ben Jelloun et Sebbar n'ont pas vécu leur enfance en France mais y sont arrivés à l'âge adulte pour y étudier. Leïla Sebbar grandit en Algérie avec sa famille jusqu'à 18 ans quand elle entreprend des études de lettres en France. Elle ne parle pas couramment l'arabe mais comme Bouraoui sa double

eux-mêmes ne peuvent être considérés comme Beurs mais dont les thèmes des romans rappellent ceux de ce genre littéraire.

La littérature beure a évolué depuis sa création dans les années 80 pendant lesquelles la première génération d'enfants d'immigrés espérait malgré la crise économique trouver en France une possible promotion sociale. Cet espoir était exprimé dans les revendications de *La marche contre le racisme et l'inégalité* de 1983. Inversement les jeunes qui ont grandi dans les années 90 se sont trouvés et se trouvent toujours confrontés à une crise sociale paraissant sans issue et sans espoir de changement. Dans les romans de cette nouvelle génération, le tiraillement identitaire entre culture parentale et culture française est moins marquant que dans les romans de la première génération d'écrivains beurs et laisse la place au conflit entre les représentants de la société dominante et les groupes ethnisés (Hargreaves 2008, 5). Une jeune auteure

appartenance identitaire ne peut que la sensibiliser et la rapprocher de la génération beure. Ainsi que Ben Jelloun dans *Les raisins de la galère*, elle relate les difficultés rencontrées en France par la communauté maghrébine, celle des premiers immigrés et de leurs enfants souvent nés sur le sol français. Le personnage principal de son roman *Mon cher fils* est un ancien travailleur immigré qui se rappelle sa vie passée. Avec l'argent qu'il a économisé, le vieil homme s'est acheté une maison mais bien qu'il ait réalisé son rêve de retour, son esprit ne peut trouver de répit car il a laissé derrière lui en France un fils dont il n'a plus de nouvelles et qui a décidé de rester sur le sol français. Il écrit souvent à son fils grâce à l'aide d'Alma, l'écrivain public à qui il confie par bribes sa vie passée en France en une logorrhée émotionnelle presque sans ponctuation. Son fils est le jeune typique des banlieues, personnage récurrent de la littérature beure, enfant d'une génération égarée et violente. Les thèmes rencontrés dans les romans beurs classiques reviennent à travers les propos du vieil homme : l'exil, l'hybridité identitaire, les conflits générationnels, les conditions de vie prolétaire, l'anonymat et l'inhumanité des cités, l'humiliation, le déchirement familial, la violence sous toutes ses formes.

comme Faiza Guène¹⁵ est représentante de cette nouvelle génération d'écrivains qui « privilégient une critique sociale par le biais d'une écriture saturée en ironie qui relègue dans une zone secondaire les clivages culturels franco-maghrébins d'antan » (Hargreaves 2008, 7).

Malgré cette évolution due aux circonstances sociales dans lesquelles vivent les différents auteurs, les textes rassemblés sous le titre "littérature beure" ont pour point commun « qu'ils mettent tous en scène des jeunes qui vivent dans la difficulté voire l'humiliation et le déchirement, des jeunes qui doivent se battre pour affirmer leur présence et leur spécificité dans un environnement qui les nie et avec lequel le rapport est violent, parfois meurtrier » (Djaout 1991, 158). La littérature beure peut de plus se caractériser par sa forme autobiographique et réaliste mais aussi comme porteuse d'une illégitimité, aspect essentiel d'une littérature naturelle définie par Sebkhî dans son article *Une littérature naturelle : Le cas de la littérature "beur"* (1999, 3) :

¹⁵ Il est intéressant de noter que le dernier livre de Guène *Les gens du Balto* ne traite plus du tout de la génération beure mais concerne huit personnages, certains de nationalité française, d'autres de différentes provenances ethniques, dont le point commun est leur origine sociale défavorisée. L'histoire se déroule dans une petite ville de banlieue, terminus du RER. Le patron du bar central est retrouvé assassiné et une enquête est ouverte par les gendarmes qui soupçonnent que le meurtrier se trouve parmi les habitués du bar car tous auraient des raisons de tuer le patron, homme raciste et acariâtre. À travers le témoignage des huit personnages soupçonnés se révèle une étude sociale de la vie dans une bourgade isolée de banlieue où règnent la suspicion, le racisme et le découragement. Dans une interview Guène a d'ailleurs souligné l'importance de la dimension sociale dans ses romans et son but de donner la parole aux gens du "quartier". Le roman classique beur de témoignage qui traite de la vie des jeunes des cités comme dans ses deux premiers romans a été remplacé par le genre du roman policier à forte connotation sociale.

Toute littérature produite dans une marge par une minorité identifiable dans un contexte culturel dominant qui refuse, rechigne, hésite à la reconnaître. Engendrée dans les faits par une double généalogie culturelle, celle du pays des origines et celle du pays d'accueil, son intégration, cependant, dans le canon littéraire national ne va pas sans réticence.

L'illégitimité ne se retrouve pas seulement au niveau de l'institution littéraire mais aussi dans le récit même du vécu des personnages. Ce qui caractérise tous les romans beurs est que ces œuvres comme le dit Jaccopard « prennent racine dans un univers de mixité, d'entre-deux, considéré comme la caractéristique commune de toute expression migrante » (2004, 52). La plupart des auteurs beurs montrent par leur roman l'existence de cette génération hybride sans racines réelles, dont l'identité se définit sous le regard de l'autre comme celle d'une minorité dérangeante constituée « d'intrangers » (YB 2003, 237) c'est à dire d'étrangers à leur propre pays.

Caractéristique aussi des romans beurs est leur variété de langages, mélange de français, d'arabe, de créations lexicales, de socio-dialectes qui rendent bien le monde multiculturel dans lequel se déplacent les protagonistes. La richesse de ce genre littéraire est justement dans le jeu de son expressivité « intra-française » (Mdarhri-Alaoui 1995, 48) qui reflète en même temps une culture globale d'un nouveau type de communication, d'une « poétique de l'immédiat, de l'instantané, de l'événement flash, dans une durée courte, touchant à la vie de plusieurs personnages à la fois, dans des situations contrastées » (*Ibid.*, 48). C'est en jouant sur les différents niveaux de langues et en combinant les multiples éléments qui caractérisent l'univers d'un jeune en particulier maghrébin que l'écrivain va au delà du simple témoignage pour faire

« reconnaître au lecteur la légitimité d'une présence allogène linguistiquement et culturellement au sein de la société française » et pour « donner à penser une 'altérité intérieure' et un métissage linguistique et culturel » (François 2008, 154).

2.2 Pourquoi les écrivains beurs écrivent-ils?

Pourquoi écrire est une question souvent posée aux écrivains, l'acte d'écriture n'étant pas un acte gratuit mais relevant pleinement d'une intention. Il est à se demander quelle volonté particulière pousse les écrivains beurs à écrire. Dans son discours à la remise du Prix Nobel de littérature en 2008, Jean-Marie Le Clézio a joint l'acte créatif des écrivains à leur incapacité d'agir : « Si l'on écrit, cela veut dire que l'on n'agit pas. Que l'on se sent en difficulté devant la réalité, que l'on choisit un autre moyen de réaction, une autre façon de communiquer, une distance, un temps de réflexion » (Le Clézio 2008, 1). Dans les romans beurs, l'impuissance des personnages face à la réalité de la société dominante est marquante et correspond le plus souvent à l'expérience réelle de leurs créateurs. La plupart des auteurs de ces romans sont d'origine beure et de milieu social défavorisé, ce qui leur permet de transmettre au lecteur leurs expériences vécues. D'autres auteurs comme Jacques Léger ou Tahar Ben Jelloun possèdent une telle sensibilité qu'ils sont capables de retracer les épreuves des jeunes Beurs sans avoir eux-mêmes été directement victimes de marginalisation sociale. La souffrance vue ou vécue pousse ainsi à l'écriture comme le note Sebkhî pour les auteurs beurs dont l'écriture est un acte vital où « s'opèrent une catharsis et une thérapie » puisque « le récit de vie libèrent des affectes jusque là contenus et responsables d'un traumatisme dû à une condition sociale et à une

situation historique » (Sebkhi 1999, 4). L'écrit devient alors une nécessité comme expression d'êtres meurtris qui partagent pour eux-mêmes et avec les autres leurs différentes expériences et émotions pour pouvoir les dépasser. Le réalisme¹⁶ se comprend comme « un passage obligé pour qui veut s'émanciper des blessures de l'enfance [...] de trajectoires familiales où les ruptures laissent des traces indélébiles [...] du déterminisme culturel [...] du sort réservé aux filles » (Harzoune 2003, 5). Dans une interview sur son livre *Du rêve pour les oufs*, Guène déclare au journaliste que si les thèmes de ses romans traitent souvent de la misère sociale ce n'est pas par intention directe de la décrire mais parce que celle-ci a imprégné son enfance et qu'elle nourrit à présent comme l'humour et l'autodérision son imaginaire (Guène 2009, 1).

L'écriture est avant tout un acte de création c'est-à-dire une concrétisation de visions et de rapports au monde, une mise en ordre de la diversité qui n'existerait pas sans l'entremise de l'écrivain. Créer est ainsi se libérer en construisant le monde perçu. Sartre a souligné le motif principal de la création artistique qui est de « se sentir

¹⁶ Laroussi a critiqué le manque de renouvellement de la littérature beure qui semble se limiter à l'inventaire de vies vécues par souci de réalisme. Inventer une nouvelle direction serait pour les auteurs beurs instituer un rapport à l'imaginaire au lieu de constamment objectiver l'expérience. Pour Laroussi « ce n'est pas l'autobiographique en soi qui gâche l'élan de la littérature 'beur'. Il s'agit plutôt de la question d'un rapport sans intériorité avec soi-même puisque c'est toujours l'illusion réaliste qui fait encore mieux que la fiction » (2008, 114). Il est cependant à ajouter que les œuvres actuelles de la nouvelle génération dépassent la simple autobiographie et nous livrent par le jeu des multiples langages populaires une image vivante, pleine d'humour et d'ironie de l'espace sordide de la cité et se constituent ainsi - à l'encontre du jugement de Laroussi - en prise de parole par le biais de la poésie de l'écriture pour ceux qui - bien entendu - peuvent l'entendre.

essentiel par rapport au monde » (Sartre 1948, 50) grâce à l'unification par l'esprit du divers qui nous entoure. Créer c'est donc tout à la fois exister. Cette volonté de laisser une trace personnelle dans le monde imprègne la littérature beure et se révèle en particulier dans la question identitaire. Si l'écrivain beur rouvre à nouveau en écrivant un passé empli de meurtrissures c'est pour se réapproprier un soi, se découvrir dans les images déchirées de son passé. L'auto-construction d'une identité beure passe par un travail d'introspection qui permet d'assembler des expériences, de les dépasser afin de témoigner du vécu d'un collectif. L'identité devient par cela réelle et non plus étrangère car déterminée de l'extérieur. C'est en brouillant « les jeux de l'identitaire » (Begag 1998, 2) et en instituant le doute sur la validité des définitions que l'écriture peut mettre sur la voie d'une véritable identité, ici aussi communautaire. Écrire se transforme en acte d'autolégitimation et offre « un point d'ancrage et de repérage d'une identité beur à la dérive » (Sebkhi 1999, 4). À la différence de leurs parents qui essayaient d'entretenir le mythe du retour et de se protéger de toute assimilation culturelle, les jeunes Beurs, eux, tentent en s'ouvrant aux identités en présence de négocier une identité hybride dans l'éventail de repères identitaires éparses. Les premières œuvres littéraires des Beurs issus « d'un milieu à tradition culturelle orale, ont servi de première pierre pour la mémoire collective des jeunes issus de l'immigration » (Begag 1998, 2). Par l'écriture, les vagues références à l'originaire ont cédé la place à « des références auto-produites dans le temps présent » (Ibid., 3) qui atteignent par leur répétition valeur de collectif. En rejetant l'illégitimité et en définissant ses propres composantes identitaires, « le Beur parvient par son écriture à

intégrer "francité" et "arabité" dans un nouvel espace dissident qui dit la légitimité d'un 'dedans-dehors '» (Sebkhi 1999, 7).

La raison principale qui pousse ainsi l'écrivain beur ou porte-parole des Beurs à écrire est la quête ou la revendication pour soi ou pour les autres de la liberté, c'est-à-dire le désir d'une existence non déterminée mais vécue entièrement en toute responsabilité. Tassadit Imache a souligné dans son article *Écrire tranquille* que l'origine du travail de création est avant tout une volonté individuelle, une recherche personnelle d'une appartenance, d'un itinéraire, d'une destination. Ce retour sur soi est rendu difficile en particulier à l'étranger qui aura toujours à expliquer sa provenance, sa présence et ses fins (Imache 2001, 40) :

Ainsi poser sans arrêt la question « d'où viens-tu ? » à celui qui s'efforce d'avancer en personne libre, la faire suivre promptement de la question « où vas-tu ? » n'est-ce pas prétendre à la fois le ramener à la maison et lui voler le sens de sa destination ? On fuirait toute rencontre, qui tournera mal. « Jusqu'où voulais-tu aller ? » semble avoir demandé l'un. « Jusqu'où dois-je aller pour t'échapper ? » songe, *in forte*, l'autre.

Chaque livre repose sur une recherche individuelle de divers ailleurs mais tout à la fois de points d'ancrage, « une pluralité de monde, de langues, jouant de la matérialité oppressante des murs, explosant la ligne d'horizon » (*Ibid.*, 44). L'écriture se transpose en un acte de mouvance, en une redistribution continue de repères pour atteindre la quiétude dans l'auto-crédation. Imache exprime le paradoxe de sa tranquillité en tant qu'auteure ainsi : « Il se trouve qu'aujourd'hui je me sens mieux,

étrangère. Écrire ne vous installe jamais chez vous, sans arrêt vous déménage » (*Ibid.*, 51).

Le recentrement sur soi qui passe pour l'écrivain par la reconnaissance d'un vécu partagé est aussi une ouverture vers autrui dans son rapport à la modernité. C'est en témoignant des dures conditions dans lesquelles il a existé que l'écrivain règle des comptes, remettant en cause une société où l'être humain n'a de valeur que celle de l'usage que le système capitaliste peut en faire. Ces romans adressent par leur réalisme une critique sociale où se reflètent beaucoup de non-dits et de soumissions à un quotidien rythmé par les engrenages de l'exploitation humaine. La littérature beure est par cela une littérature d'opposition et souvent de révolte.

Jacomard dans son article *Bons et mauvais beurs : Momo contre Ali* soulève l'importance sociale de la littérature beure pour comprendre les problèmes de la jeune génération beure, l'appréhension de sa condition et ses revendications (Jacomard 2006, 79) :

On y lit des discours ambivalents sur le désir de s'intégrer ou de se révolter, l'affirmation, ou au contraire, la négation d'un éventuel tiraillement entre les cultures française et maghrébine, l'exigence de libération féminine aux côtés d'un machisme réclamé, la laïcité au sein de l'Islam, la délinquance comme revendication sociale.

C'est en retraçant des événements choc de leur vécu que s'exprime leur besoin d'alerter et de dénoncer des injustices faites à leurs parents et à eux-mêmes. Il faut entendre ainsi la littérature beure comme « une voix active, interpellative et

revendicative » (Mdarhri 1995, 44) appartenant à des individus à la subjectivité blessée et qui réclame leur place de citoyen dans la société française.

3 Fondements pour une analyse sociologique

3.1 La sociologie et la littérature

Depuis longtemps la littérature a été un objet de recherche de la sociologie et cela sous différents angles comme l'appréhende la définition suivante de Leenhardt (1998,1) :

La littérature est en effet dans nos sociétés indissolublement livre, c'est-à-dire un objet pris dans le circuit marchand, distributionnel et institutionnel ; œuvre littéraire, c'est-à-dire travail sur la pensée et le langage, ayant des référents conceptuels et fictionnels, imaginaires ou réels ; lecture, c'est-à-dire dialogue et communication entre un écrit (un écrivain) et un lecteur, une société et les groupes qui la constituent ou qui lui sont plus ou moins étrangers.

Koehler, autre sociologue de la littérature, a différencié deux sous-disciplines de la sociologie touchant au monde littéraire : la sociologie de la littérature qui utilise les méthodes sociologiques pour étudier les conditions de production, de diffusion, de circulation des œuvres et de leur réception et la sociologie littéraire qui, elle, est tournée vers le texte, la phonologie, la sémantique, les structures mentales comme bases du récit, tous vus comme produits d'une représentation du monde plus ou moins voulue mais surtout perçue comme socialement déterminée.

L'analyse sociologique de la littérature a été menée en fonction de l'idée que se faisaient les divers théoriciens de la structuration des relations sociales dans la société totale. L'influence marxiste et ses concepts dominent cette discipline de la sociologie. Ainsi Goldmann, représentant du structuralisme génétique met en relation les conditions d'existence des différents groupes sociaux et les structures mentales en découlant pour soutenir que les grandes créations littéraires sont l'expression d'une prise de conscience de classe à un niveau maximum, cohérent et purifié de toutes interférences de cognitions groupales autres que celle de la classe pour soi. Pour Lukács, philosophe et esthéticien marxiste, la fonction cognitive de l'art est justement de développer une prise de conscience de classe et comme y tend la littérature réaliste de toucher l'essence du social. Bourdieu, lui-même d'influence marxiste a développé le concept sociologique de champ qu'il applique à la littérature dans son livre *Les règles de l'art*. Le champ littéraire est selon lui un espace structuré de positions, un réseau d'agents qui luttent pour l'acquisition d'un capital symbolique. Comme tout autre champ, on y voit s'opposer les orthodoxes qui monopolisent le capital spécifique du champ et tendent vers des stratégies de conservation et les hérétiques enclins à la subversion. Les modes d'expression et les genres littéraires plus ou moins valorisés à une époque correspondent à des formes symboliques qui masquent mais aussi dévoilent les processus de domination.

Très peu de sociologues se sont intéressés à l'intentionnalité même de l'écrivain, la plupart ont insisté sur l'idée que la littérature représente un objet social et historique à étudier comme tel. Adorno a critiqué cette approche en soulignant que l'art n'est pas seulement le reflet d'une conscience ou d'une lutte de classes mais possède aussi un

caractère intentionnel ambivalent qui peut soutenir toute à la fois l'idéologie bourgeoise tout en tendant à nier ses institutions. Comme les autres sociologues mentionnés plus haut Adorno ne peut cependant dépasser l'analyse de l'art comme porteur d'utilité sociale c'est-à-dire comme moyen de résistance aux conséquences de la domination humaine.

Koehler a élargi les perspectives de l'étude sociologique littéraire en ajoutant à l'analyse marxiste traditionnelle l'idée de liberté créative et de hasard. L'art selon lui est « le fait d'une multitude d'individualités, le produit d'une multitude de reflets subjectifs et de réactions personnelles aux mêmes rapports sociaux ; il a donc à voir non seulement avec le général mais aussi avec le particulier » (1973, 6). À de même rapports de base peuvent correspondre conséquemment diverses interprétations de la réalité. Bien que Koehler introduise une plus grande diversité de facteurs influençant la création littéraire, il reste du fait de son origine marxiste toutefois lié à des concepts généraux de classes, d'affrontements de groupes sociaux basés sur l'inégalité des conditions socio-économiques.

Dans cette recherche, nous soutiendrons que l'appareil conceptuel sociologique peut être utile à l'analyse de l'œuvre littéraire mais qu'il ne faut pas cependant laisser pour compte l'intentionnalité de l'écrivain dans le processus de création. La démarche inductive de cette recherche sous-entend l'idée qu'en se basant sur des propositions singulières sur la régularité des comportements sociaux il n'est toutefois pas possible d'en tirer des lois valables pour tous les cas à venir. L'écriture est un phénomène individuel bien que le créateur soit socialement influencé si ce n'est par son origine

sociale mais aussi par le milieu de la production littéraire et le langage même. Toutefois il existe une multitude d'approches du réel, de visions du monde et de détours créatifs qui ne sauraient simplement être l'expression d'une classe d'appartenance sociale.

Nous baserons cette recherche sur la conception théorique du sociologue allemand Norbert Elias qui comprend la sociologie comme l'étude des relations d'interdépendance des individus et des groupes et qui place le concept de pouvoir au centre de l'analyse du social. Cette approche permet de comprendre l'œuvre littéraire comme expression d'intentionnalités dans le cadre de contraintes liées aux inégalités des dépendances sociales. Si tout être social est limité dans ses actions par le pouvoir de l'Autre, sa capacité créatrice lui permet de gérer ses dépendances de manière plus ou moins déterminables d'avance. Quant à l'écrivain, son imaginaire lui permet de repousser les bornes des possibles et de varier les réponses à des conditions de dépendance données.

Comme nous l'avons vu dans la partie précédente de ce travail la littérature est l'expression de l'intention de l'écrivain de tendre vers la liberté. Si la liberté est au cœur du récit, on perçoit alors que la sociologie peut mettre à jour dans le narratif les concrétisations de cette volonté libératrice. Comme complément à la perspective théorique de Norbert Elias, nous nous baserons sur l'analyse du sociologue américain Emerson qui s'intéresse aux stratégies d'émancipation ou d'adaptation sociale dans différentes situations de dépendance. Cette approche sera développée dans la partie 3.3.

3.1.1 La relevance de l'analyse sociologique pour la littérature beure

La littérature beure se prête bien à l'analyse sociologique car comme nous l'avons vu plus haut les deux caractéristiques principales de cette littérature sont l'autobiographique et l'illégitimité. Les expériences individuelles saisissables dans les romans beurs pour la plupart de formes autobiographiques correspondent à des concrétisations d'un rapport de dépendances sociales, fonction de la valeur du capital social, culturel ou économique possédé par l'individu dans les différents champs sociaux. Les formes de ses concrétisations relèvent donc de certains rapports sociaux existants mais aussi de la liberté humaine de choisir parmi les différentes options qu'offre la réalité et de les combiner pour créer une nouvelle réalité, base d'actions futures. Le caractère autobiographique du roman beur nous permet de saisir la réalité sociale et ses contraintes dans les écarts de la créativité individuelle.

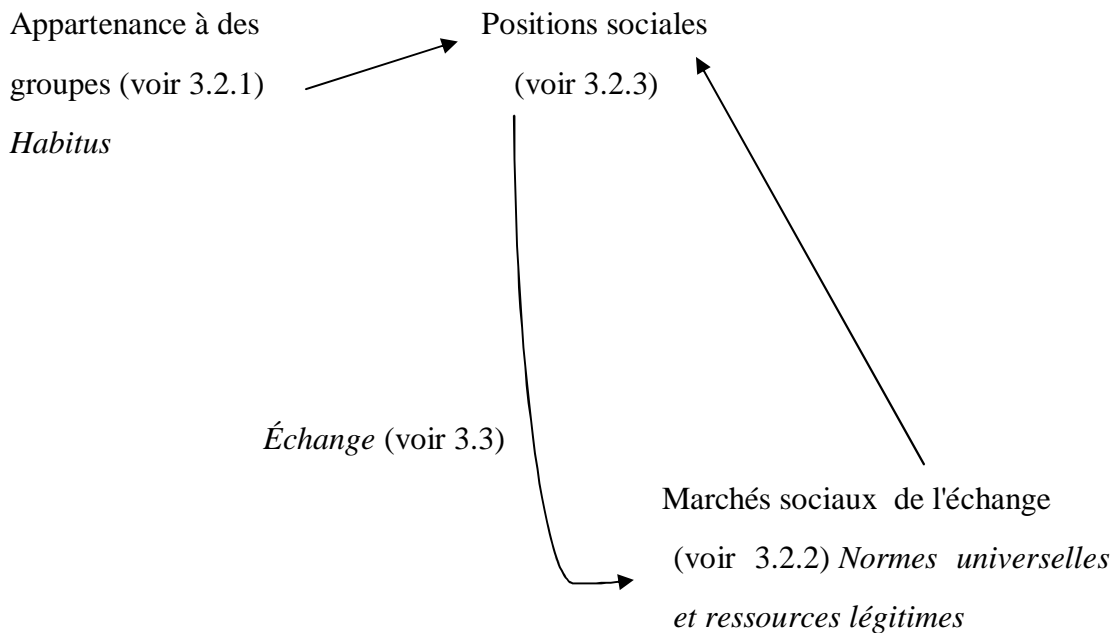
C'est par la caractéristique de l'illégitimité de la littérature beure calquée sur l'illégitimité de l'existence même d'une minorité inclassifiable de la société française que l'analyse sociologique trouve sa relevance. Il s'agira en effet dans cette recherche d'analyser les stratégies des protagonistes des romans face à un système social donné. Le choix des stratégies, qu'elles soient adaptatives ou émancipatrices, relève du jugement de la légitimité des rapports sociaux de dépendance. De par la marginalisation de la minorité beure, on pourrait s'attendre à rencontrer une forte volonté de contestation ou d'émancipation plus que d'adaptation. Cependant toute volonté de libération et même d'assimilation requiert pour se réaliser la mise en jeu de

ressources qui ne sont pas forcément à la disposition des marginalisés. Il est donc probable que les conditions socio-économiques des Beurs posent contraintes à l'accomplissement de leur volonté et favorisent la violence et le repli comme stratégie négative de l'échange social.

Pour analyser les comportements des héros des romans beurs nous nous baserons sur la théorie sociologique de l'échange. Avant de présenter cette théorie dans son dynamisme nous devons analyser les différents éléments qui la compose et sur lesquels reposera notre recherche.

La société moderne est composée de différents marchés plus ou moins interconnectés sur lesquels les individus échangent des ressources pour satisfaire leur besoin. Le pouvoir d'échange d'un individu, c'est-à-dire sa position sociale, est déterminé par deux facteurs importants (voir schéma ci-dessous). Le premier est l'appartenance à des groupes spécifiques qui servent de référents dans les différents marchés sociaux. Le deuxième est le marché lui-même qui s'est constitué lors d'échanges précédents et qui comme toute institution possède des valeurs et des normes sanctionnant les conduites individuelles.

Principaux concepts de la recherche :



3.2 Les composants de l'analyse

3.2.1 L'appartenance et l'identification à un groupe

Le terme "beur" correspond à une simplification de la réalité car bien qu'il caractérise le sort commun et insulaire d'une partie de la population française, il ne rend pas compte de la complexité des relations humaines dans les banlieues et de la multiplicité des repères identitaires qu'offre la société moderne et auxquels font face les jeunes.

Si on définit une minorité par sa particularité ethnique, religieuse et culturelle complémentée par une séparation spatiale du reste de la population, on s'aperçoit que

la population beure n'est pas si aisément assimilable à cette catégorisation. En effet l'identité beure « renvoie à un espace géographique et culturel, le Maghreb » mais aussi « à un espace social, celui de la banlieue et du prolétariat de France » (Hargreaves 1996, 29). Le titre même du roman de Begag *Le gone du Chaâba* révèle cette double appartenance ; "Gone" signifie enfant en argot lyonnais et "Chaâba" village en arabe. Par cette association « Begag signale son ascendance algérienne, il souligne en même temps la profondeur de son enracinement dans sa ville natale » (Hargreaves 1991, 172). Dans *Les ANI du Tassili*, ce n'est pas par coïncidence que l'histoire se joue sur un ferry entre l'Algérie et la France, par cette image l'auteur illustre le déchirement identitaire d'Omar, personnage principal de l'histoire. Les conflits identitaires forment ainsi la trame des romans beurs car appartenant à deux cultures distinctes les protagonistes se voient tiraillés entre la fidélité à la culture maghrébine et musulmane exigée par leurs parents et la nécessité de s'adapter à la culture dominante du pays d'accueil et de goûter à tout ce qu'elle peut offrir. Cette situation conflictuelle est commune aux populations immigrées (Hargreaves 1997, 3) :

While such conflicts may be experienced most commonly in everyday personal relations, they are rooted in the juxtaposition of radically different cultural systems consequent upon large-scale international population movements. For the Beurs, the negotiation of personal identity is inseparable from the more or less overt confrontation of this wider socio-historical cleavage.

Si on peut parler d'identité collective d'une minorité, il faut aussi concevoir que la société moderne permet à un individu d'appartenir à différents groupes à l'intérieur

même d'un collectif. L'identité individuelle se crée en fonction des groupes de référence que l'individu a côtoyés ou côtoie et qui lui permettent de développer un moi à facettes multiples. L'identité se développe tout au long de la vie par un processus de socialisation, c'est-à-dire par une internalisation des rôles et des valeurs réalisées par contact avec les autres. La solidarité de groupe se fonde sur des valeurs particularistes (« particularistic values » Blau 1964, 265) qui sont inculquées dans différents processus d'échange. Le degré et la manière d'assimilation sociale d'un individu varie en fonction de sa biographie, c'est à dire de ses expériences personnelles passées. Chez les Beurs, l'identification sociale ne va pas de soi comme ne cessent de l'imager les œuvres littéraires beures qui selon Hargreaves auraient la caractéristique des romans d'apprentissage car « à mesure qu'il grandit le protagoniste apprend à manier les codes de la société dans laquelle il vit » (Hargreaves 1995, 18). Ce processus d'assimilation est doublement complexe pour les enfants d'immigrés car il s'agit bien « de désapprendre la langue et la culture qui leur ont été inculqués dans le foyer familial afin de maîtriser celles de la société dite d'accueil » (*Ibid.*). Ainsi la construction d'une identité beure ne passe pas par un chemin linéaire mais constitue l'enjeu de constantes adaptations souvent empreintes de conflits puisque l'identification à des groupes ou à des individus d'une culture particulière (c'est à dire le sentiment d'affinité) génère des désirs « qui transgressent des projets dérivés d'autres modèles de rôle » (Hargreaves 1997, 2). Dans les romans beures ces conflits s'expriment dans les attentes des parents envers leurs enfants en ce qui concerne la langue, la religion ou bien les relations affectives en particulier pour les filles et la volonté des enfants de s'émanciper de ces contraintes et de vivre d'une manière plus

occidentale. Les parents sont d'autant plus intransigeants sur le respect de leur culture et de leur identité que celles-ci leur sont vitales car comme l'écrit Kettane : « l'identité est le refuge de l'âme. À chaque mot elle donne le ton, à chaque pensée elle donne le sens. Fontaine de jouvence des gens égarés par la solitude et le désarroi, elle est le terroir des exilés » (1985, 63). Si les parents rêvent de retourner dans leur pays et pour cela refusent de s'intégrer à la France, leurs enfants quant à eux sont nés et ont grandi sur le sol français et ne connaissent rien du Maghreb. Dans *Le sourire de Brahim*, Kettane souligne la difficulté des enfants d'agréer entièrement aux valeurs des parents (*Ibid.*, 50):

Brahim savait qu'il était algérien, kabyle, musulman et s'il faisait le moindre écart une éducation rigoureuse était là pour le rappeler à l'ordre. Mais il savait aussi qu'une fois passé la porte, le monde extérieur se charge de lui infiltrer d'autres images dans la tête. Un mélange de gens, d'habitudes qui lui faisait miroiter d'autres références.

L'expression d'une identité beure a toujours été problématique car elle se veut de passer par la binarité "Français et Arabe" pour se baser sur la négation "ni Français ni Arabe" ne laissant après elle qu'un espace identitaire vide à remplir. La bâtardisation de leur appartenance pousse parfois les jeunes à nourrir du ressentiment envers leurs parents. L'injure que lance Madjid à sa mère « Fais pas chier la bougnoule » (Tadjer 1983, 16) est une provocation raciste pleine de rancœur pour « lui jeter à la figure ce que l'émigration parentale a produit » (Pinçonat 2003, 941).

Si le clivage identitaire entre la culture du pays d'origine parentale et la culture du pays de résidence est marquant pour la jeune génération beure des années 80, il est estompé pour la génération beure actuelle dont les parents n'ont plus de racines dans le pays ancestral ni de connaissance des traditions maghrébines. Dans le livre de Faiza Guène *Kiffe kiffe demain*, Doria, le personnage principal représente cette jeune génération aux valeurs détachées de toute tradition. Geesey exprime l'appartenance identitaire de Doria ainsi : "Doria's sense of cultural belonging is derived from her attachment to her cité in the Paris suburb and the hybrid, global pop culture she absorbs from television" (2008, 57).

La situation identitaire des Beurs est marquée par sa fragilité et sa mouvance, par un « sentiment de continuité fracturée » (Hargreaves 1991, 20) face à la culture de leurs ancêtres et par un rejet essentiel de la culture dominante pour fonder une nouvelle identité en tant que minorité culturelle. Il s'agit aussi bien de la négation d'une internalisation des valeurs traditionnelles parentales que des valeurs séculaires de la France contemporaine (*Ibid.*, 20). L'individu beur se trouve ainsi dans sa recherche identitaire face à trois problèmes :

- En tant que membre d'une minorité, il se trouve confronté au défi de « la recherche d'une identité périphérique à dégager par contraste avec l'identité collective centrale » (Laronde 1993, 42). L'identité se transmet dans ce cas « par le biais de l'altérité sans le support de la similarité » (*Ibid.*, 20) étant donné que l'identité transmise par les parents est elle-même fragmentée et fragmentaire.

- En tant que citoyen d'un monde moderne, il lui sera nécessaire de rejeter les traditions parentales pour participer à ce que la société dominante a à offrir.

- En tant qu'individu, il devra se décaler des identités collectives pour pouvoir affirmer son individualité, "l'unicité" de son identité face à la présence internalisée de l'Autre et de ses rôles socialement mis en place (*Ibid.*, 15).

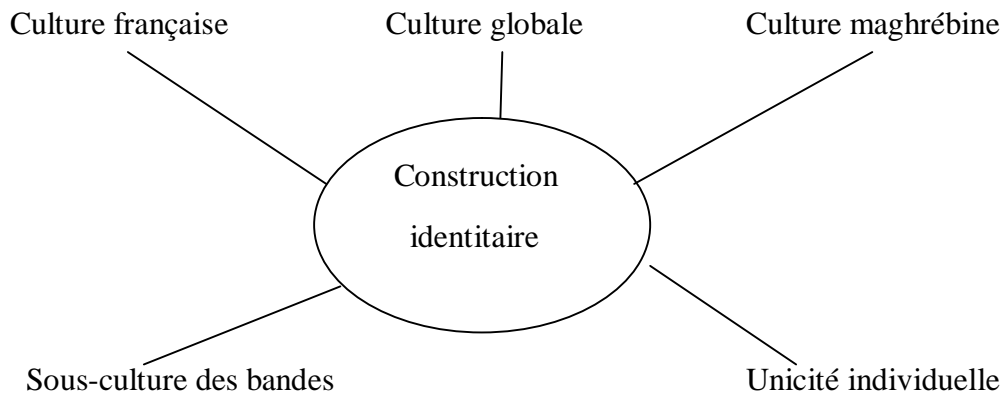
Nous voudrions rajouter à ces trois problèmes identitaires soulevés par Laronde, l'importance des pairs et la pression qu'exercent leurs codes de comportement sur les jeunes Beurs. Ne pas se soumettre aux règles de la bande signifie pour le jeune ressentir une double marginalisation, c'est-à-dire une marginalisation interne dans l'espace même de la cité et une marginalisation externe dans celui de la société française du fait d'habiter les "quartiers". L'incapacité voulue ou forcée de ne pas s'affilier au groupe des pairs aggrave le sentiment général d'exclusion. L'intégration des valeurs de la bande est une nécessité pour éviter l'isolement social, ce qui par contre peut constituer une obstruction à la participation aux différents marchés de l'échange si les valeurs qui y sont instituées ne sont pas compatibles avec celles du groupe de référence, ici celui de la bande.

Cette quête d'un équilibre entre différentes identités et attentes se voient dans les romans beurs le plus souvent vouée à l'échec ainsi la plupart des récits se terminent sur un départ. Qu'il soit physique ou imaginaire ce départ illustre l'incapacité des jeunes à résoudre leur dilemme identitaire comme l'écrit Hargreaves : « These open-ended conclusions reflect the unsettled conditions in which the children of immigrants live and the deeply unsettling effects of this on their sense of identity » (1997, 165).

Dans *Garçon manqué*, l'héroïne cherche une identité qui n'arrive à s'affirmer que par des négations. Le père de Nina est algérien, sa mère française, elle-même est née à Rennes mais que ce soit en France ou en Algérie elle reste une étrangère : « J'aurais toujours à expliquer. À me justifier » (Bouraoui 2000,19). Sa double appartenance due à ses origines parentales ne peut la faire s'attacher à un territoire : « Mon corps se compose de deux exils » (*Ibid.*, 20) ou : « Ici, je suis étrangère. Ici je ne suis rien. La France m'oublie. L'Algérie ne me reconnaît pas. Ici l'identité se fait. Elle est double et brisée » (*Ibid.*, 29). Cet écartèlement identitaire laisse sur l'individu des marques indéchiffrables venant d'une culture maghrébine vécue indirectement par le biais des parents, d'une culture française qui se veut nationale mais limitée par celle de la culture prolétaire des banlieues et de la sous-culture en partie américanisée des jeunes des "quartiers". Il en dérive une confusion identitaire exprimée ainsi par Nadia dans *Les raisins de la galère* : « Je ressors ma carte d'identité, je la fais photocopier en grand et la placarde sur la porte de l'appartement. Les voisins pensent que j'ai une araignée au plafond, des gamins taguent dessus. Notre visage est comme ça : plein de graffitis. Illisibles, forcément, comme nos rêves, aussi incohérents, inexplicables » (Ben Jelloun 1996, 125).

Schéma des facteurs influençant la construction identitaire des jeunes

Beurs :



3.2.2 Les marchés sociaux

Toutes les activités humaines sont conduites par l'intérêt et la volonté de satisfaire des besoins qui peuvent varier du simple besoin de survie aux besoins sociaux les plus complexes. La réalisation de cette volonté implique l'échange de valeurs tangibles et intangibles entre individus sur différents marchés interconnectés entre eux¹⁷.

¹⁷ Il serait inapproprié dans ce travail d'expliquer en détail la théorie sociologique du marché et de l'échange, celle-ci étant complexe. Nous nous basons ici sur les concepts de Max Weber et de Niklas Luhman. Pour Weber, il est à parler de marché quand un certain nombre d'individus concourent pour des chances d'échange [« Von einem Markt soll gesprochen werden, sobald auch nur auf einer Seite eine Mehrheit von Tauschreflektanten um Tauschchancen Konkurrieren » (Weber 1976, 382)]. Pour faciliter de futures transactions un ordre légitime doit être instauré qui détermine et ainsi institutionnalise les conditions et les taux de l'échange dans le futur. La société moderne est née de

L'emploi, l'habitat, l'école, la politique, les relations affectives etc. sont quelques exemples concrets de champs où l'individu se retrouve face à un système établi de valeurs et de normes, à des inégalités de ressources et à des intérêts convergents ou divergents dont il doit tenir compte dans le processus d'échange pour la satisfaction de ses besoins.

Sur ces marchés, l'individu possède une position sociale plus ou moins valorisée dépendant de standards de référence sous la forme de normes et de valeurs qui se sont établies lors des échanges précédents et qui peuvent être plus ou moins formalisées. Ces valeurs sont à portée universelle (« universalistic values », Blau 1964, 265) et soutiennent le processus de différenciation de statut sur les marchés sociaux. Un manque d'internalisation des normes et des valeurs légitimes (par exemple par une socialisation primaire insuffisante) peut être un obstacle à l'échange et empêcher de créer une relation de confiance nécessaire à l'échange généralisé. De même, il est possible que les valeurs inculquées dans d'autres relations soient contradictoires avec les valeurs dominantes du marché en question. L'appartenance à certains groupes de référence peut en effet nuire à l'échange ou au contraire le favoriser.

différents processus d'intégration sociale de liaisons d'intérêt et de leur institutionnalisation. Ces systèmes institutionnalisés de l'échange répondant à des intérêts particuliers, sont interconnectés ou pour reprendre Luhman s'interpénètrent. L'interpénétration des systèmes signifie que chaque système tient à disposition sa propre complexité pour permettre aux autres de se développer [« Von Penetration wollen wir sprechen, wenn ein System die eigene Komplexität zum Aufbau eines anderen Systems zur Verfügung stellt » (Luhman 1991, 290)]. Une transaction dans un système d'échange social met le plus souvent en jeu d'autres systèmes d'échange de par l'interdépendance historique des institutions.

Les parents des jeunes Beurs sont en majorité analphabètes et d'un milieu d'ouvriers non-qualifiés, leur situation professionnelle est subséquemment instable, mal payée et à risques. Dans la société moderne, le marché du travail influence le statut d'un individu sur les autres marchés sociaux, l'argent étant le moyen principal de l'échange social. Si les conditions de vie des immigrants et de leurs enfants sont difficiles c'est à la fois à cause d'un manque de ressources monétaires et aussi de leur isolation sociale donc d'un déficit de ressources relationnelles auquel s'ajoute une internalisation rudimentaire ou inexistante des normes valables sur les différents marchés sociaux.

3.2.3 Les positions sociales

Comme nous l'avons vu plus haut en ce qui concerne la situation identitaire des Beurs (3.2.1) l'individu peut appartenir à plusieurs groupes et cette appartenance peut être plus ou moins conflictuelle. Elle peut aussi poser un handicap dans l'acquisition et l'internalisation des valeurs dominantes nécessaires à l'échange sur un marché social donné. Les valeurs particulières qui contribuent à la solidarité du groupe de référence de l'individu peuvent être en contradiction avec les valeurs prônant sur les marchés sociaux. La conformité à un standard social demande souvent que les individus cessent de s'engager dans des transactions directes avec les personnes du groupe auquel il s'identifie (Blau 1964, 259).

Chaque système de relation sociale que ce soit un groupe ou un champ social d'échange attribue ainsi à l'individu une certaine position en fonction de sa contribution. Plus la position sociale d'une personne est élevée plus cette personne a

de valeur aux yeux des autres. L'estimation d'une contribution est jugée selon les normes, les valeurs et le but de l'association. La position sociale définit les rôles et les comportements qu'on attend d'un individu, là encore certaines modifications individuelles peuvent entrer en jeu. Quelques positions sociales peuvent dominer et valoriser ou dévaloriser d'autres. Elles peuvent limiter le champ d'action de l'individu ou au contraire lui donner un crédit supplémentaire pouvant être investi dans d'autres associations.

La participation de l'individu à l'échange implique que celui-ci possède les ressources nécessaires échangeables mais aussi la capacité de comprendre les règles et les principes du marché auquel il a l'intention de participer. Selon la théorie de l'habitus de Bourdieu dans son livre *La distinction* il est nécessaire pour participer à l'échange social sur les différents marchés de comprendre le langage de ceux-ci c'est-à-dire de mettre en œuvre consciemment ou inconsciemment un « système de schèmes de perception et d'appréciation plus ou moins explicites » (1979, II). Cet acte de décodage implique la possession d'un certain patrimoine cognitif acquis selon Bourdieu essentiellement par l'apprentissage familial et scolaire déterminé par des conditions d'existence plus ou moins libérées de la nécessité économique. L'habitus en tant que « principe générateur de pratiques objectivement classables et système de classement de ces pratiques » (*Ibid.*, 190) est déterminé d'après Bourdieu par le capital social, culturel et économique des individus. Nous utiliserons dans ce travail le concept d'habitus sans pourtant parler de classe sociale mais plutôt de groupe de référence pour éviter de restreindre ce travail à la seule condition économique. En effet, dans le cas de la minorité beure, les circonstances extérieures subordonnant leur

statut social n'est pas seulement leur manque de ressources économiques mais aussi leur appartenance à des cultures distinctes et souvent opposées.

3.3 La dynamique de l'échange

3.3.1 Les acteurs de l'échange social

La sociologie de l'échange se base sur la reconnaissance d'acteurs sociaux mutuellement dépendants et possédant un certain pouvoir les uns sur les autres. L'interdépendance de leur relation ne signifie en aucune façon que l'échange se joue entre entités à degré de puissance identique.

Pour qu'un échange ait lieu ou soit seulement envisagé, il faut au moins deux acteurs. Pour des fins analytiques nous parlerons d'acteur A et B tout en imaginant que chacun puisse aussi représenter un groupe. A en tant que communauté maghrébine est personnifié par les personnages individuels ou groupes beaux des romans, acteur B est représenté par les institutions, les représentants et les teneurs d'une culture dominante dont A a besoin pour réaliser son existence. B participera à un échange avec A si celui-ci possède une certaine valeur à ses yeux.

Selon Emerson, le pouvoir des groupes sociaux ou des individus émerge de leur dépendance. Un groupe ou individu A est dépendant de B si B possède les ressources qui sont nécessaires pour l'accomplissement du but de A. Pour qu'un échange social ait lieu il faut que B soit d'une certaine manière aussi dépendant de A. B aura cependant plus de pouvoir sur A si A est plus dépendant de B. Il s'agit donc de

l'équation $P_{ab}=D_{ba}$: « le pouvoir de A sur B est basé sur la dépendance de B sur A et est égal à celle-ci » (Emerson 1968, 33). La concrétisation du pouvoir de B sur A se réalise dans son opposition à fournir les ressources désirées par A. Ce pouvoir permet à B d'obtenir plus que ce que A serait prêt à donner pour acquérir les ressources désirées. B est donc dans la position de diriger la conduite de A. La dépendance de A face à B est néanmoins liée à la motivation de A pour le but que celui-ci veut atteindre et à la possibilité de réaliser ce but dans une autre relation que celle avec B.

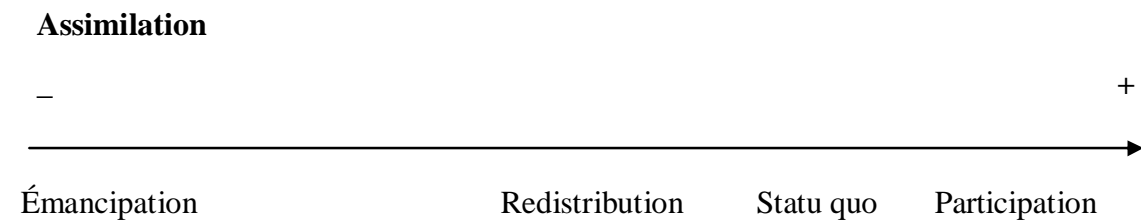
3.3.2 Problème de légitimation de l'ordre social dominant

Il y a plusieurs manières par lesquelles un acteur A peut juger la légitimité d'une relation d'échange avec B. La manière la moins conflictuelle est que la personne ou le groupe A se subordonne à B et fait ce que celui-ci exige afin de recevoir les ressources désirées. B sera récompensé non seulement par l'échange de services ou de ressources mais aussi du fait que A en acceptant les conditions de l'échange ajoute à B plus de pouvoir dont il pourra faire usage dans des relations futures (Blau 1964, 22).

Il existe d'autres manières plus antagonistes d'estimer une relation d'échange :

- Pour A il n'y a pas de justification pour sa dépendance avec B, dans ce cas-là ce dernier essaiera de s'en émanciper.
- La dépendance est jugée par A comme légitime mais elle n'est pas en proportion. A aura un intérêt de redistribution.
- La dépendance et la différence de pouvoir sont acceptées. Le conflit potentiel portera sur la volonté de maintenir cette relation quand le niveau des ressources augmente ou baisse. Il s'agit en fait de maintenir le statu quo.

Schéma de la visée stratégique de l'individu ou d'un groupe dans le processus d'échange en fonction de son assimilation au système de l'échange (légitimation) :



3.3.3 Stratégies d'acquisition des ressources désirées

Il existe plusieurs possibilités pour A d'acquérir les ressources recherchées pour la satisfaction de ses besoins. Emerson en cite quatre (1968, 35) :

- 1 A réduit sa motivation pour le but médiatisé par B (« motivational withdrawal »),
- 2 A développe d'autres alternatives que B pour acquérir les ressources nécessaires à la réalisation de son but (« cultivation of alternative social relations »),
- 3 B se voit plus motivé d'échanger avec A (« giving status »),
- 4 A s'allie à C pour dénier à B d'autres alternatives (« coalition and group formation »)

La première aboutit à ce que A accepte les conditions de l'échange dictées par B et par la même renforce la position de pouvoir de celui-ci dans le futur. La deuxième permet à A de se libérer des contraintes de sa relation avec B pour satisfaire ses besoins dans une autre relation. Il s'agit donc d'un mouvement d'opposition qui réduit le pouvoir de B. La troisième réunit toutes les initiatives augmentant le statut de A afin d'augmenter sa valeur d'échange vis à vis de B. La quatrième consiste à approuver la relation d'échange avec B tout en faisant pression sur celui-ci en l'empêchant d'accéder autrement aux ressources qui lui sont nécessaires. Il s'agit donc d'une monopolisation du pouvoir par la réunion des forces des différents intéressés.

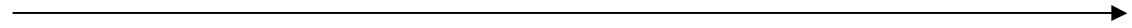
La mise en œuvre de ces possibilités dépend de la manière dont A juge sa relation avec B. Comme nous l'avons vu au point 3.2.2, A peut affirmer la légitimité de la relation d'échange tout en marchandant sur le taux de l'échange. A peut aussi juger la relation comme illégitime et tendre ainsi vers son émancipation. Les possibilités 1, 3 et 4 permettent de conserver la relation de dépendance de A avec B tandis que la deuxième possibilité signifie l'extinction de la relation. Il existe une autre possibilité pour A d'atteindre son but tout en rejetant sa relation avec B ; A peut utiliser la force pour contraindre B à lui fournir ce dont il a besoin.

Schéma des stratégies pour acquérir des ressources en fonction de l'assimilation au système de l'échange :

Assimilation

–

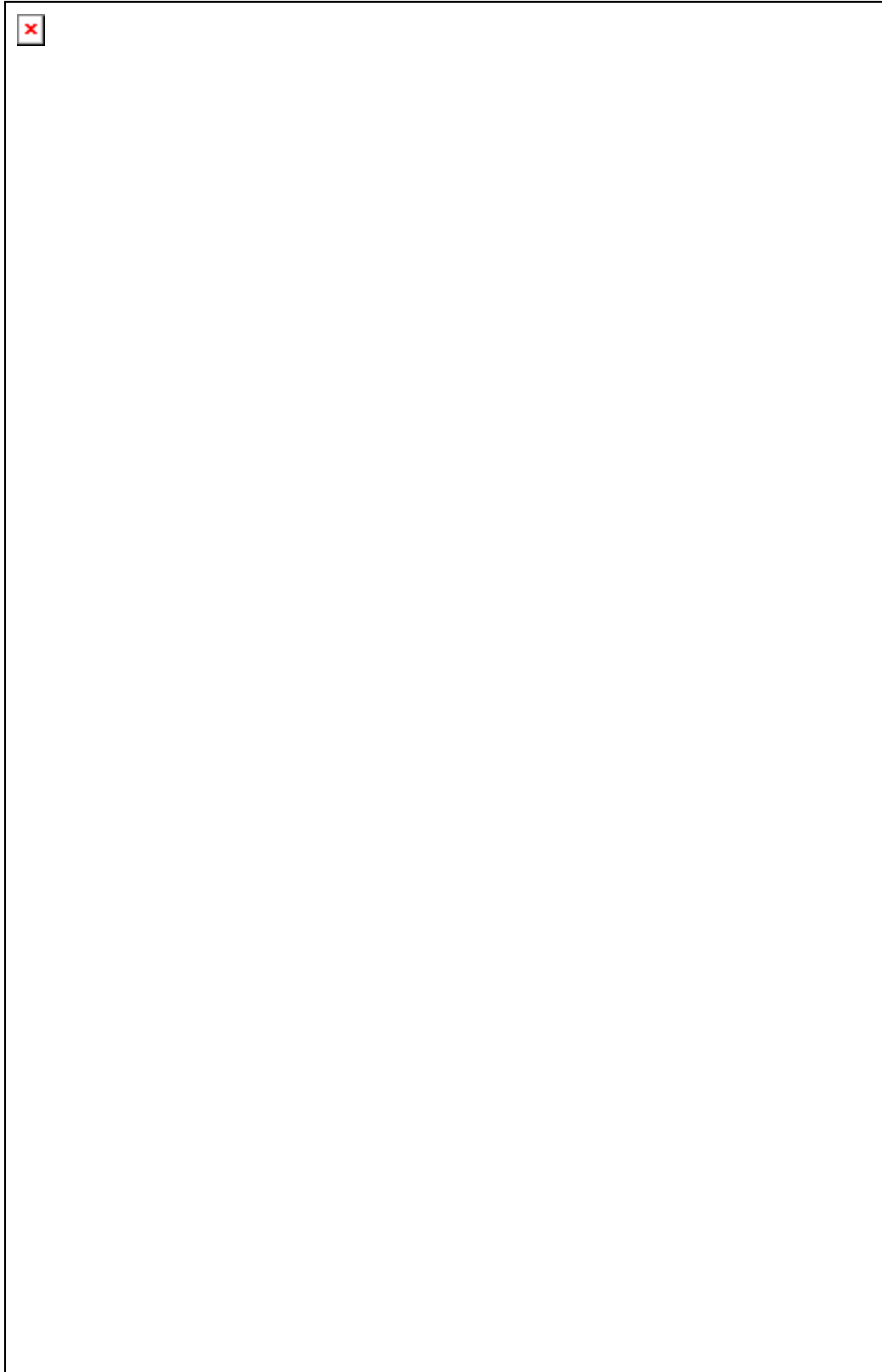
+



Violence Alternative Coalition Augmentation de statut Repli motivationnel

Ci-dessous, nous trouvons un récapitulatif des concepts sociologiques et de leurs relations qui nous permettront d'analyser les comportements des personnages de romans beurs sur les différents marchés sociaux :

**Schéma du processus de changement des relations de dépendance
entre individu / groupe A et individu / groupe B**



4 Analyse des comportements des personnages de romans selon les différents marchés sociaux, les repères identitaires, leur position sociale

4.1 Habitat, identité et position sociale

La majorité des narratifs des romans beurs se déroulent dans le décor urbain des bidonvilles, des cités HLM ou des résidences pavillonnaires. Ces trois types d'habitat représentent différents stades de l'histoire de l'aménagement urbain et reflètent l'espace comme lieu d'affrontements des groupes sociaux pour l'acquisition des meilleures conditions de vie.

Le bidonville correspond à une première étape d'intégration des immigrés, une condition transitoire entre l'arrivée au pays de l'exil et l'implantation dans la société française. Laronde dans son livre *Autour du roman Beur* le considère comme un 'no man's land' à la fois « négation de l'individu et négation de l'espace géographique » (1993, 98). C'est dans cette zone délaissée du patrimoine foncier que des immigrés se sont installés dans des conditions précaires partageant l'espace avec d'autres exclus comme les prostitués et les gitans. Sur le marché de l'habitat, le bidonville est considéré comme l'espace le moins valorisé à la portée des groupes de bas statut social qui de plus sont marginalisés soit par leur appartenance ethnique soit par leurs activités illicites ou socialement mal vues.

Malgré l'insalubrité et la désolation des lieux, le bidonville est l'endroit qui dans les romans paraît le plus humain et le moins aliéné car faisant partie des zones urbaines sans valeur, il échappe au contrôle social du système central. Dans *Le gone du*

Chaâba, Azouz et sa famille habitent dans un premier temps dans un bidonville de Lyon. Malgré des conditions de vie difficiles, les quelques familles qui y vivent sont très unies car tous se connaissent, utilisent le même point d'eau, partagent les repas et toute altercation est vite résolue, les uns ne pouvant se passer des autres. Le Chaâba qui signifie 'village' en arabe est un lieu de sociabilité et d'entraide. Ne pouvant « refuser l'hospitalité à tous ces proches d'El-Ouricia qui ont fui la misère algérienne » (Begag 1986, 12), le père d'Azouz leur permet d'ériger leur maison sur un terrain vacant et insalubre où il a lui-même trouvé logis. L'ambiance du bidonville rappelle celle d'un village. Le soir tout le monde se retrouve après le travail. Azouz pense que « le Chaâba est merveilleux. Le bidonville reprend vie après une journée de travail. Tous les pères de famille sont rentrés » (*Ibid.*, 63). Tout le monde raconte, les hommes fument, on écoute de la musique orientale qui sort d'un poste sur le sol au milieu du cercle. Dans *le thé au harem d'Archi Ahmed* de Medhi Charef, Madjid vit à son arrivée en France dans un bidonville qu'il décrit comme « un village, un vrai labyrinthe mais organisé, avec un boucher, un épicier, un café-bar, un restaurant, même un coiffeur » (Charef 1983, 117). Madjid n'enjolive pourtant pas comme Azouz le bidonville qu'il décrit comme « de vraies favelas brésiliennes, le soleil en moins, sans la musique endiablée pour crier au secours » (*Ibid.*, 115) mais il regrette l'ambiance plus chaleureuse que celle des HLM. Lieu de sociabilité, le bidonville est aussi espace de liberté, surtout pour les enfants. Azouz trouve sur le terrain du bidonville qui est couvert d'arbres un terrain d'aventures où lui et ses amis construisent des cabanes, où ils fouillent les remblais apportés par les camions poubelles pour y trouver à leurs yeux des merveilles.

L'attachement des habitants à leur bidonville est lié au fait que celui-ci leur procure des repères identitaires et un sentiment d'appartenance communautaire et qu'il forme une enclave encore rurale dans la jungle urbaine, un espace vital entre l'Algérie et la France pour nourrir le mythe du retour espéré au pays. Le Chaâba est à eux, un monde qu'ils ont recréé après avoir quitté leur patrie. La dissolution du bidonville est vécue comme un drame et est une étape abrupte d'intégration à la réalité de la société française. Quand la première famille quitte le bidonville pour s'installer dans un appartement du centre ville, l'ambiance au Chaâba devient terne, le cercle communautaire est brisé. La mère d'Azouz ne comprend pas comment on peut préférer le confort de l'électricité et de l'eau du robinet à la vie presque rurale du Chaâba (Begag 1986, 147) :

Dans quel Chaâba les hommes vont-ils pouvoir prier dans les champs ou dans le jardin sans paraître ridicules ? Dans quel autre endroit vont-ils fêter l'Aïd ? Et pour les circoncisions, comment vont-ils faire ? Et pour égorger leurs moutons ?... Ils reviendront. Et les femmes ? Où vont-elles étendre leur linge ?

Restée seule, la famille d'Azouz doit quitter le Chaâba pour un appartement au centre ville, ce qui déprime le père et la mère d'Azouz. Ce dernier n'aime pas non plus le nouvel appartement : « Quand on ouvre la fenêtre, on voit l'immeuble d'en face. Le soleil n'entre jamais chez nous. Et puis c'est tout petit » (*Ibid.*, 168). Mais pour Azouz le pire est qu'il n'y a pas d'enfants qu'il connaisse pour jouer dehors comme il le faisait dans le bidonville. Financièrement aussi, le père perd une partie de sa liberté

car il doit dépenser beaucoup pour acheter les meubles en formica de l'ancien locataire et pour payer le loyer et les charges.

Laronde voit dans les différents types de logements habités par les immigrés différentes étapes de la politique d'assimilation par l'administration centrale française. Le bidonville est le lieu qui échappe le plus au pouvoir. Situé à la marge des villes dans des terrains vagues ou inhabitables, le bidonville est souvent vécu comme un endroit d'extrême pauvreté mais qui socialement permet de meilleures relations humaines que la cité de transit ou l'HLM plus anonyme. C'est dans « une politique de durcissement progressif du contrôle de l'urbanisme » (Laronde 1993, 79) que l'administration se débarrasse en premier du bidonville, symbole du transitoire, du passage du pays d'origine, d'un mode de vie rurale à un système rationnel d'administration et de surveillance caractérisé par la cité de transit ou l'HLM, forme plus poussée d'enfermement et d'assimilation. L'idée d'enfermement est soulignée dans ce passage de *Boumkœur* : « Ici il n'y a pas d'horizon, sauf au 25^{ème} étage de la Tour 123, hélas l'ascenseur est toujours en grève » (Djaïdani 1999, 40).

Les HLM n'ont pas toujours été perçues comme habitat pour population défavorisée. Leur histoire révèle que sa valeur a varié lors de l'affrontement des différents groupes sociaux pour les meilleures positions de pouvoir. Ainsi après la deuxième guerre mondiale, le manque de logements, l'accroissement démographique dû à l'arrivée d'immigrants et à un plus haut taux de natalité ont poussé l'État français à bâtir rapidement et bon marché sur un espace restreint. Dans les années 50 jusqu'à tard dans les années 60, ce type d'habitation était considéré pour beaucoup de groupes

socialement privilégiés comme confortable et symbolisait une véritable promotion sociale. Le coût avantageux de ces habitations a donc attiré au départ des classes favorisées qui de par leur position dominante pouvaient y jouer un rôle de leader et qui s'engageaient politiquement auprès des pouvoirs publics. Différents facteurs mais surtout l'arrivée en masse d'immigrés qu'on avait fait venir comme main d'œuvre en France ont fait que ces groupes délaissent les grands ensembles au début des années 70. Le manque de logement avait contraint l'état à loger les immigrés dans ces habitats fonctionnels mais cette initiative a finalement abouti à une uniformisation raciale des grands ensembles. Par la suite, les pouvoirs publics ont essayé de revaloriser ce type d'habitation en soutenant mais à tort que la proximité spatiale serait un facteur pour le rapprochement des différents groupes sociaux tout en niant l'existence de différentes formes de sociabilité (Chamboredon 1970, 3) qui empêchaient la mixité sociale. Dans *Les ANI du Tassili*, Omar ironise sur les problèmes et les enjeux qu'ont causés les ANI ('Arabes Non Identifiés') pour les idéologues, les politiciens et les urbanistes. Il affabule sur la soi-disant bonne volonté des premiers urbanistes qui auraient essayé avec un budget illimité de créer « La cité Mosquée », d'immenses tours cubiques surmontés de minarets et de palmiers. Le but voulu aurait été de conjuguer le présent et le vécu des aînés pour « conduire à l'acclimatation de cette nouvelle peuplade » (Tadjer 1984, 25). Mais cet urbanisme n'a pas eu de succès auprès des ANI qui ne voulaient pas la bâtardisation de leur demeure, ce qui de plus ne changeait rien à la mauvaise qualité de construction et des matériaux des HLM. Dans *Du rêve pour les oufs* Alhème décrit l'aspect étrange des

immeubles où elle habite, produits de différentes politiques d'assimilation ratée, de bonnes intentions bon marché et peu durables (Guène 2006, 30) :

Je suis entourée

par tous ces immeubles aux aspects loufoques qui renferment nos bruits et nos odeurs, notre vie d'ici. Je me tiens là, seule, au milieu de leur architecture excentrique, de leurs couleurs criardes, de leurs formes inconscientes qui ont si longtemps bercé nos illusions. Il est révolu le temps où l'eau courante et l'électricité suffisaient à camoufler les injustices, ils sont loin maintenant les bidonvilles.

La hantise du déclassement social des groupes de statut supérieur a contribué à faire du Parc HLM un ghetto pour population défavorisée à majorité immigrée. Eric Morin a analysé ce processus de ghettoïsation qu'il ramène à la volonté de séparation des groupes sociaux plus privilégiés (Morin 2004). Dans son livre *Les ghettos français* Morin soutient la thèse que ceux-ci ne sont pas le résultat d'un affrontement entre inclus et exclus de la société mais la conséquence de mouvements d'évitement, d'éloignement et de défense qui commencent par le haut de l'échelle sociale. Chaque groupe social choisit en fonction de ses moyens les lieux de résidence les plus appropriés aux interactions sociales recherchées et qu'ils conditionnent. Il s'agit non seulement d'une recherche de logements et d'équipements de qualité mais aussi de maintenir un statut social adéquat à celui qu'ils s'imaginent leur être destiné et auquel leurs enfants ont le soi-disant droit. Cette revendication sociale signifie et a pour condition la recherche de l'entre-soi et l'évitement des groupes de statut inférieur. Le processus de ghettoïsation correspond à un jeu de déclassement par le haut qui aboutit au bout de l'échelle sociale à l'isolement des plus faibles populations dans des lieux

d'habitation correspondant à leur statut social c'est à dire à la périphérie des villes. La marginalisation d'un groupe de la population est d'autant plus facile que celui-ci ne possède pas de cohésion sociale ou d'identité sociale positive tandis que les groupes de statut supérieur par leur fuite des groupes de statut inférieur et par l'accapuration de ressources favorisant la socialité se retrouvent unis autour de valeurs communes. Cette coupure sociale trouve son expression dans les termes de "banlieue" ou de "quartier".

Les parcs HLM et leurs infrastructures ne sont pas favorables aux contacts humains bien au contraire. Laronde a repris l'idée de Foucault¹⁸ et a associé l'architecture et l'aménagement de l'espace habité par la population beure au système carcéral (1993, 95). Le système panoptique trouve sa réalisation dans deux principes sous-jacents à l'aménagement du parc HLM :

- Le premier est celui de l'isolement des individus par rapport aux autres que ce soit par l'architecture des barres elle-même, par le quadrillage du territoire par des axes routiers, ferroviaires ou fluviaux, par l'application des quotas d'immigrés. La cité HLM est décrite par Doria dans *Kiffe kiffe demain* comme un endroit à l'écart du monde : « Les seuls qui s'y intéressent, c'est les journalistes mythos avec leurs reportages dégueulasses sur la violence en banlieue » (Guène 2004, 125).

¹⁸ Dans *Surveiller et punir* Foucault analyse le développement des formes de surveillance et de punition au fil du temps. L'architecture carcérale ou panoptique est une forme moderne et raffinée de contrôle social qui fait que le seul sentiment par le surveillé d'être observé suffit pour obtenir une forme d'obéissance. L'aménagement de la structure carcérale aboutit à l'isolement du surveillé et à son autodiscipline par la peur de l'œil invisible (Foucault 1975, 37)

- Le second principe est celui de la délégation de la surveillance aux surveillés eux-mêmes (Laronde 1993, 98), ce qui est exprimé par le sentiment que tout le monde s'épie et qui est exacerbé par le manque d'espace.

Dans le roman *Ali le magnifique* de Paul Smaïl, Ali plante le décor de sa vie dans la cité des Poètes en utilisant l'ironie pour mettre en valeur le ridicule des dénominations des lieux. Le contraste est touchant entre la volonté initiale des urbanistes d'intégrer les populations défavorisées à la culture dominante représentée par le nom des poètes français et leur volonté principale de gérer le plus rationnellement et économiquement possible une masse d'individus anonymes. La réalité violente de la cité contredit clairement son appellation de "cité des poètes" mais dévoile aussi une grande confusion de repères et une recherche identitaire vaine par l'appropriation de symboles culturels désassortis du vécu et du quotidien (Smaïl 2001, 20) :

Il y en a plusieurs dans le département. Allée Verlaine, Allée Rimbaud, Allée Apollinaire... Mais groupe A, bloc B, porte C, escalier D [...] les tours, les barres, les sacs plastique accrochés aux barreaux des balcons, le portrait en mosaïque d'un poète, la porte du local aux poubelles caillassées et rouillées, le grillage tordu, le goudron rose craquelé, la vitre de l'abribus étoilé l'étoile et le croissant islamiste sur le mur tagués.

Dans le roman *Le thé au harem d'Archi Ahmed* de Mehdi Charef le champ social de l'habitat c'est-à-dire la banlieue est aussi présenté comme étant plus qu'une « réalité d'urbaniste » mais comme « un état d'esprit, un animal qui finit par envahir l'être » (Jacomard 2000, 3). "La cité des fleurs" dans laquelle vit Madjid est l'opposé même de son appellation, c'est un lieu de détresse, de violence et de peur : « du béton, des

bagnoles en long, en large, en travers, de l'urine et des crottes de chiens. Des bâtiments hauts, longs, sans cœur ni âmes. Sans joie ni rires, que des plaintes, que du malheur » (Charef 1983, 25). C'est ce sentiment de désespoir qui envahit Madjid et aussi la vie des autres protagonistes qui partagent cet espace inhumain où chacun a peur de l'autre ou chacun se surveille : « La peur règne dans la cité. On se la refile, vu qu'on n'a rien d'autre à se donner et qu'on ne veut pas » (*Ibid.*, 23) ou bien dans *Le sourire de Brahim* : « La cité ressemblait à une zone interdite ; il ne manquait que les barbelés, mais on les devinait presque. Chacun avait l'air de s'observer » (Kettane 1985, 37). La peur prend le dessus, là où chacun veut sauvegarder son misérable morceau de territoire. La promiscuité spatiale fait aussi qu'il n'existe « pas de vie privée, tout s'étale et se renvoie pour contre-attaquer, agresser le voisin » (Charef 1983, 26). L'anonymat de la banlieue et sa laideur contrastent avec ce que Madjid a connu quand il était enfant en Algérie. S'il ne mangeait pas à sa faim dans son pays d'origine, il se souvient de la petite maison en pierre et en chaume que ses parents possédaient.

Au dernier type d'habitat appartiennent les résidences pavillonnaires, une étape encore plus poussée de l'intégration immigrée dans la société française. Il s'agit d'un endroit neutre, sans âme où l'appartenance ethnique laisse place à une identité de classe moyenne francisée. Dans *Mon Nerf* de Rachid Djaidani, l'histoire se déroule dans une ville nouvelle, un complexe d' « une cinquantaine de fragiles maisonnettes stockés à l'intérieur d'un enclos » (Djaidani 2004, 17) au milieu de nulle part. C'est là où Mounir vit seul avec ses parents en ayant le sentiment d'être emprisonné. Nous

parlerons de ce type d'habitat dans la prochaine partie de cette recherche car il correspond à la concrétisation d'une stratégie d'adaptation.

4.1.1 Les stratégies d'échange dans le domaine de l'habitat

Dans les romans beurs, les protagonistes suivent différentes stratégies pour s'adapter ou se libérer de leur condition sur le marché social de l'habitat. La plus pacifique est celle de l'affirmation et de l'intégration des normes de conduite dictées par le marché afin de participer à l'échange. Dans *Mon Nerf* de Rachid Djaidani, Mounir habite un complexe pavillonnaire dans une petite maison pour laquelle ses parents luttent pour mettre fin à leur crédit et pour ne pas résider dans « une barre HLM du ghetto made in France » (Djaidani 2004, 61). Preuve de l'assimilation de ses parents aux valeurs dominantes est la façon dont ils ont décoré leur maison, un style « franco-musulmaniste » que Mounir décrit comme tel (*Ibid.*, 23):

Un monde utopiste où fusionnent à la manière d'un arc-en-ciel le culte et les gadgets. Une tour Eiffel transperce le cœur d'un cupidon, La Mecque fait l'accolade au vieux saint Christophe. La cuisine américaine est envahie avec un fair-play de livres culinaires du Maghreb et de couteaux venus d'Asie.

L'intégration des normes et des valeurs dominantes de l'habitat équivaut aussi à une uniformisation culturelle et identitaire. Chaque pavillon a la même forme, « pas plus élaboré qu'un flamby sortant de son moule » (*Ibid.*, 38), seulement leur nom les différencie, celui de Mounir s'appelle "L'oasis", réminiscence exotique de ses origines familiales. L'intégration signifie pour Mounir la solitude et le sentiment de n'appartenir nulle part. Pour les jeunes des cités, Mounir est « le faux beur, la jet-set à

abattre » ou encore « un bourgeois de l'enclos du Bois-Fleury » (*Ibid.*, 61). Pour les parents d'élèves et les retraités de la résidence, il est considéré comme un sauvageon. C'est dans ce monde hermétique que Mounir étouffe son mal de vivre entre ses rêveries abracadabrantes et quelques séances de psychiatrie. Dans *Les gens du Balto* les deux personnages beurs du roman, Ali et Nadia vivent une situation similaire à celle de Mounir car tous deux s'ennuient dans leur résidence pavillonnaire d'un quartier où rien ne se passe et où ils doivent constamment se faire discrets et passer inaperçus sous la surveillance des Français de souche.

Une autre histoire montrant une volonté d'intégration est racontée dans *Les raisins de la galère*. Il ne s'agit pas en fait seulement de s'intégrer aux normes dominantes de la société française mais plutôt de faire face à la réalité du non retour au pays tout en protégeant ses origines et son identité de l'aliénation complète et en se construisant une enclave garante d'une certaine intégrité identitaire. La maison de Nadia que son père a construite lui-même évoque « un lieu positif sur le plan affectif et symbolique. Cette demeure mi-française, mi-méditerranéenne, symbole d'un lieu où deux cultures auraient pu non seulement cohabiter mais s'enrichir mutuellement » (Jacomard 2000, 7). Elle représente un certain métissage culturel, une nouvelle création par l'assimilation de deux cultures. En construisant cette maison, le père de Nadia, simple maçon pouvait réaliser son rêve de « donner un toit à ses enfants » (Ben Jelloun 1996, 16). Il avait refait les plans plusieurs fois, la mairie voyant bizarrement qu'un émigré ne veuille pas habiter la cité de transit ou le logement social qui lui est octroyé et puisse tendre vers de meilleures conditions de vie que celles correspondant à sa position sociale. Le père de Nadia voulait une maison traditionnelle mais aussi

moderne avec des toilettes. Son père espérait concilier leur ancien mode de vie avec le nouveau. À la différence des parents de Mounir, le père de Nadia « n’entendait pas se contenter de quelques chromos, quelques épices éventées, quelques reliques de substitution plus ou moins fabriqués à Formose ou Singapour. Non, il voulait sa vraie maison au centre d’une véritable ville [...] » (*Ibid.*, 119). Leur maison était belle « toute blanche, aux murs réguliers, semblable à ces constructions du Péloponnèse que vantent les agences de voyage. N’y manquait que le bleu de la mer » (*Ibid.*, 17). Elle « faisait figure d’erreur dans un ensemble grisâtre, rationnel, étriqué » (*Ibid.*). La destruction de sa maison par la mairie communiste a remis en cause un dur travail d’intégration et d’une certaine mesure de rébellion contre la condition d’immigré. Encore plus injuste est le fait que la mairie communiste a demandé l’expulsion de la famille pour ériger sur leur terrain une soi-disant Maison de la culture qui par la suite donnera place à un supermarché.

Face à la réalité de la recherche du profit et de la spéculation des élites Nadia développe une conscience politique qui la pousse à lutter pour les intérêts de sa famille et des gens dans sa position. Son combat politique commence ainsi à treize ans quand elle va voir seule le maire communiste, qui ancien combattant des Aurès n’aime pas les Algériens et qui veut montrer que les communistes peuvent aussi s’occuper de la question des immigrés. Elle se lance par la suite dans une maîtrise en urbanisme car elle rêve d’améliorer l’existence des gens faibles en commençant par leur habitat. Par sa participation politique et ses études, Nadia vise à plaider la cause de la population immigrée pour qu’il leur soit accordé un meilleur statut. Elle accepte par cette démarche les relations de dépendance entre pouvoirs publics et immigrés

mais elle sollicite une meilleure distribution et un aménagement plus humain de l'espace.

Jusqu'à présent nous avons parlé de stratégies intégratives en ce qui concerne le domaine de l'habitat. Cependant dans la plupart des romans beurs les stratégies les plus suivies sont celles de la rébellion et de l'émancipation. Pour les habitants des HLM, le quotidien est morbide surtout pour les jeunes. Les pères, eux, trouvent une échappatoire après le travail dans les bistrotts ou dans les potagers ouvriers où ils se réunissent, alliés dans leur condition de prolétaire et pour s'évader de leur lieu sordide de résidence (Sebbar 2009, 20) :

Il aurait travaillé même le dimanche pour être loin, manger et bavarder, plaisanter et rire avec les ouvriers ses amis, ils ne se connaissaient pas mais dans l'usine au travail, à la pause, dans les luttes, ils étaient amis. Après l'usine, il n'y avait plus d'ami, sauf les amis qui payaient des tournées au café, avec quel argent ? Lui, jouait aux cartes, aux dominos dans les cafés arabes où il pouvait rester longtemps avec son café froid

Si leur parents avaient plus ou moins volontairement accepté d'emménager dans des cités de transit ou des grands ensembles et s'ils avaient par la même abandonné la liberté que leur offrait l'espace informel des squats ou des immeubles des quartiers insalubres des centres ville, leurs enfants se voient obligés de trouver de nouvelles stratégies de révolte et d'évasion contre cet univers abject qui leur est donné comme acquis. Si les pères sombrent dans l'alcool du café arabe pour noyer leur tristesse, leurs fils et filles s'évadent du déterminisme de l'habitat par deux types de stratégies

faisant partie de ce qu'Emerson a catégorisé comme stratégies de développement de relations alternatives :

- a) L'aménagement informel des caves pour échapper au regard panoptique ou bien l'appropriation de l'espace central de ce système pour défier l'ordre établi.
- b) La création d'un tiers-espace au-delà de l'espace habité.

Dans *Le sourire de Brahim* les enfants des cités de transit se retrouvent dans des endroits illicites pour créer leur monde à eux. Sur les terrains vagues recouverts de détritiques, ils trouvent des lieux idéals pour se dissimuler : « On élaborait des plans, on stockait ce qu'on voulait dans ces cavernes d'Ali Baba, enjeux de rivalités entre les jeunes ; à qui aménagerait la cache la plus confortable et la plus secrète » (Kettane 1985, 32). Ils se retrouvent en bande dans ces univers isolés à l'abri des regards, « plus de flic pour les embêter, plus de Dupont rabat-joie » (*Ibid.*, 35). Brahim et ses amis aménagent aussi le garage collectif qu'ils repeignent, meublent et où ils amènent des disques et des filles – un espace où ils se sentaient hommes, où ils existaient, où « ils n'étaient plus des noms sur un procès verbal de police ou des numéros sur la formule de l'ANPE » (*Ibid.*, 38). Dans *Boumkœur* les jeunes du quartier se retrouvent sous le porche dont ils se sont appropriés les murs sur lesquels ils écrivent : « L'un d'eux sort son marqueur, massacrant les murs briquetés de mots d'amour et de rages [...] Pendant que l'artiste contemple son graphisme, les autres tranquillement se foutent dans le cerveau la fumée rauque du joint » (Djaïdani 1999, 19).

Dans *Le thé au harem d'Archi Ahmed* de Mehdi Charef, Madjid et ses amis sont en guerre perpétuelle avec les habitants plus âgés du quartier qui avec leur milice essaient d'y mettre de l'ordre. Dans la « guéguerre jeunes-vieux » (Charef 1983, 45), les jeunes s'approprient l'espace du porche central de la cité d'où ils narguent les habitants ou bien continuent leur guérilla dans les caves, lieu de calme et d'échappade mais aussi de désespoir. Une image de désolation associée à l'espace souterrain est Farid, mort vivant de la cave la plus au fond qui passe ses journées à sniffer de l'éther. Ces endroits illicites sont surveillés comme le démontre le passage du livre de Soraya Nini (*Ibid.*, 13):

Avant, on avait un local juste en dessous, là près des caves. En fait, c'est deux grandes caves qui étaient à personne, on a cassé les murs, c'était super beau [...] Mais il y en a qui ont raconté qu'on se droguait, qu'on amenait des filles [...] Ils ont raconté qu'on faisait des conneries et c'est à la police qu'ils sont allés se plaindre, ces faux culs.[...]Le lendemain ils ont tout muré [...] Ils nous ont même pas donné le temps de penser à faire des conneries que déjà ils flippaient.

La réquisition de l'espace central des grands ensembles représente pour les jeunes une vengeance et une provocation pour tuer le temps et contre le conformisme des autres habitants. Il existe d'autres lieux d'évasion et de rébellion en dehors de la banlieue. Paris, autre endroit central, évoque un espace ludique (Laronde 1993, 117) qu'il faut conquérir et qui est le lieu de l'altérité c'est à dire de tout ce qui n'est pas la famille, la résidence ou l'identité. Investir le centre de l'architecture panoptique du système, c'est « prendre l'initiative de saper les mécanismes de la chaîne de pouvoir, d'en détruire le fonctionnement unilatéral, éventuellement d'en inverser les effets » (*Ibid.*,

117). Mais c'est en même temps affirmer sa position dans le discours central et légitimer l'existence d'un tel discours où comme le dit Laronde « le surveillé procède à une prise d'identité dont le discours central est volontairement ou malgré lui le support » (*Ibid.*, 117).

Pour Ali dans *Ali le magnifique*, Paris représente l'espace de son évasion de la banlieue mais aussi la fuite de sa propre image. Le luxe de la capitale qu'il convoite lui permet de se donner une meilleure représentation que celle du jeune prostitué ou du beur des "quartiers". Il se rend dans les galeries marchandes de Paris où il est fasciné par le défilé des marques et désire posséder tout ce qui l'attire pour redonner une âme et un sens à sa vie (Smail 2002, 38):

Ah ! Remonter à la vie ! La vie, la vraie vie est là, sous terre dans ces galeries marchandes : la marchandise ! L'accumulation de la marchandise ! Et plus que la marchandise, plus que son accumulation vertigineuse, le spectacle de la marchandise : spectacle infini, mouvant, répétitif, à la fois invariable et toujours renouvelé, irréel, hallucinant, à la longue, comme le scintillement du soleil sur la mer en été.

Au-delà de l'espace physiquement habité, il existe d'autres lieux d'évasion qui détiennent une certaine valeur et un symbolisme aux yeux des jeunes Beurs¹⁹. Qu'ils

¹⁹ Il est à noter une différence entre la première génération beure comme celle de Mehdi Charef et la génération actuelle qui ne cherche en aucune façon à fuir l'environnement où elle vit car cette génération ne connaît aucun autre espace possible que celui de la cité. Thomas exprime cette différence comme suivant : "one of the most important departures of Guène's work vis-à-vis Beur writing

soient maudits, utopiques ou idéaux, ces lieux tiennent une place définie dans l'imaginaire des protagonistes. Le pays d'origine où les parents espèrent revenir n'est pas un Eldorado possible pour leurs enfants, il s'avère au contraire un lieu d'inertie et de déception qui ne peut assouvir l'envie de modernité de cette génération dont la jeunesse se déroule en France. Le pays parental n'est considéré en aucune façon par les jeunes Beurs comme échappatoire ainsi l'exprime Kamel dans *Allah superstar* : « Moi, j'ai jamais mis les pieds devant en Algérie et quand j'en parle c'est au second degré, c'est pas que je suis contre mes racines c'est juste que mes branches elles supporteraient pas le soleil, là-bas il y a rien qui fleurit à part les tombes [...] » (YB 2003, 142). Dans les romans beurs, beaucoup de personnages beurs entreprennent au cours du récit un voyage dans le pays de leurs ancêtres d'où ils reviennent déçus par l'intolérance des habitants à leur égard et par les conditions de vie sur place. Ils font face le plus souvent à des difficultés de communication car ils ne maîtrisent point la langue ni les traditions ou les valeurs culturelles du pays et du fait que leur niveau d'éducation est en général plus élevé que celui des autochtones.

Un autre lieu qui se répète couramment dans la littérature beure est la mer. Dans *Mon cher fils*, la mer représente comme souvent dans ces romans un lieu d'errance et d'exil. Le père, personnage principal du livre, se tient face à la mer, à la France, à son passé tout en attendant un signe de vie de son fils. La mer dont il rêvait quand il travaillait à la Régie Renault devient le lieu de sa solitude et de son attente d'un retour improbable. Dans *Le thé au harem d'Archy Ahmed* de Charef, *Garçon manqué* de

concerns her refusal to embrace departures or escape narrative that was symbiotically linked to Beur texts" (Thomas 2008, 43).

Bouroui ou *Ils disent que je suis une beurette* de Nini, la mer est le lieu mythique de l'évasion (Jacomard 2000, 4), un lieu d'espace et de renouveau mais elle est aussi le symbole « des errances humaines » (Jacomard 2004, 49). Dans *Le thé au harem d'Archi Ahmed* de Charef, la mer fait l'objet de différents imaginaires. Tout d'abord, il s'agit de l'espace séparant la France du pays parental : « Voir la mer, pour Charef, devient la vision édulcorée du mythe du retour de ces parents floués » (Jacomard 2000, 108) bien que le personnage principal de son roman ait une vision d'horreur de l'Algérie « épouvantail que brandit sa mère pour le ramener à l'ordre » (*Ibid.*, 108). La Manche représente la richesse et l'espoir d'échapper un jour au déterminisme de la banlieue, pourtant la sortie de Madjid et Pat vers Deauville mènera à leur incarcération par la police. La Méditerranée est comme Paris pour les jeunes des banlieues un lieu de vengeance où se déroule le rêve de renversement des rôles et des destins car « c'est l'endroit qui rapproche de l'Algérie et du Maroc, des causes premières des Beurs » (*Ibid.*, 109). C'est aussi l'endroit pour Pat des conquêtes féminines et le lieu où les jeunes prennent leur revanche sur les vieux car « tels sont, en effet, dans l'esprit manichéens de la bande de Madjid et Pat, les véritables responsables de leurs malheurs, les artisans de cette société, les fabricants de ces ghettos, c'est la génération d'avant » (*Ibid.*, 110). La Méditerranée est aussi l'endroit où l'on peut rapidement se faire de l'argent : « Les jeunes du béton descendent carrément sur la Côte d'Azur. C'est quand il s'agit de tirer un larfeuille, vaut mieux que ce soit un gros » (Charef 1983, 131). Finalement la mer est le lieu du néant et pour Madjid l'endroit où celui-ci décide de se rendre au système pour échapper au déterminisme de la banlieue (Jacomard 2000, 5) ou simplement pour ne plus lutter et

laisser faire le sort pour éviter de suivre le destin de Balou, grand criminel ou de Farid, version humaine apocalyptique de l'effet-banlieue (*Ibid.*, 3).

La recherche féminine d'une échappatoire au déterminisme de la banlieue passe par l'idéalisation d'un tiers espace, un pays imaginaire, un lieu sans interdits et sans violence, un lieu qui n'existe pour Nina Bouraoui ni en France, ni en Algérie. Pour Nadia des *Raisins de la galère*, la liberté demeure dans l'illusoire (Ben Jelloun 1996, 84-85) puisque la réalité semble un enfermement :

Il nous arrive à tous de songer à ce pays idéal où vivre serait une belle passion sans brutalité, sans injustice. Ce pays là doit bien exister quelque part. Entre copines, on l'évoque comme un dernier refuge pour notre solitude [...] On aime à en rêver, comme si cela nous donnait la force de repousser les murs qui se resserrent sur nous [...] une petite utopie pour ne pas totalement désespérer, ne pas en arriver à s'ouvrir les veines dans une salle de bain de banlieue ou un hammam algérien.

De même dans *Le sourire de Brahim*, Brahim rêve d'un monde serein et réconcilié cette fois réinventé par l'imaginaire des enfants des immigrés (Kettane 1985, 175) :

Les rides du béton deviendront des rivières en crue. Les dunes des terrains vagues deviendront des palais merveilleux [...] La rue deviendra mer. Il n'y aura plus de serrures aux portes, les barbelés disparaîtront. Sur le bitume, il poussera des fleurs. Rien ne sera plus comme avant, les frontières n'existeront plus. Pour passer d'un pays à l'autre, il suffira de porter la main au cœur.

L'utopisme de Kettane par le biais de Brahim se retrouve dans son rêve d'un monde sans frontière où l'importance de l'homme n'est pas liée à sa nationalité mais à l'empreinte qu'il laisse en tant qu'être dans le monde. Cet humanisme est révélé dans le passage suivant (*Ibid.*, 171):

Seule est importante la trace des pas dans la neige même si elle s'efface, la trace de l'oiseau dans le ciel même si elle s'efface. Les pensées marquent le temps comme le baiser signe l'amour. Les racines de demain fermenteront, les roses d'aujourd'hui parleront. Autant de pétales autant de messages. Un morceau de terre, les traditions et puis la lune. L'éclipse est rapide, la lumière permanente, c'est quoi la frontière ? Ah ! C'est un morceau de papier, vous me rassurez ! Mais si je pose le pied dessus, on ne le voit plus. Ah ! Que c'est beau un monde sans papier ! Je suis là, vous êtes là dans le présent [...] Demain d'autres seront là à notre place. Notre place ! Comme nous sommes prétentieux.

Si pour Nina de *Garçon manqué*, l'Italie et l'écriture deviennent ses lieux personnels d'évasion, l'espace que trouve Nadia pour échapper au déterminisme de son origine sociale et culturelle est l'espace le plus dénigré et le plus marginalisé. Nadia rejette comme lieu de fuite Naples mais aussi l'Algérie qui est un lieu d'immobilité où rien ne se passe, où elle se sent étrangère et en danger en tant que femme. Le paradis de Nadia qui était l'ancienne maison de son père, symbole d'une intégration voulue et créatrice est un paradis perdu à jamais par la cupidité humaine. Nadia doit ainsi survivre dans sa banlieue « en se fabriquant une petite enclave personnelle [...] Mais ce repli sur une sorte de patrie intérieure est d'un piètre secours à long terme et trop individualiste pour un personnage à la conscience sociale aussi aigüe que Nadia »

(Jacomard 2000, 10). Nadia se replie donc dans son désespoir et se voit en « herbacée sans doute de la mauvaise herbe, celle qui pousse n'importe où et qu'on arrache machinalement sans se poser de questions. À nous tous nous faisons un immense terrain vague planté d'épineux, d'orties et de chiendents » (Ben Jelloun 1996, 120). Autre image de désespoir est le rêve éveillé qu'elle fait où elle s' imagine dans un sac poubelle (*Ibid.*, 133):

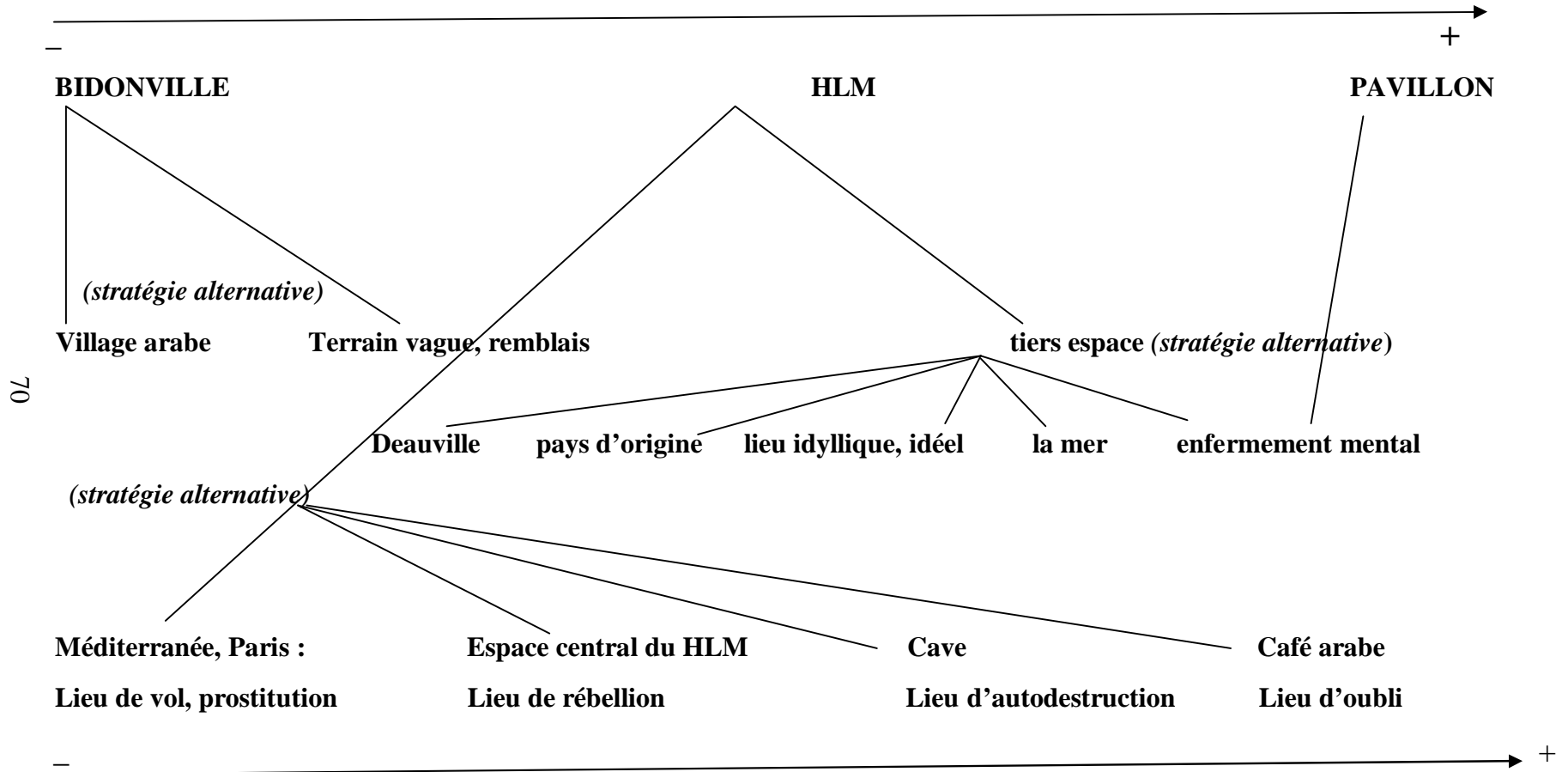
Je me love dedans, m'installe sur mes bagages, les noue à l'intérieur. Il fait sombre, il fait doux, je me sens bien, accroupie sur mon passé [...] Je ne m'y sens pas du tout à l'étroit, mes pensées enfermées sont plus libres que jamais, je respire largement, je vois clair dans le noir, je me vois courir à travers une prairie fleurie.

Nadia trouve un refuge « dans un espace dématérialisé, déterritorialisé, onirique » (Jacomard 2000, 11) qui symbolise la fin de son combat pour la justice et un repli sur elle-même à la fois vital mais de manière ambivalente aussi destructeur.

Ci-dessous est le schéma de tous les espaces d'adaptation ou d'évasion en fonction des trois types d'habitat vus dans cette partie de la recherche (Bidonville, HLM, pavillon) et du degré d'assimilation des protagonistes des romans au système dominant :

Espaces vécus et imaginaires

Assimilation



4.2 Emploi, identité et position sociale

Le marché social du travail est un marché fondamental pour la satisfaction des besoins car il influence la position sur d'autres marchés comme ceux de l'éducation, de la santé, de l'habitat et même des relations affectives. C'est par un travail rémunéré ou d'autres formes de revenus que les individus s'approprient de manière plus ou moins satisfaisante ce qu'ils convoitent. Le travail permet toutefois plus que remplir des besoins, il structure aussi la vie. Il donne un sens et une direction non seulement en rythmant le quotidien mais aussi en promulguant une identité. Le chômage de longue durée poussent souvent les personnes qui en sont touchées à l'apathie, à la dépression, à la perte de l'estime de soi ainsi qu'à la marginalisation par leur manque de contribution à la société et de reconnaissance. Un travail sous de mauvaises conditions et même aliéné, sans identification au produit créé, structure cependant la vie et permet le contact social. Le père d'Alhème dans *Du rêve pour les oufs* a fait une chute sur un chantier et est devenu handicapé mental. Il ne sort plus de chez lui et passe ses journées devant la télé en pyjama : « Depuis qu'il est à côté de la plaque, il vit une journée éternelle » (Guene 2006, 27). Il perd le rythme du quotidien ne pouvant plus se rendre au travail tout en continuant par routine pendant un certain temps à se lever à 4h : « Lorsque je me rendais compte qu'il était debout, je devais me lever et lui expliquer qu'il n'allait pas travailler et ça me faisait mal au cœur parce qu'il me répondait confus 'Oui, c'est vrai, tu as raison, j'avais oublié, on est dimanche' » (*Ibid.*, 29).

Dans une étude dirigée par François Hétan sur l'immigration, le marché du travail et l'intégration pour *La Documentation française* de 2002, des chercheurs ont analysé la situation des immigrés dans le champ de l'emploi. Les immigrés travaillent au plus bas de l'échelle professionnelle le plus souvent comme ouvriers dans le secteur de la construction ou du service au particulier. La plupart de leurs activités ne demandent que très peu de qualification et sont avant tout physiques. Il n'est donc pas étonnant que ces activités soient généralement monotones, mal payées, hasardeuses que ce soit par le risque de se retrouver régulièrement sans emploi ou par des conditions de travail malsaines et dangereuses. Dans beaucoup de romans beurs, le père est souvent décrit comme victime de mauvaises conditions de travail. Dans *Beur's story* le père de Malika est déclaré invalide depuis qu'il est tombé d'un échafaudage et pour passer le temps il boit ou joue au tiercé. Identique est le sort du père de Madjid dans *Le thé au harem d'Archy Ahmed* qui a perdu la raison après un accident sur un chantier et qui se morfond toute la journée au bistro arabe. Ali dans *Ali le Magnifique* est dégoûté par la main gauche de son père dont il ne reste que quatre moignons de doigts « sectionnés par un tour à fil haute vitesse, comme une punition de la machine pour avoir respecté l'as siyam » (Smaïl 2002, 28). Dans *Le sourire de Brahim*, le travail de l'immigré est décrit comme un combat quotidien pour ne pas céder (Kettane 1985, 47) :

Se battre, se battre en permanence sans sortie de secours avec le gong incessant des trois-huit qui martèle votre misère. David contre Goliath au pays du béton et du goudron. Rouges, les yeux pleins de limaille de fer, rouge le sang craché par le poumon poussiéreux, rouge l'horizon du doigt coupé. Rentrer sa souffrance sans se plaindre, tenir bon jusqu'au bout, ne pas céder, surtout ne pas céder.

Sur le marché du travail les immigrés ne possèdent qu'une faible valeur en particulier à cause de leur manque de qualifications et d'expériences professionnelles, de leur faible connaissance de la langue et de la labilité du secteur d'activité où ils sont temporairement employés. Ces facteurs pourtant n'expliquent pas tout, il faut aussi tenir compte de la discrimination à l'embauche dont souffrent surtout les travailleurs maghrébins. Ainsi même après avoir fait des études supérieures, le chômage touche deux fois plus les immigrés que les autres membres de la population. Les pratiques discriminatoires se basent soit sur le concept de races soit sur celui du différencialisme qui sous-entend l'incompatibilité des différences culturelles.

Le chômage de longue durée est commun chez les immigrés dont le taux d'inactivité est deux fois plus haut que pour le reste de la population et c'est surtout les jeunes qui en sont les plus grandes victimes de part leur mauvaise scolarité et qualification. La réussite scolaire dépendant du capital culturel parental, il n'est pas étonnant que ces jeunes soient mal placés pour réussir, leurs parents étant souvent analphabètes et ne maîtrisant pas non plus le savoir prodigué par l'école. Si la certification est un facteur essentiel de succès sur le marché de l'emploi, il faut aussi ajouter que le capital social de la famille est aussi un facteur de réussite. Les ressources relationnelles que les parents peuvent mobiliser pour trouver un travail à leurs enfants sont faibles chez les immigrés d'origine maghrébine car ceux-ci sont souvent eux-mêmes dans des emplois précaires et non qualifiés qui de plus ne tentent pas forcément les jeunes. Ainsi le manque de capital économique, culturel ou relationnel aboutit à ce que le taux de chômage des immigrés est indépendamment de l'âge très élevé ce que Djaïdani

remarque ironiquement quand il écrit : «Le chômage devient l'une des seules choses qui se transmettent de père en fils » (1999, 24).

Sur le marché du travail, les femmes non qualifiées sont les plus mal placées. Dans *Du rêve pour les oufs* Ahlème se rend à Intérim Plus pour trouver un emploi mais au moment de remplir le formulaire de demande elle ne peut dépasser "projet de vie" (Guene 2006, 9) car elle est incapable de se figurer son futur. De plus elle ne peut s'associer à ce qu'on attend d'elle : « Tout est minuscule sur leur formulaire et leurs questions sont presque vexantes. Non, je ne suis pas mariée, je n'ai pas d'enfants, je ne suis pas titulaire du permis B, je n'ai pas fait d'études supérieures, je ne suis pas reconnue invalide par la Cotorep, je ne suis pas française. À la rigueur, où se trouve la case 'Ma vie est un échec ?' Comme ça je coche directement oui et on n'en parle plus » (Guène 2006, 10). Dans *Le thé au harem d'Archi Ahmed* de Mehdi Charef, Josette représente ce que le champ de l'emploi valorise le moins. Josette est une jeune femme qui travaille depuis deux ans dans une entreprise de tissu qui décide de licencier un tiers de son personnel. Josette, fille-mère, est une des premières sur la liste comme toutes « celles qui sont le plus dans le besoin, celles qui ne font pas la grève et qu'on embauche en priorité mais qu'on lourde aussi sec à la moindre alerte » (Charef 1983, 50). Désespérée, elle se rend à toutes les adresses pour trouver un travail mais ses tentatives sont vouées à l'échec. Toute la vie de Josette avait été rythmée par le travail, par « la promenade du prolétaire » (Charef 1983, 48) en bus le matin alors qu'il fait encore nuit, par le travail monotone et mal payé de l'atelier de fabrication, par le sens et le vide que celui-ci donne à sa vie. Le licenciement la fait tomber dans le désespoir où la fuite par le travail est remplacé par le « sentiment de

faire du surplace dans une vie qui va si vite, qui n'attend pas », une vie où on « reste sur le quai, comme un oublié » (Charef 1983, 68).

Dans *Ils disent que je suis une beurette*, un des protagonistes expriment la situation sur le marché de l'emploi telle qu'elle est ressentie par les jeunes qui après de multiples stages pour ne pas gonfler les statistiques du chômage se voient offert un emploi de manœuvre dont ils ne veulent pas rejetant de suivre le sort de leur père (Nini 1993, 14). Dans *Boumkœur*, Yaz parle de l'impasse dans laquelle il se trouve : « Ils ne te donnent pas ta chance et te chantent tous en cœur : pas d'expérience professionnelle. Mon cul ! Même l'ANPE n'a rien pu pour moi, avec ces stages à deux demi-centimes qui ne servent à rien, à part faire croire aux parents qu'ils vont trouver un emploi à leur fiston comme futur smicard » (Djaïdani 1999, 10). Yaz refuse cependant le sort du manœuvre et souligne son respect pour « les grands frères du quartier qui préfèrent toucher le RMI plutôt que d'enfiler des rangers pour surveiller des magasins qui n'appartiennent même pas à leurs pères » (*Ibid.*, 79).

4.2.1 Les stratégies d'échange dans le domaine de l'emploi

L'intégration des Beurs dans le monde du travail est souvent difficile si ce n'est impossible à cause du manque de débouchés lié à de mauvaises qualifications et au manque d'expérience professionnelle, à une éducation inadéquate et aux préjugés des employeurs. S'il elle a lieu, l'intégration signifie alors se résigner à des occupations monotones, dangereuses et mal rémunérées. S'ils ne sont pas invalides, les pères travaillent le plus souvent dans des usines alors que leurs enfants refusent de suivre

leur exemple. Alhème, héroïne de *Du rêve pour les oufs*, s'étonne que la génération de ses parents puisse montrer une certaine reconnaissance et fidélité envers la société française (Guène 2006, 66) :

Ça m'a toujours étonnée cette drôle de gratitude que le Patron et d'autres messieurs de son âge ont pour leur pays d'accueil. On rase les murs, on paie son loyer à l'heure, casier judiciaire vierge, pas cinq minutes de chômage en quarante ans de boulot et après ça, on ôte le chapeau et on sourit et on dit 'Merci la France !

Très peu de jeunes ont un emploi stable et s'ils en ont un, ils en sont désabusés. Ahlème passe en revue tous les petits boulots qu'elle a déjà faits et commente ironiquement : « Je crois avoir tapé dans tous les petits boulots les plus stupides qu'on puisse imaginer. À part peut-être père Noël devant les Galeries Lafayette. » (*Ibid.*, 36).

Une manière de s'échapper de l'enfermement du marché du travail est l'imaginaire, l'expérience imaginée d'une autre vie. Dans *Mon Nerf* de Rachid Djaidani, Mounir est apprenti coiffeur sans grande conviction : « Le cheveu n'est pas ma passion mais la vie est ainsi faite, on ne choisit pas toujours d'être ou de ne pas être, parfois on s'incline lorsque le mental a les muscles trop faibles » (Djaidani 2004, 24). Tout en vaquant à son quotidien, Mounir s'invente un monde où il serait une star, « être greffé sur le dos d'un feu d'artifice » pour « éblouir la nuit pendant son sommeil » et que son « explosion décapite toutes les oreilles » (*Ibid.*, 80). Il rêve de devenir une vedette de la télé-réalité pour pouvoir être aimé par tous les habitants du Bois-Fleury ainsi que

par les jeunes des cités-dortoirs : « Avec les touches de son combiné le public m'aurait dit qu'il m'aime » (*Ibid.*, 62). Dans *Allah Superstar* Kamel rêve aussi de devenir une star du spectacle mais non pas pour épater son entourage mais pour une question de survie afin de s'échapper de sa condition sociale : « Si tu prends un jeune d'origine difficile issu d'un quartier sensible d'éducation prioritaire en zone de non-droit donc un Arabe ou un Noir, eh bien lui il a pas le choix : soit il est une star soit il est rien. Pas anonyme, rien, c'est pas pareil » (YB 2003, 11). Dans *Ali le Magnifique*, Ali se crée un espace imaginé où il devient maître de sa destinée. Il s'imagine être rapeur, chanteur de raï, acteur, mannequin, réalisateur et animateur de show. Seul dans sa chambre il mime tous ces personnages « ébloui par le flashs...Montant le grand escalier tendu d'un tapis rouge entre deux haies de gardes du corps » (Smaïl 2002, 30). De même dans le roman de Guène *Kiffe kiffe demain*, Doria vit sa soif de réussite dans ses rêves de devenir star : « Faire du cinéma, c'est la classe quand même. Je connaîtrais la gloire... je me vois déjà au festival de Cannes, prendre la pose et sourire au troupeau de photographes en train de me flasher, habillée comme Sissi dans Sissi impératrice » (Guène 2004, 141).

Sur le marché du travail, les jeunes Beurs sont comme nous l'avons vu dans une impasse. Refusant de travailler dur comme leurs pères mais ne pouvant accéder à des occupations qu'ils jugeraient intéressantes, ils traînent dans un quotidien marqué par l'ennui, le désespoir, le manque d'estime de soi et des autres ou ils s'amuse à « tuer le temps dans les caves, tenir le mur avec les épaules, chourer un Caddie chez Auchan pour le customiser Ferrari » (Smaïl 2002, 29). La violence remplace l'activité professionnelle et comble l'ennui. Dans *Le sourire de Brahim*, les jeunes constituent

un mouvement autonome et se révoltent en organisant des batailles rangées entre eux et les CRS. Ils cassent les vitrines, brûlent les voitures, rien ne les arrête : « Les jeunes n'avaient rien à perdre et rien à gagner. Chômage de misère, galères permanentes, c'était leur lot quotidien » (Kettane 1985, 141). De plus, le chômage qui annihile l'existence des jeunes les met dans l'incapacité de participer aux autres marchés sociaux comme celui par exemple de la consommation, l'argent en étant le médium. Il existe deux stratégies pour accéder à un revenu en dehors du marché du travail formel. La première est le vol ou d'autres trafics illicites qui consiste à s'accaparer par la force ce que l'autre possède. La deuxième touche des activités rémunératrices sur le secteur informel, c'est-à-dire sur un marché alternatif au secteur de l'emploi.

Si les jeunes tentent l'une ou l'autre de ces stratégies, c'est souvent après avoir essayé eux-mêmes mais sans succès un travail sur le marché conventionnel de l'emploi. Dans *Le thé au harem d'Archi Ahmed* la tentative de travailler de Pat et Madjid finit par un échec devant l'absurdité et la monotonie du travail de montage qu'ils se sont dégottés par l'intermédiaire d'un ami dans une fabrique de tourne-disque. Si au départ Madjid essaie de faire son travail le mieux possible, Pat ne peut s'empêcher d'en rire et quittera juste après avoir commencé. Madjid aussi le suivra car il ne peut supporter la situation de l'atelier qu'il ressent comme absurde et sordide : « Ces boîtes, ces cartons superposés par centaines, tout autour de l'atelier, qui cachaient la lumière du jour, et ces jeunes bossant sans lever la tête, sans se parler, aucune communication, et ces chansons qu'on entendait, toujours les mêmes à chaque tourne-disque essayé, ça faisait beaucoup » (Charef 1983, 169).

Pat et Madjid se lancent alors dans la petite délinquance pour se faire de l'argent. « Tels des animaux » (*Ibid.*, 104) leur vie se déroule au jour le jour à l'affût d'une occasion pour survivre. Ils volent les passagers du métro ou les homosexuels qui se prostituent sur les quais de la Seine mais n'osent pas encore tomber dans la grande délinquance comme Balou, devenu maquereau et truand à Barbès et dont l'exemple angoisse Madjid. Balou représente pour lui la destinée à laquelle les enfants des banlieues ne peuvent échapper (*Ibid.*, 90) :

Il pensait au chemin parcouru par Balou. Une ligne qu'on lui avait tracée bien avant. Il n'avait plus qu'à suivre. On dirait que pour certains êtres tout est prévu d'avance, qu'ils sont devenus ce qu'on a voulu qu'ils soient. Et que ces êtres, que ça leur soit facile ou difficile, ils finissent toujours par foncer dans le panneau, par infortune ou par vengeance.

Si dans un premier temps, Pat et Madjid ont choisi de ne pas chercher à s'intégrer socialement c'est-à-dire par l'école ou le travail et de ne « plus courir après la carotte qui savent depuis longtemps pourrie » la dernière scène du livre montre que Madjid a compris que la délinquance ne mènerait à rien, il préfère alors se rendre à un système qui lui a conféré dès le départ sa position de déclassé.

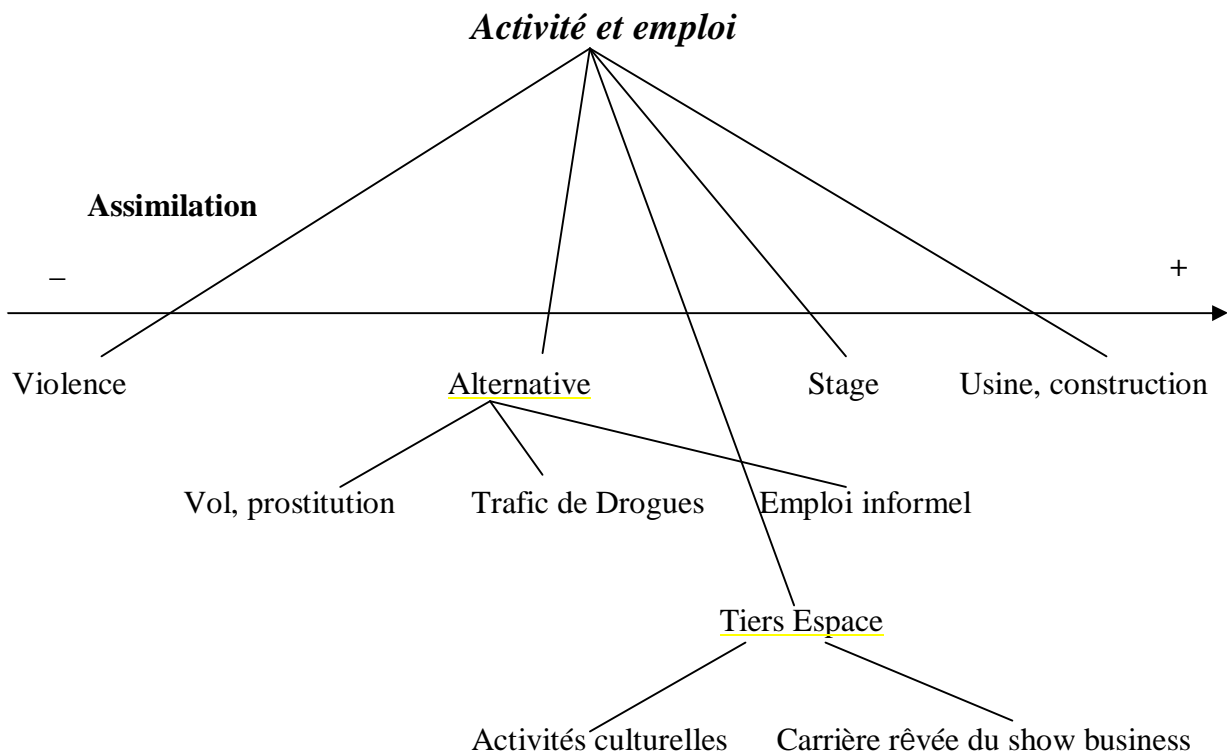
Le vol est souvent la voie la plus facile qu'empruntent les jeunes pour se procurer de l'argent. Dans *Les ANI du Tassili* le frère d'Omar est tombé dans la délinquance car il ne voulait pas faire le manoeuvre ou transporter des gravats sur un chantier comme son père ; « L'usine, c'est la prison, le chantier c'est pour les immigrés - pensait-il » (Tadger 1985, 81). Foued dans *Du rêve pour les oufs* travaille pour des grands dealers

et leur garde la marchandise volée contre une commission. Il essaie par tous les moyens de s'échapper de sa condition de pauvre et de survivre à un système qui selon lui le rejette et où la loi du plus fort est de mise : « C'est la jungle ! Faut les enculer avant que ce soit eux qui le fassent. Ceux d'en haut, les bourges, c'est les lions et nous, ici, on est les hyènes, on n'a que les restes » (Guène 2006, 98). Quand sa sœur lui répond que l'école est le moyen de s'en sortir même si les jeunes comme eux doivent se battre deux fois plus que les autres, Foued réplique que même l'école ne permet pas d'avoir un travail. Dans *Mon cher fils*, le fils du Chibani partage le même dégoût de la pauvreté que Foued et rejette violemment la destinée que lui prévoit son père : « Moi, en bleu de travail dans une usine, jamais, tu m'entends jamais, avec un contremaître qui te surveille même... plutôt crever... » (Sebbar 2009, 44). Pour devenir rapidement riche et à cause de mauvaises fréquentations, le fils se lance alors dans le trafic de stupéfiants : « je ne veux pas être un pauvre, je serai pas pauvre... Je sais comment avec les copains... » (*Ibid.*, 44)

Mais si la délinquance pour certains semble l'unique solution possible, d'autres essaient par la force de leur créativité d'en échapper et de se rendre indépendant du fatalisme du marché de l'emploi. Dans *Ils disent que je suis une beurette*, c'est grâce à un éducateur que Foued qui était devenu délinquant trouve une activité avec laquelle il peut participer à la société, se valoriser aux yeux des autres et ainsi sortir de l'anonymat. Il comprend que personne n'essaiera de l'aider s'il ne montre pas ce qu'il peut faire lui-même : « c'est à nous de leur donner envie, de les pousser à croire en nous ! On ne va pas être des ombres toute sa vie. Ils seront bien obligés de nous voir maintenant » (Nini 1993, 252). Foued monte un groupe de RAP où il parle de la

discrimination de ceux qu'on appelle beurs, il organise un concert dans sa cité qui soudainement se transforme par la musique en un « vrai paradis : il y a des couleurs partout, des arcs-en-ciel sur le bas de chaque tour, avec inscrits dans chaque couleur les noms de tous les groupes » (*Ibid.*, 253). Ce moment bien qu'éphémère où chacun se sent bien ensemble donne l'espoir à Samia de vivre mieux : « Ensuite, chacun retournera à son histoire, misérable ou non, tout dépend de ce qu'on exige de la vie... » (*Ibid.*, 254). Dans *Le sourire de Brahim* Brahim refuse aussi d'avoir recours à la violence et essaie de trouver des gens comme lui et de faire des choses ensemble. C'est ainsi qu'il rencontre Ahsène, un jeune Mozabite né à Paris ; « Tous deux avaient la même soif d'apprendre et le même désir ; se retrouver ensemble pour monter des coups culturels » (Kettane 1985, 143). Ensemble ils organisent des séances de cinéma et des spectacles où ils intègrent les jeunes de la cité dans des pièces montées en verlan ou en javanais et où ils parlent des problèmes de leur quotidien. Doria, personnage principal de *Kiffe kiffe demain* développe à la fin du roman des idées de révolte contre sa condition et décide de sortir de sa mélancolie et de sa léthargie face à l'avenir (exprimée par le terme "kiff kiff") pour prendre sa vie en main et pour apprécier l'existence (pour "kiffer" la vie). Elle rêve d'une rébellion des jeunes de la cité du Paradis : « Mais ce sera pas une révolte violente comme dans le film La Haine où ça finit pas hyper bien. Ce sera une révolte intelligente, sans aucune violence, où on se soulèvera pour être reconnus, tous. Y a pas que le rap ou le foot dans la vie. Comme Rimbaud, on portera en nous "le sanglot des Infames, la clameur des maudits". Faut que je côtoie moins Nabil, ça me donne de forts élans républicains » (Guène 2004, 189).

Ci-dessous nous pouvons voir le schéma des différents types d'activités en fonction de l'assimilation au système dominant du marché de l'emploi. Aux deux extrêmes de l'échelle d'assimilation, nous trouvons la violence, passe-temps des jeunes inactifs et le travail d'ouvrier, activité non qualifiée et pénible le plus souvent effectuée par les parents des jeunes Beurs. Si la première est une rejection voulue ou une conséquence des mécanismes de sélection sur le marché de l'emploi, la deuxième illustre la résignation et l'intégration de l'immigré au statut qui lui est accordé sur ce marché. Des alternatives illicites à l'activité salariale sont la vente de drogue, la prostitution ou le vol, moins illégal est le travail informel. Comme pour l'habitat nous retrouvons l'existence d'un tiers espace touchant soit à l'imaginaire comme celui du rêve de grandeur et de réussite dans l'industrie du spectacle des protagonistes soit la création artistique réelle, alternative concrète au manque de travail et productrice de sens.



4.3 École, identité et position sociale

L'école républicaine est en général perçue comme un moyen d'accéder à une meilleure position sociale d'une génération à l'autre. L'éducation jouerait pour l'individu le rôle d'ascenseur social. En réalité, il semble que l'école soit une institution qui malgré elle reproduit les inégalités sociales. Ainsi ce sont les enfants d'immigrés qui ont le plus grand risque d'échec scolaire à l'école primaire. Cette phase fondatrice détermine en grande partie le pourcentage de réussite dans les autres niveaux éducatifs et ainsi indirectement la chance d'avoir dans le futur un emploi stable et rémunérant. L'école est aussi le premier endroit où le jeune Maghrébin se trouve confronté à son anormalité et le lieu qui influence ses chances d'intégration sociale dans le futur. Dès l'école l'enfant beur « fait l'expérience de l'écart et de

l'anomalie qu'il représente par rapport à la normalité » (Laronde 1993,134). Cette expérience est un élément de plus dans les rouages de l'incarcération sociale que mettent en place les processus sociaux de distinction et de criblage. Dans beaucoup de romans beurs l'école est présentée comme un système ne menant à nulle part si ce n'est qu'au prolongement de la marginalisation déjà établie par le statut professionnel des parents ou l'habitat. Les inégalités rencontrées à l'école ne sont jamais directement énumérées dans les romans mais se retrouvent de manières éparses parmi d'autres dans le récit romanesque.

Il existe plusieurs raisons pour l'échec des enfants d'origine sociale défavorisée. Perrenoud dans son étude sur l'échec scolaire cite 5 causes du faible taux de réussite de certains élèves relatives à leur origine sociale (Perrenoud 1998), des exemples les illustrent dans la littérature beure :

- Le curriculum de l'enseignement est empreint de valeurs et de normes qui correspondent à celles des groupes sociaux qui se disent garant d'un modèle de culture légitime. L'acquisition de cette culture bourgeoise n'est pas évidente pour les enfants d'immigrés dont la réalité quotidienne ne correspond pas au monde dans lequel cette culture a ses origines. L'habitus de l'élève d'immigrés est formé par des conditions d'existence déterminées par la nécessité économique, l'habitus de l'élève bourgeois est libéré de l'urgence et de la simple survie. Si nous prenons l'exemple de la morale scolaire, nous voyons que celle-ci caractérise un monde affranchi des besoins primaires d'existence où il est possible de modeler les comportements en fonction des normes sociales établies. Dans *Le gone du Chaâba*, Azouz a honte devant les préceptes de morale énumérés par l'instituteur car ceux-ci lui sont étrangers

et ne sont pas appliqués ou applicables dans sa famille : « Et comme tous les matins, je rougis à l'écoute de ses propos. Entre ce qu'il raconte et ce que je fais dans la rue, il peut couler un oued tout entier ! Je suis indigne de la bonne morale » (Begag 1986, 59). Les enfants d'immigrés ne maîtrisent pas la culture française mais ils ne peuvent pas non plus se référer à leur propre culture. Dans *Ils disent que je suis une Beurette*, lors d'une controverse avec son professeur qui lui enseigne l'histoire de la Corse, Samia lui dit avec ostentation son désintérêt pour le sujet. Par vengeance, le professeur lui demande de parler de l'Algérie devant la classe. Samia commence à pleurer « Ils attendent tous que je dise quelque chose mais qu'est-ce que je peux dire sur l'Algérie ? J'y ai jamais mis les pieds » (Nini 1993, 26).

- Les adultes des classes supérieure ou moyenne ont eu une scolarisation plus longue que celle des ouvriers et ont accumulé un héritage culturel et une éthique de l'excellence qu'ils peuvent passer à leurs enfants. Les parents immigrés ont pour la plupart une faible scolarisation et ne comprennent pas ou ne voient pas l'importance des règles de la culture scolaire. Leur méthode de communication, leur style d'éducation ne renforce pas la capacité de leurs enfants de s'adapter ou de s'identifier au système scolaire et à ses normes. La mère de Malika dans *Beur's story* ne comprend pas l'utilité pour ses filles d'aller à l'école et porte une haine invétérée à leurs études. L'école va pour elle à l'encontre de sa profonde conviction que la place des femmes se trouve à la maison. De plus à l'école, ses filles échappent à sa surveillance ou à celle de leur grand frère (Kessas 1990, 23). Elle refuse aussi que Malika aille à la bibliothèque qu'elle considère comme un lieu de perdition au même titre que les bars et les cinémas. Ainsi si les enfants des classes supérieures estiment

que la réussite scolaire est une condition nécessaire à la réussite sociale, les enfants d'immigrés ne comprennent pas l'importance de l'école pour leur futur et ne peuvent pas non plus reconnaître son utilité dans la vie quotidienne. Le manque de confiance des enfants de prolétaires en l'institution scolaire ne leur permet pas de s'y engager. Dans *Le thé au harem d'Archi Ahmed* Moudjid soulève l'ennui des jeunes à l'école et le fait qu'ils ne comprennent pas le but d'y aller. Il compare la vie des enfants à celle de leurs parents (Charef 1983, 134) :

Maintenant qu'ils font leurs quarante heures comme leurs parents prolos, avec en prime des devoirs et des leçons à apprendre en dehors des cours ils n'ont plus le temps des loisirs et du sport [...] Ils en ont marre d'être saucissonnés. Ce sont les mêmes qui regardent par les fenêtres de la classe ou lisent le black-board. Ils jouent à cache-cache derrière les voitures ou se cognent dessus à coup de cartable.

De même dans *Beur's story*, on lit le manque de sérieux surtout des garçons envers le collège « où ils se retrouvaient en groupe le plus souvent dans des classes spécialisées où chacun d'eux s'ingéniait à être plus nul que son voisin » (Kessas 1990, 56). Les enfants qui réussissent à l'école sont ceux dont les parents peuvent anticiper leur avenir. Zeroulou Zaihia l'a bien remarqué : « Leur séjour en France, leurs manières de penser et d'agir cessent d'être subordonnées à la représentation du provisoire qui est comme constitutive du mode d'être de l'immigré » (Zeroulou 1992, 9). La mère de Samia dans *Ils disent que je suis une Beurrette* pousse sa fille à faire des études car elle veut lui donner un meilleur avenir que le sien : « Moi, si mon père m'avait instruite, je ne serais peut-être pas là, si j'avais eu de la chance d'aller à l'école je ne

me serais pas fait prier, alors profite de cette chance que toi et tes sœurs vous avez » (Nini 1993, 75). Dans *Le sourire de Brahim* Brahim progresse rapidement à l'école avec le soutien de son père qui lui aussi essaie de s'instruire en suivant des cours du soir (Kettane 1985, 28):

Il y avait des Italiens, des Portugais mais surtout des Algériens. Des gens qui après leur huit à dix heures à l'usine, sur les chantiers trouvaient encore l'énergie nécessaire pour venir apprendre. Ils savaient que c'était le prix à payer pour sortir de leur situation de prolétaires.

Le père de Brahim transmet à son fils par son exemple la valeur des études et la fierté qu'on peut en tirer : « Et puis quelle fierté quand ils déplaient le journal des courses le dimanche, qu'ils égrenaient les noms des chevaux [...] Fini la croix en bas de la page en guise de signature mais un beau paragraphe propre, net et sans bavure » (*Ibid.*, 28). De même si Azouz réussit à l'école, c'est en particulier grâce à son père qui soutient l'éducation de son fils et qui refuse à la différence de sa femme qu'Azouz aille vendre sur les marchés : « Je préfère que vous travailliez à l'école. Moi, je vais à l'usine pour vous, je me crèverai s'il le faut, mais je ne veux pas que vous soyez ce que je suis, un pauvre travailleur » (Begag 1986, 22). Azouz comprend le besoin d'assimiler la culture scolaire s'il veut réussir alors il essaie de s'en imprégner autant qu'il le peut même parfois jusqu'à l'exagération : « Le maître a toujours raison. S'il dit que nous sommes tous des descendants des Gaulois, c'est qu'il a raison, et tant pis si chez moi nous n'avons pas les mêmes moustaches » (*Ibid.*, 62).

- Les classes privilégiées ont les moyens de donner à leurs enfants le soutien et le matériel nécessaire pour compléter l'apprentissage scolaire, ceci par exemple

sous forme de livres, d'ordinateurs, de stages de langues, de cours privés, de jeux éducatifs etc. Dans *Le thé au harem d'Archy Ahmed*, Madjid regarde son petit frère faire ses devoirs et il se rappelle quand il les faisait aussi « assis sur son lit, une chaise en guise de bureau, à côté du petit poêle à charbon » (Charef 1983,119). Il compare sa situation quand il était enfant dans le bidonville avec celle de son frère dans les HLM. Le désespoir le gagne car il réalise que des planches ils sont passés au béton mais que rien n'a changé. L'école ne lui paraît alors plus qu'un leurre, que l'illusion d'une échappatoire. Dans *Le gone du Chaâba*, les conditions pour apprendre dans la famille d'Hacène sont aussi décrites comme défavorables surtout que celui-ci à la différence d'Azouz n'obtient aucun support moral de sa famille pour ses études (Begag 1986, 81):

Hacène est allongé à plat ventre les cahiers grands ouverts devant lui, les talons relevés jusqu'aux fesses. Trois de ses petits frères font un rallye autour de la table en marchant à quatre pattes, sucettes à la bouche. Lorsqu'ils le percutent, Hacène les repousse du bras, machinalement, sans lever les yeux de ses livres.

La capacité stratégique des familles à établir les meilleures conditions possibles de réussite pour leurs enfants est différente selon le milieu social. Le choix des enseignants, des établissements, la gestion des relations avec les professeurs, la connaissance des filières et des débouchés demandent un capital culturel, économique et social suffisamment important. Dans presque tous les romans beurs, les parents sont illettrés et ne maîtrisent pas bien la langue française, ils sont de plus intimidés par l'institution scolaire avec laquelle ils n'ont aucun contact. Samia se retrouve malgré

elle dans un établissement spécialisé où elle sait que dès le début elle et ses amies seront vouées à l'échec (Nini 1993, 46) :

J'ai l'impression que pour nous, l'école c'est comme le jeu de l'oie. Mais à chaque fois qu'on lance les dés, soit on se tape un retour à la case départ, soit on se retrouve dans les prisons et les puits. Au lieu d'avancer pour gagner à la fin du jeu, on s'enfonce toujours un peu plus. Le seul avantage dans ces classes, c'est qu'on est tous des derniers, on est tous pareils, alors on n'a pas à avoir honte de lancer les dés.

À ces raisons énumérées dans l'article de Perrenoud, il faudrait aussi ajouter le problème du regroupement des enfants d'immigrés dans des écoles près de leur logement. Un effectif surchargé d'élèves d'origine sociale désavantagée ne favorise pas la performance individuelle. Une autre raison non citée plus haut serait la discrimination par le personnel scolaire dont souffrent les enfants d'immigrés. Les professeurs ont du mal à juger les conditions de vie des enfants comme nous l'indique ce passage de Kessas (*Ibid.*, 56) :

Ils les laissent faire n'essayant pas de les percer, ni de savoir comment ils vivaient chez eux. On s'indignait devant un cahier sale, on rouspétait quand les devoirs trop difficiles n'étaient pas faits, mais on ne s'étonnait jamais de ne pas voir les parents aux réunions.

Les enfants eux-mêmes refusent de participer à la culture scolaire en raison de leurs propres préjugés sur les Français de souche mais aussi pour ne pas déplaire aux membres de leur bande. Dans *Le gone du Chaâba* Nasser renvoie le fait qu'il ne travaille pas bien à l'école au racisme du maître: « Et pourquoi qu'on est tous

derniers ? [...] Tu vois pas que le maître, c'est un raciste ? Il aime pas les Arabes, je te dis... » (Begag 1986, 105). Azouz se retrouve dans une situation difficile. Étant bon en classe, ses amis ne le considèrent plus comme un Arabe puisque selon les propos de Nasser, le système scolaire les déclassifie à cause de leur origine. Nasser le nargue en lui disant « Pourquoi que t'es pas dernier avec nous ? Il t'a mis deuxième toi, avec les Français, c'est bien parce que tu n'es pas un Arabe mais un Gaouri comme eux » (*Ibid.*, 106). Dans *Ali le Magnifique*, Ali évite que ses amis de la cité sachent qu'il prend goût à la littérature et à la poésie car il serait alors rejeté de la bande puisque pour eux « il n'y avait que les meufs et les pédés pour bouquiner autre chose que de la bédé ou, à la rigueur un polar imprimé gros » (Smaïl 2002, 77).

4.3.1 Les stratégies d'échange dans le domaine scolaire

Pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas se plier aux règles du système scolaire, le renvoi signifie la marginalisation et souvent la délinquance. Dans *Le thé au harem d'Archi Ahmed* Madjid et son ami Pat se font chasser du collège spécialisé après avoir insulté les professeurs et ne peuvent plus trouver d'autres établissements pour les accueillir. Ils font alors face à deux possibilités : trouver un moyen de « faire semblant de suivre le mouvement ou alors refuser le système et se mettre à dos la société » (Tadger 1984, 59).

Si Madjid et Pat refuse de participer au système scolaire mais aussi social, le héros du *Gone du Chaâba* est l'image parfaite de l'intégration dans la culture de l'école. Azouz prend la résolution de réussir sa scolarité et se rend compte que le succès à l'école

« est mesuré par la maîtrise de la langue française et par la conformité aux normes et aux préceptes moraux transmis par le professeur » (Hargreaves 1997, 51). S'il est au début difficile pour Azouz qui habite dans un bidonville de s'adapter aux normes morales du maître, il décide vite de changer d'attitude. Dans le monologue suivant, il exprime sa motivation: « Je n'aime pas être avec les pauvres, les faibles de la classe. Je veux être dans les premières places du classement comme les Français » (Begag 1986, 60). Azouz essaie de devenir comme « eux », même mieux et décide qu'il ne jouera plus jamais le rôle d'Arabe de la classe pour être traité d'égal à égal avec les Français (*Ibid.*, 62). Azouz pense avoir été choisi gagnant par le destin et il s'en sent flatté. Subséquemment il juge l'échec de ses amis comme naturel et non pas socialement conditionné : « Si Hacène ne peut pas réussir, c'est parce que la nature en a décidé ainsi qu'il ne sera jamais intelligent » (*Ibid.*, 93).

Sa volonté d'intégration lui porte partiellement tort car elle le sépare de ses amis et de sa famille. Azouz qui a de bons résultats à l'école refuse de tricher pour aider ses amis du bidonville. Ceux-ci le rejettent en remettant en question son origine arabe et en lui reprochant de trop côtoyer les Français. Sa maîtrise du français va d'ailleurs lui causer des problèmes car Azouz a dénoncé lors d'un raid de police les abattoirs illégaux de son oncle. Azouz est un garçon « dont l'éducation à l'école primaire locale a fait qu'il ne parle pas seulement parfaitement le français mais aussi qu'il possède la ferme conviction du besoin de protéger la loi et l'ordre » (Hargreaves 1997, 51). Les valeurs apprises à la maison ne concordent pas avec celles enseignées en classe, et son comportement est la cause d'un conflit entre son père et son oncle et l'origine de la détérioration de l'esprit de communauté et d'entraide du bidonville.

Pour pouvoir s'intégrer dans sa nouvelle école et dans sa classe et se faire de nouveaux amis, Azouz ment en disant qu'il est juif et a honte de sa mère quand celle-ci vient le chercher à l'école dans son costume algérien : « Soudain une vision insupportable boucha le cadre de la porte. Là sur le trottoir, évidente au milieu des autres femmes, le binouar tombant jusqu'aux chevilles, les cheveux cachés dans un foulard vert, le tatouage du front encore plus apparent qu'à l'accoutumé » (Begag 1986). Il essaie de la repousser et de l'ignorer pour ne pas être ridicule devant ses amis auxquels il a menti sur son origine afin d'être accepté par eux.

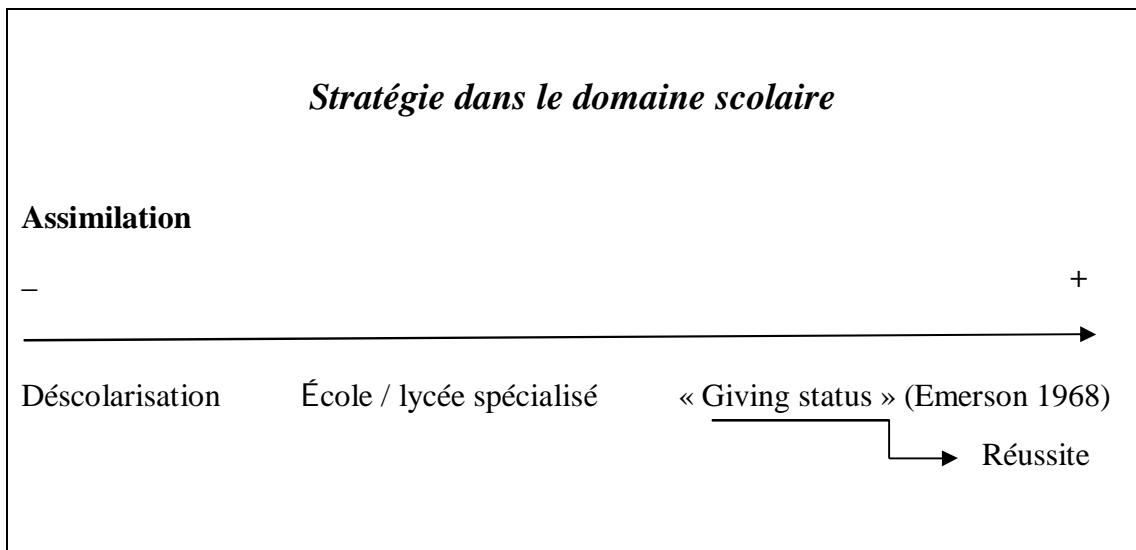
Dans une première partie du livre, Azouz rejette sa provenance parentale dans le but de s'assimiler aux valeurs inculquées par l'école et de répondre aux normes de comportement qui y sont en vigueur. Cette stratégie d'intégration est source de conflits avec sa famille et ses amis. Par la suite, Azouz commence grâce la rencontre avec son nouveau professeur Monsieur Loubon à accepter ses racines et à comprendre que les valeurs de ses parents ne sont pas incompatibles avec l'intégration dans la société française. Monsieur Loubon, un pied-noir, aime se rappeler l'Algérie et « donne au garçon un nouveau sens de respect pour l'héritage culturel nord africain » (Hargreaves 1997, 78). Azouz se rappelle l'incident avec sa mère venue le chercher à l'école et pense ne plus devoir avoir honte : « Je me dis que maintenant je ne pourrai plus jamais cacher mes origines sarrasines, qu'Emma pourra venir m'attendre à la sortie du lycée. Puis je réalise qu'elle ne viendra plus jamais. Le mal est déjà fait » (Begag 1986, 210). En prisant la richesse de ses origines, Monsieur Loubon a revalorisé le statut social d'Azouz et lui a donné plus de confiance en lui-même et en

sa capacité de réussir à l'école malgré les différences culturelles. Son maître en estimant aussi sa famille apprend à Azouz la richesse de son origine. Le comportement de Monsieur Loubon, son respect envers la famille d'Azouz fait que le père et la mère du garçon assistent pour la première fois à une réunion des parents d'élèves où ils sont chaleureusement accueillis par le maître.

Une autre histoire pour éclairer cette stratégie de donner au plus faible un meilleur statut se lit dans *Ils disent que je suis une Beurrette*. Au début du livre Samia déteste l'école surtout après son passage en sixième spécialisée où elle se sent déclassée et où elle commence à répondre aux professeurs par ennui et par désintérêt des matières enseignées. De même à l'école arabe où elle va le mercredi, elle se morfond et se moque du contenu des leçons. L'école devient une source de désespoir : « Des fois, je me lève le matin et déjà j'en ai assez de la journée » (Nini 1993, 32). Elle va par la suite dans deux LEP où elle apprend à contre cœur tout d'abord le métier d'employée de bureau puis celui de vendeuse. C'est dans ce dernier qu'elle rencontre Madame Sallibert, un professeur de français qui va transformer la manière dont Samia voit l'école. Mme Sallibert est différente des autres professeurs car elle parle aux élèves, les respecte, leur fait confiance et ne les prend pas « a priori pour des débiles » (*Ibid.*, 118). C'est par elle qu'elle va découvrir le pouvoir de l'écriture et des livres pour « s'échapper toujours un peu plus loin » (*Ibid.*, 120) et qu'elle se rapproche des personnages des romans ou des films pour « tenir le coup, avant de rencontrer et de connaître enfin la liberté » (*Ibid.*, 120). Ses livres et son cahier journal deviennent ses plus chers complices et amis. C'est encore Madame Sallibert qui la présente à Marianne qui la fera participer à des stages en animation qui lui permettront de

s'évader de son quartier et de rencontrer Corinne qui deviendra son amie et l'inspiratrice de la vie qu'elle voudrait mener et vers laquelle elle va tendre.

Ci-dessous est présentée la seule stratégie du marché de l'éducation entrevue dans les romans étudiés. Il s'agit d'une valorisation du statut du plus faible, l'élève, par le plus fort, le professeur, pour équilibrer l'échange.



4.4 Les relations affectives, identité et position sociale

Dans le domaine des relations affectives, le conflit identitaire de la jeune génération beure se fait le plus marquant. Pour les garçons dont le rôle dans la famille maghrébine est plus valorisant que celui des filles, les tiraillements identitaires se dévoilent dans la place ambivalente que tient la mère dans leur vie. À la fois aimée et respectée pour sa force et sa présence, les pères étant souvent absents ou dépassés par leur existence, la mère est toutefois garante d'une culture traditionnelle rejetée par les jeunes Beurs. Dans *Le thé au harem d'Archi Ahmed* la mère de Madjid dont le père

est invalide essaie d'éduquer seule ses fils et se heurte à l'incompréhension et à la rébellion de Madjid qui refuse ses valeurs ancestrales auxquelles il ne peut et ne veut s'identifier. Il s'ensuit de constants reproches et vociférations où Madjid répond constamment à sa mère en la ridiculisant pour son mauvais français et son apparence ridicule.

Mangia dans son essai *Les rôles féminins dans les romans beurs* a étudié la place des femmes dans ce genre romanesque et a souligné leur rôle essentiel dans la recherche identitaire des protagonistes des romans. Dans sa poursuite d'une identité le jeune Beur se voit tiraillé entre les femmes liées à la tradition et les jeunes filles généralement françaises. Les premières en effet incarnent le monde de la clôture, du dedans c'est à dire du foyer non seulement parce que ces femmes se dévouent à l'éducation des enfants et aux activités domestiques mais surtout car elles représentent une civilisation ancienne empreinte de rituels de tradition islamique ou berbère. La femme française évoque la modernité, le monde de l'ouverture, des expériences nouvelles du monde occidental. Il s'agit ainsi de « deux pôles de conflit intérieur qui déchirent nos protagonistes masculins, les deux voies qu'ils peuvent choisir pour atteindre le but de leur quête identitaire » (Mangia 1995, 59). Leur recherche de reconnaissance et leurs relations affectives sont marquées par le désir d'ouverture vers la société française et sa liberté de mœurs mais aussi par le malaise d'y perdre les repères et l'attachement offerts par la présence et la culture maternelle.

L'assimilation des parents à la société française ne rend pas la position des enfants plus aisée dans leur quête de reconnaissance et d'amour. Malgré l'intégration

parentale, le racisme restreint les contacts. Dans *Mon Nerf*, Mounir parle de son expérience : « Sur les bancs de récré, je restais assis. Lorsque des boums ou des anniversaires étaient organisés par mes camarades de classe, leurs procréateurs leur interdisaient de me laisser franchir le seuil de leur porte. La raison invoquée : je devais être un agent double des cités-dortoirs » (Djaïdani 1999, 61). Mounir ne sait pas vers quel groupe se tourner puisqu'aucun ne l'accepte vraiment (*Ibid.*, 62) :

Côté pile : Les parents d'élèves et les retraités de la résidence me considèrent comme un sauvageon avec lequel ils ne partagent que des sourires hypocrites. Côté face : Les jeunes des cités-dortoirs pensent que je suis l'héritier d'un nom à particule, un Jean-Charles Henri de la Mourinette qui n'a jamais eu à manquer de quoi que ce soit. Je suis pris entre les deux feux de la bêtise humaine alors que mon gilet pare-balles a résilié son contrat.

La volonté d'intégration des parents dans la société française ne signifie en rien que leurs enfants y seront acceptés. Le racisme pose souvent barrière à la résolution parentale d'assimilation. C'est surtout dans l'espace des zones pavillonnaires que se révèlent les difficultés des jeunes Beurs à être acceptés par la population française de souche, la proximité spatiale comme nous l'avons vu dans la partie 4.1 n'étant pas une garantie du rapprochement des groupes sociaux. Les enfants qui grandissent dans ces zones d'habitation où les parents ont emménagé pour échapper au ghetto HLM se voient souvent confrontés aux différences qu'ils portent sur eux, qu'elles soient liées à leur couleur de peau comme Mounir dans *Mon nerf* ou basées sur la culture parentale comme Doria dans *Kiffe kiffe demain*. Dans la citation suivante Doria se remémore les

images de racisme qui l'ont fait souffrir quand elle était plus jeune. Bien que la mère de Doria essaie d'intégrer sa fille à la société française en l'emmenant jouer avec d'autres enfants français, Doria se trouve rejetée par ceux-ci car son apparence leur révèle qu'elle n'est pas comme eux. On s'aperçoit dans ce passage de l'ambivalence des sentiments de la mère de Doria qui d'un côté voudrait que son enfant soit assimilée aux autres Français mais qui d'un autre côté par le fait de peindre les mains de sa fille au henné renforce sa différence physique qui amplifie à nouveau l'intolérance des habitants de la zone pavillonnaire (Guène 2004, 89-90) :

Quand j'étais petite et que maman m'emmenait au bac à sable, aucun enfant ne voulait jouer avec moi. J'appelais ça le bac à sable des Français parce qu'il se trouvait au cœur de la zone pavillonnaire et qu'il y avait surtout des familles françaises qui y habitaient. Une fois ils faisaient une ronde et ils ont refusé de me donner la main parce que c'était le lendemain de l'aïd et que Maman m'avait mis du henné sur la paume de la main.

L'écartèlement identitaire des Beurs se révèle surtout dans la situation des filles maghrébines en France. L'angoisse des parents d'une perte de valeurs et d'une assimilation de leurs enfants à la société française se reportent sur leurs filles et leur font resserrer leurs principes et augmenter la violence de leurs sanctions surtout par les pères et les grands frères. Dans *Beur's story* la mère de Malika essaie d'inculquer à ses filles leur futur métier de mère mais aussi par toutes leurs occupations de les tenir à l'écart d'un présumé dévergondage que pourraient provoquer l'ennui et leurs rencontres avec des Français. La mère de Malika régleme ferme les sorties de ses filles tout en étant consciente qu'au pays elles seraient selon elle plus libres, trop

occupées « à puiser l'eau toute la journée, puis la porter dans des seaux sur leur tête, à pétrir puis à cuire à l'aide de branchages dix à douze galettes de semoule de blé dur » (Kessas 1990, 63). Malika comprend la situation de ses parents et essaie de ne pas leur en vouloir, se rendant compte qu'« ils essayaient par tous les moyens de maintenir la barque qu'ils avaient fait accoster en France et qui menaçait à chaque instant de s'éloigner au gré des flots et des vents, en les abandonnant sur le rivage désemparés » (*Ibid.*, 64). Samia dans *Ils disent que je suis une beurette* éprouve de l'empathie pour sa mère qui essaie désespérément de sauvegarder les traditions du pays d'origine. Elle se trouve néanmoins déchirée entre le respect pour ses parents et sa propre liberté « Qui choisir ? Ma mère ou moi ? Sa vie qui est faite ou la mienne qui est encore à faire ? Je sais quel sera mon choix mais j'ai peur malgré la joie d'une liberté enfin trouvée qu'elle me laisse dans la bouche comme un goût amer » (Nini 1993, 234).

Si d'un côté, il existe une pression énorme sur la jeune fille beure de la part de sa famille, il est aussi difficile pour elle de s'adapter aux codes affectifs français. À l'école les jeunes Beures côtoient des filles dont les comportements affectifs reposent sur des mœurs libérales alors que chez elles, la femme est soumise à un encadrement masculin strict de leurs affects amoureux. Malika se rend compte des racines de son mal-être quand elle remarque : « Le mal venait de l'école; de ce qu'elles apprenaient, de ce qu'elles voyaient, de ceux qu'elles côtoyaient » (Kessas 1990, 64).

La plupart des personnages féminins des romans beurs rejettent la violence qui leur est faite dans les familles et dénoncent la position qu'elles y tiennent. Toutes les relations affectives sont limitées par la domination masculine que ce soit dans le

rapport mère-fille, dans le rapport amoureux ou dans le rapport des filles à leur propre corps. La liberté que Samia avait avant d'avoir ses règles se retrouve ainsi réduite à néant au moment où elle devient femme. Samia refuse alors « la femme qui s'est réveillée » (Nini, 1993, 110) en elle et la culpabilité et la honte de quelque chose qu'elle n'a pas fait mais pour laquelle elle est constamment sous surveillance. L'opprobre qui est infligée aux femmes se révèle dans l'idée des pères sur la beauté de leurs filles comme il est écrit dans *Les raisins de la galère* : « Chez nous, on ne parle pas de beauté. Dire qu'une femme est belle est une insulte. C'est comme si on disait que cette femme se prostitue » (Ben Jelloun 1996, 112). Le père de Naïma qui n'accepte pas que sa fille soit devenue mannequin et vende sa beauté lui organise un enterrement fictif pour symboliser qu'elle n'existe plus à ses yeux puisqu'elle a par sa carrière professionnelle dans le monde de la mode déshonoré sa famille.

Dans *Beur's story* Ferrudja Kessas dépeint la condition des jeunes filles beures et leur sentiment de révolte face à une culture parentale trop stricte pour une génération née en France et confrontée à un système de valeurs plus libéral vis à vis du corps féminin. Malika qui a dix-huit ans et qui est l'aînée de la famille doit assumer le rôle de femme que lui induit sa mère et son frère à coup de souffrances physiques et morales. Dès dix ans elle avait appris à « coudre, tricoter, laver le linge et le parquet, ranger la maison de fond en comble et faire la cuisine » (Kessas 1990, 19). Nadia dans *Les raisins de la galère* se fait porte-parole de la condition de la femme beure. Le livre commence avec le récit de la nuit de noce de sa sœur dont le mari la brutalise pour prouver sa virilité : « Le sang avait coulé longtemps. Plus il y en avait plus Kader était content de lui. Il croyait que c'était la preuve de sa virilité. Je vous l'ai dit :

il est très comme on les aime chez les Arabes » (Ben Jelloun 1996, 9). Traumatisée par cette expérience, Nadia rejette son rôle de femme tout en essayant de surmonter sa peur de la solitude, hantise de toutes jeunes filles maghrébines (*Ibid.*, 72).

Les tabous et les interdits touchant les femmes sont internalisés par les jeunes Beures et deviennent partie intégrante de leurs schèmes de jugement. Dans *Ils disent que je suis une Beurette* la sœur de Samia, Amel, qui a une relation amoureuse avec un Français est punie par son grand frère et son père et est reniée par sa mère. Samia a le sentiment que sa sœur est morte et elle refuse d'en parler à ses autres sœurs bien que personne ne leur ait interdit. Dans *Les raisins de la galère* Nadia qui a retrouvé son ami Naïma s'en veut d'avoir imaginé qu'elle se prostituait alors que celle-ci s'était enfuie du carcan familial pour réussir une carrière de mannequin. Nadia a honte « d'avoir pensé au pire à propos de sa fugue » (Ben Jelloun 1996, 109) et elle réalise ses propre préjugés qui font que « quand une jeune maghrébine quitte sa famille on se la figure aussitôt vouée à une déchéance inévitable dans le monde de la prostitution ou de la drogue » (*Ibid.*, 110).

Les relations sentimentales entre Français et Beurs sont souvent vouées à l'échec car il est difficile pour ces derniers de se lier d'affection avec des Français sans être reniés par leur famille. Dans *Beur's story* Samia rencontre Corinne, une Française qui lui donne l'espoir en une autre vie mais qui n'arrivera pas à arracher à Samia le sentiment de culpabilité qu'elle ressent lors de sa liaison avec un Français. La rupture avec Ludovic fait que Samia se rend compte qu'elle sera toujours différente des autres : « Il est clair que je n'aurais jamais dû m'accorder cette récréation » ou « je suis là avec,

quelque soit la direction que je veuille prendre, des sens interdits. Ce n'est pas intéressant pour lui et c'est très difficile pour moi, douloureux même » (Nini 1993, 149). De même dans *Beur's story* Malika n'ose entamer de liaison d'amitié avec des Français car « ils étaient tous plus ou moins de bonnes familles françaises et vivaient dans des endroits toujours plus ou moins chic où elle n'avait rien à faire » (Kessas 1990, 80). De plus ce type de relation était dangereux car elle empiétait sur ses obligations familiales. Pourtant si les liens avec les Français semblent impossibles de par l'internalisation des tabous, les jeunes Beures rejettent souvent toutes relations avec les hommes de leur culture afin de ne pas se soumettre à leurs normes archaïques de conduite. L'ambivalence des sentiments des femmes beures entre le désir d'une vie libre et leur revendication identitaire ressort dans la remarque de l'ami de Nadia : « Tu ne laisserais jamais quelqu'un maltraiter un Arabe. Mais t'en veux pas dans ta propre vie » (Ben Jelloun 1996, 67). Dans *Kiffe kiffe demain*, Doria espère que sa mère se remarie mais elle ne se fait cependant pas d'illusion sur la qualité des hommes qui les entourent et elle pose ses conditions pour un parti approprié (Guène 2004, 119) :

En tous cas pas d'alcoolos. Je veux plus jamais avoir attendre à l'extérieur du Constantinois, le bar du centre-ville qu'il finisse de picoler pour le ramener à la maison [...] ni aller me foutre la honte à sidi Mohamed Market en achetant de gros packs de bière pendant le ramadan et descendre les bouteilles vides à la trieuse après. Quand les bouteilles s'explosaient à l'intérieur de la boîte à recyclage, ça faisait du bruit et tout l'immeuble savait combien de bouteilles mon père avait descendues.

La violence semble être le quotidien des femmes beures comme nous le met en images Nina Bouraoui²⁰ dans son roman autobiographique *Garçon manqué*. Par un style émouvant et saccadé, elle nous fait ressentir tout au long de son livre la souffrance qu'elle a endurée non seulement par son appartenance à deux cultures mais aussi en tant que femme dans un monde dominé par les hommes. La violence sociale des définitions de ce qu'elle devrait devenir pour être reconnue et acceptée s'exprime de différentes manières :

- D'abord par son appartenance à des pays distincts : de mère française et de père algérien, Nina se sent rejetée par ses deux cultures. Elle semble n'appartenir nulle part, n'être rien (Bouraoui 2000, 8). À Alger, elle devient par la seule présence de sa mère une étrangère mais aussi par le fait que ses parents lui transmettent une éducation française en l'envoyant à l'école française, au lycée français, à l'Alliance française ou au Centre culturel français (*Ibid.*, 18). Elle maîtrise peu la langue arabe, cette langue qui la rejette et qui la sépare des autres (*Ibid.*, 12). En France aussi, elle subit la violence du racisme, des préjugés, des jugements de ces familles bretonnes à « la haine tissées » et des règlements de compte dus aux séquelles de la guerre d'Algérie (*Ibid.*, 94). Elle décrit la douleur d'une identité double et brisée : « Je suis

²⁰ Nina Bouraoui est de mère française et de père algérien. Son père était économiste. Elle est née en France mais a passé son enfance dans les deux pays d'origine de ses parents. Elle n'est pas une enfant de la banlieue et conteste la dénomination 'beur' pour désigner la génération née de couple culturellement mixte. Nous utiliserons pourtant son roman dans notre recherche car dans le champ des relations affectives le lieu d'habitat n'est pas le seul facteur déterminant de l'appréhension de l'autre, l'espace culturel internalisé de la mixité et de l'entre-deux est l'essentiel.

tout. Je ne suis rien. Ma peau. Mes yeux. Ma voix. Mon corps s'enferme par deux fois. » (*Ibid.*, 20).

- La violence aussi est celle faite aux femmes non seulement par la définition même de la féminité mais aussi par toutes les concrétisations de leur soumission en Algérie et en France. À Alger, les plages lui sont interdites, les rues deviennent un lieu de danger, d'exclusion, un lieu masculin, celui où Nina subira une tentative d'enlèvement par un homme qui pour elle représentera par la suite « la mort des autres hommes », « des ombres armées » dans son dos (*Ibid.*, 46). Mais en France aussi, elle souffre du rôle 'féminin' que lui donne sa famille française : « Ma grand-mère aime les vraies filles. Oublier que mon corps est fait pour la lumière, le sable et les vents de sel » (*Ibid.*, 92). La visite médicale qu'elle doit passer après son retour d'Algérie est pour elle comme une violence faite à son corps pour y discerner des traces de carences liées à sa vie algérienne. L'inspection de son corps devient marque de racisme (*Ibid.*, 110) :

Demain, j'irai chez le médecin pour vérifier ma vie algérienne. Juste par précaution. Sang, ouïe, os, réflexes. Passer en revue le corps. Traquer. Déceler. Les signes de carence [...] Voir si tout va bien. Après ce pays, cette terre, cette Afrique du Nord. S'approprier nos corps. Les fouiller. La médecine française sur nous. Cette pénétration.

4.4.1 Les stratégies d'échange dans le domaine des relations affectives

Il existe différentes stratégies que l'on soit femme ou homme beur ou encore simplement habitant des cités pour s'adapter au marché social de la reconnaissance, de l'amour ou tout simplement de l'acceptation ou pour s'émanciper de ses codes de

conduite et de ses attentes. Avant d'étudier trois stratégies pour satisfaire le besoin d'affection (la stratégie du repli émotionnel, de la recherche d'une alternative et de la coalition), il est à souligner dans les deux prochains paragraphes le rôle de la violence comme ultime acte après la mise à l'échec de toutes tentatives d'acceptation. La violence naît d'une distanciation de la société et du refus ou de l'incapacité de participer à l'échange. Elle concrétise la fin de toutes relations sociales et se rencontre souvent internalisée chez les personnages des romans beurs.

Le milieu où se déroulent les histoires des romans beurs est un milieu justement empreint de violence. Celle-ci est octroyée par des êtres sur eux-mêmes ou contre d'autres. Cette violence est signe de désespoir et de détachement social. La solitude s'exprime alors dans des tentatives de suicide comme dans le cas de Josette dans *Le thé au harem d'Archy Ahmed* qui est mère célibataire et qui est licenciée par son entreprise. Le désespoir et l'angoisse de la solitude ont anéanti toutes ses émotions (Charef 1983, 67) :

La cité s'endort sur les âmes seules. Elle n'attend rien, Josette. Son corps, son corps perdu, elle lui laisse juste une petite fente d'aération pour qu'il respire, pour se le garder, se le préserver, pour des nuits encore plus dures, les nuits sans sommeil, parce que la peur, parce que la solitude.

Un autre personnage suicidaire du roman de Charef est Rustine qui se laisse mourir en se droguant à la colle ou à l'éther au fond d'une cave ou Farida dans *Beur's story* qui s'ôte la vie après que sa belle-mère l'a séquestrée pour être allée dans un bistrot et après qu'elle a injustement enduré le mépris de son père.

Un autre type de violence est celle infligée aux autres par vengeance de ne pas être socialement acceptable et accepté. Dans 'la cité des fleurs' où vit Madjid, la violence est moyen de reconnaissance et soupape aux tensions. Dans *Le sourire de Brahim*, exister devient synonyme de violence : « Shit du soir, baise d'une nuit, alcool-éther, moisissures du temps présent, avenir à visage d'héro, rien que la révolte pour exister » (Kettane 1985, 127). Chacun fuit le désespoir en se meurtrissant ou en meurtrissant l'autre que ce soit le père Levesque qui frappe sa femme, les grands frères qui torturent la jeune fille enceinte ou les vieux et les jeunes qui se font la guerre. Dans *Mon cher fils*, le père parle par l'intermédiaire de l'écrivain public de sa vie familiale en France où la violence avait remplacé la communication et où avec le temps chaque membre de la famille lui était devenu étranger (Sebbar 2009, 19) :

Et lui, le père, le silence ou les coups. À la fin il revenait à a maison pour se coucher, tard dans la nuit. Il ne partageait plus le lit de sa femme, il ne savait plus s'il avait des enfants, il ne les voyait pas et eux pensaient que le père un jour quitterait la maison, ils ne le verraient plus, ils n'iraient pas au pays pour lui, ils ne sauraient pas qu'il est mort.

Dans " la cité des fleurs" la vie des habitants est meurtrie dès l'enfance. Charef compare leur vie au béton qui se durcit et dont les craquelures démantèlent l'âme et continuent pendant longtemps à faire subrepticement leur ravage puis un jour : « c'est l'explosion, ça se réveille comme un volcan qui a longtemps ruminé sa vengeance contre tout ce qui lui a été bourré dans la gueule » (Charef 1983, 63). Cette énergie somnolente devient dévastatrice et c'est la violence qui prend le dessus. Les enfants

des cités de béton sont comparés par Medhi Charef à une horde animale qui, unie par la haine et par le désespoir, attaque et dérange (*Ibid.*, 64). L'escalade de la violence ne semble trouver ni limites ni solution. Dans *Les raisins de la galère*, Nadia souligne l'impasse dans laquelle se trouvent les jeunes (Ben Jelloun 1996, 56) :

Ils cassent tout ? On les casse. Ils gueulent ? On les frappe. Ils brûlent des autos ? On les met au trou. Ils récidivent ? On les expulse. Ils sont français ? Pas vraiment. Et chaque fois on leur conseille de retourner dans leur village d'où ils viennent tout en oubliant qu'ils n'ont que très peu d'affiliation avec le pays d'origine des parents et ne parlent pas leur langue « C'est la faute aux vieux. Pourquoi ils sont là ? C'est la faute à de Gaulle.

La volonté de participer à l'échange affectif est l'essence même de la réalisation possible de cet échange. Les stratégies pour y aboutir sont plus ou moins conflictuelles. Certains jeunes Beurs se plient aux conditions de l'échange établies par les normes parentales comme le frère de Samia ou la sœur de Nadia, d'autres se rebellent et doivent trouver d'autres moyens pour satisfaire leur besoin d'affection. Le repli émotionnel est une des stratégies que Nina dans *Garçon manqué* suit dans un premier temps. La violence des définitions de la femme de ce qu'elle doit devenir ou de son identité culturelle qui lui est infligée comme négation même d'une identité la pousse à la révolte qui reste tout d'abord liée à la binarité des définitions de l'homme et de la femme. C'est en prenant l'identification masculine et nationalement amorphe que Nina s'insurge. Sa quête d'amour se dissimule dans la violence de la révolte qu'elle s'impose à elle-même. C'est en refusant tout ce que l'autre attend d'elle, qu'elle oublie ce qu'elle recherche. Dans son refus : « Non, je ne veux pas me marier.

Non, je ne veux pas mes cheveux longs. Non, je ne marcherai pas comme une fille. Non, je ne suis pas française » (Bouraoui 2000, 51) se cache l'acceptation de la dichotomie sociale de ce qui fait la femme. Par cette affirmation, elle légitime le pouvoir de définition de l'autre au lieu de rechercher elle-même ce qu'elle est vraiment. Ainsi elle se déguisera en homme pour intégrer « le pays des hommes » (*Ibid.*, 15), pour devenir invisible. Elle prend le nom de Brio ou d'Ahmed, elle coupe ses cheveux, elle jette ses robes, elle soutient leur regard, elle apprend à survivre en disparaissant. « Elle redéfinit les genres sexuels » (Jacomard 2004, 56) dans la féminité de son ami Amine, symétrie d'elle-même aidant « à exposer le problème d'identité franco-maghrébine du côté masculin » (*Ibid.*, 56).

Nadia dans *Les raisins de la colère* essaie aussi de se dissimuler sous un look androgyne « qui cache mal le désaveu d'une féminité encombrante » (Jacomard 1998, 11). Dès le début Nadia avec le soutien de son père est différente de ses sœurs par ses activités : « Je faisais du karaté pour apprendre à me défendre, du cheval pour oublier les ennuis quotidiens, de la boxe pour provoquer les garçons » (Ben Jelloun 1996, 25). Elle fait tout pour ressembler aux hommes qu'elle effraie et qui « quand ils ne l'agressent pas préfèrent l'éviter » (*Ibid.*, 66). Son ami Hamid lui fait remarquer les contradictions et les limitations de son comportement (*Ibid.*, 68) :

Regarde, tu portes ton blouson comme si c'était un voile : On ne voit pas tes formes [...] Tu marches comme sur un ring [...] T'es pas dans la galère. Profites-en ! Des raisins il y en a. [...] Toi, tu as choisi : Tu te bats tout le temps. Tu ne veux pas qu'on t'assimile à cette génération perdue.

Dans *Ils disent que je suis une Beurette*, Samia rejette aussi le rôle de femme qui lui est octroyé en refusant tous vêtements féminins, ce qui lui vaut l'appellation de garçon manqué par sa mère à laquelle elle répond : « Dommage que cela ne soit que manqué, au moins, en ce moment, j'aurais la paix » (Nini 1993,155). Comme Nina, Samia tend à faire oublier qu'elle est une femme pour ne plus subir les affronts et les demandes d'un monde régenté par les hommes.

On retrouve cette quête d'une autre chez Nadia, héroïne des *Raisins de la galère* et Nina, personnage principal de *Garçon manqué* mais à la différence de Nina l'anonymat dans lequel elle veut tomber est la révélation d'un désespoir profond, d'un dernier refuge après de nombreuses déceptions (Ben Jelloun 1996, 123) :

J'en ai assez de voir clair, je n'aspire plus qu'à une nuit profonde, réparatrice. Si, au réveil, je me retrouve dans un autre pays qui ne sera ni la France ni l'Algérie, dans un autre lit ou une maison flottante voguant sur un cours d'eau inconnu, c'est que la lucidité m'aura prise en pitié. C'est que je me serai exilée dans une contrée anonyme où je serai moi-même enfin devenue n'importe qui, ni plus ni moins qu'une personne sans signe distinctif, affublée d'un nom quelconque rappelant ou bien un arbre ou bien un animal avec un visage au type indéfinissable, un corps qui ne trahit pas ses racines, une voix sans aucun accent.

Dans le passage suivant, l'état psychique de Nadia la mène à vouloir ne plus exister, à tomber dans l'oubli qu'elle assimile à la mort. Sa recherche du néant exprime son souhait d'être dénudée de toutes traces identitaires, de devenir amorphe sans empreintes humaines, de perdre toutes couleurs. D'un autre côté, l'image du sable

trahit le désir ambivalent de tendre vers le vide imagé par l'espace du désert mais aussi de revenir à ses origines parentales, de retrouver par la mort un semblant de racines. (Ben Jelloun 1996, 127) :

Je voudrais à mon tour emprunter un des couloirs du temps, suivre une flèche indiquant une direction improbable, et me retrouver face au soleil, une tache d'un blanc insoutenable, froid et brûlant jusqu'à ne plus rien voir et tomber le visage contre le sable poudreux... L'oubli a le goût du sable dans la bouche, la douceur du sable quand il épouse les paumes et le ventre, l'infini des sables que répercute le cri des charognards.

Une autre tentative de repli émotionnel est de suivre la voie de l'imaginaire et de s'évader vers un monde parallèle. Il en va ainsi pour Malika, personnage de *Beur's story* qui comble son manque affectif par son imagination. Malika trouve son salut dans les livres qu'elle emprunte à la bibliothèque malgré les interdits de s'y rendre posés par ses parents (Kessas 1990, 39). Elle vénère les livres qui eux seuls savent la « projeter ailleurs » (*Ibid.*, 40). Fatima, la sœur de Malika s'évade elle aussi mais par des romans-photos, seulement pour un instant car à la fin de ses lectures « Fatima jetait souvent ses livres au bout de son lit, se recroquevillait sur elle-même cachait sa tête et pleurait doucement » (*Ibid.*, 40). Fatima cherche à s'appropriier la vie des personnages de ses livres pour pouvoir imaginer au moins momentanément « qu'il y a des gens qui s'aiment dans la vie » (*Ibid.*, 87).

Les hommes aussi s'échappent dans l'imaginaire pour essayer de combler illusoirement leur besoin d'affection. À 21 ans, Mounir n'arrive pas à vaincre sa solitude et rêve devant les panneaux d'affichage présentant des modèles. Il se

considère lui-même comme peu attractif car à son âge, il n'a pas d'argent, un pouce en moins, et il vit encore chez ses parents. Il prend conscience du ridicule de sa situation : « Ô Mounir, pauvre de toi. Je tombe amoureux d'une fille qui sur une affiche publicitaire défend le business d'une marque d'enjoliveur » (Djaïdani 2004, 54). Mounir n'est pas capable d'aimer réellement car comme il le remarque : « en moi il y a tellement de haine que je pourrais rendre l'amour stérile » ou « les caresses ne me font plus vibrer, je ne plane plus, la vie m'a rendu terre à terre » (*Ibid.*, 81). Il étouffe à l'intérieur d'un code de conduite trop rigide dictée par la culture, la tradition et l'éducation exacerbée par la volonté de ses parents de s'intégrer aux normes culturelles françaises. Tout sentiment de bonheur le rend coupable, il ne peut se tourner vers l'autre, trop replié sur lui-même : « Je ne suis pas égoïste mais simplement un impair qui n'aura pas trouvé son duo. Je tourne en rond sur moi-même » (*Ibid.*, 82). Il s'évade aussi sur Internet où il chate avec des cyberfemmes. Il se construit un personnage de séducteur virtuel, il s'invente « une nouvelle vie » (*Ibid.*, 86) dans un monde virtuel où personne ne connaît son identité réelle et d'où il peut échapper à sa guise de tout engagement social et émotionnel.

Une autre stratégie pour satisfaire le besoin affectif et de reconnaissance émotionnelle se lit dans le roman *Garçon manqué* quand l'héroïne découvre un tiers espace dans l'écriture et en Italie, lieux où elle se sent acceptée pour elle-même. Si dans un premier temps, Nina a suivi une stratégie de repli émotionnel réaffirmant la dichotomie homme-femme en s'accoutrant comme un homme, elle essaie par la suite de revenir à son vrai Soi : « Toute ma vie consistera à restituer ce mensonge. À le remettre. À me faire pardonner. À être une femme. À le devenir enfin » (Bouraoui

2000, 16). C'est en rejetant le principe même de l'identité féminine ou nationale et en créant un espace à elle que Nina se libère. Sa véritable stratégie d'émancipation passe par la réalisation de son propre espace. L'écriture devient un moyen d'inventer un monde sans jugement, de retrouver une unité dans la solitude puisque la vie sociale la rejette dans son essence. Son voyage à Naples sera initiatique, elle découvrira ce qu'elle ressent d'elle-même et échappera ainsi « au choix binaire que la topographie du livre suggérait pourtant en trouvant un répit dans un tiers espace, l'Italie » (Jacomard 2004, 57). Bouraoui décrit sa vraie émancipation ainsi : « Parmi ces hommes. Parmi ces femmes. Je n'étais plus française. Je n'étais plus algérienne. Je n'étais même plus la fille de ma mère. J'étais moi » (Bouraoui 2000, 184). Dans cette déclaration dénotant l'aboutissement d'une certaine maturité d'esprit Nina articule son refus de se sacrifier pour plaire à la société et sa volonté de créer en toute conscience sa propre individualité. Selon Jaccomard, elle clamerait ainsi le « droit du sujet métissé à ne choisir ni entre deux cultures, ni entre deux sexes » (Jacomard 2004, 57) c'est à dire le droit à l'indifférence. Nina ne recherche pas une image d'elle-même différente de celle qui lui est donnée. Elle ne veut pas acquérir les caractéristiques socialement définies d'un homme, d'une Française ou d'une Beure car l'image contraire à ces catégories serait à nouveau prédéterminée par la société. Elle refuse de se construire socialement mais elle désire créer son propre personnage selon ses expériences acquises. Dans *Le sourire de Brahim*, l'émancipation de l'individu passe comme dans *Garçon manqué* par la réalisation de son soi et non pas par l'appropriation des images identitaires que nous impose la société. Ainsi le révèle un passage dans *Le Sourire de Brahim* : « Même si on est toujours le prolongement de

quelque chose, il ne suffit pas de vivre pour exister, encore faut-il se réaliser, trouver son centre de gravité en changeant de repères si besoin. L'univers n'a pas de maître on est son propre maître » (Kettane 1985, 176)

Une autre stratégie utilisée dans les romans beurs et en apparence contradiction avec la stratégie précédente de la recherche d'une individualité propre est la formation de coalition. Dans *Le thé au harem d'Archy Ahmed* l'amitié devient le seul moyen de résister au désespoir. Malgré les insultes qu'ils s'envoient à longueur de journée Madjid et son gang restent solidaires. Leur relation même si empreinte de violences verbales leur est essentielle à la fois comme refouloir de leur haine mais aussi comme source de chaleur humaine. L'amitié entre Pat et Madjid dépassent les clivages culturels. Pat est français et Madjid est maghrébin mais tous les deux sont unis par des expériences communes liées à leur milieu social. Hargreaves souligne la raison de leur amitié : « Their close relationship, like that which binds together the multi-ethnic gang of which they are part, is rooted in the material and social deprivation which they share in virtue of the working-class milieu in which they have been raised » (Hargreaves 1997, 106). La relation dyadique entre Pat et Madjid leur permet de s'échapper du monde de violence dans lequel ils habitent et d'unir leur force pour surmonter le réel bien qu'ils soient conscients de la limite de cette union : « Deux faiblesses qui s'unissent n'égalent pas une force mais c'est la peur en moins » (Charef 1983, 51). Mehdi Charef après avoir catalogué tous les échecs des jeunes des banlieues termine son roman « par un hymne à l'amitié » (Jacomard 2000, 12). Face à toutes les haines et aux violences, Pat et Madjid restent solidaires dans l'adversité. Quand Madjid décide de se laisser arrêter par la police et se rend au sort de déclassé

que la société lui a lancé, Pat le rejoint dans l'estafette qui s'éloigne dans la nuit. Dans *Le sourire de Brahim Kettane* souligne l'importance des bandes qui permettent aux jeunes de se sentir solidaires et secondés dans un monde qui leur est hostile. Ainsi l'écrit Kettane : « En groupe ils se sentaient au chaud, ils vivaient le temps présent, ils mordaient dans leur solitude. Ils traînaient leur galère comme des bagnards en fuite des boulets » (Kettane 1985, 43).

Une recherche inaboutie de reconnaissance qui a une fin dramatique est celle dans le roman de Paul Smaïl *Ali le Magnifique*. Ali, jeune Beur de la cité des Poètes a accumulé une telle rage face à l'anonymat et au superficiel du monde autour de lui, face au vide de sa propre vie et aux échecs qu'il endure que le meurtre devient pour lui le moyen ultime de se revaloriser et de réparer le mal qu'on lui a fait et qu'il s'est fait. L'assouvissement du besoin de reconnaissance passe par la violence qu'il s'inflige puis qu'il inflige par la suite aux femmes. Ali, le tueur aux sacs plastiques, commence son apprentissage de la mort par étouffement dans des caves où avec d'autres jeunes il s'amuse à rester le plus longtemps possible la tête enfermée dans un sac. La suffocation qui en suit et l'agonie vont de paire avec la jouissance sexuelle pour « dans cette cave pourrave, sous ce sac poubelle atteindre aux limites mortelles de l'extase » (Smaïl 2001, 51). Le sentiment d'exister passe pour les jeunes par l'expérience de la mort et de l'autodestruction pour aboutir à l'apaisement: « Je retrouvais – mais quoi ? si ! la sensation de plénitude et de vide » (Smaïl 2001, 54). Ces jeux dangereux sont la base d'une compétition où celui qui tiendra le plus longtemps acquiert le respect et la reconnaissance de l'autre. Autre moyen de reconnaissance est la consommation de produits de luxe qui « semblent le rassurer sur

lui-même et vaincre sa haine de lui-même » (Jacomard 2006, 83). C'est en portant des vêtements de marque le plus souvent de couleur blanche qu'il essaie de cacher la dégradation qu'il ressent en se prostituant. Le blanc, couleur du deuil chez les musulmans, symbolise pour Ali le sentiment de sa non-existence en tant qu'être qui a perdu toute dignité et qui se donne une prestance par le désir de produits de luxe. Sa tournée des magasins où il affabule devant la panoplie d'objets d'apparat qu'il ne peut pas s'offrir le laisse le plus souvent dans un état de désarroi extrême : « Je recommence le grand tour. Le dernier... Le mal ne peut pas m'atteindre. Mais me saisit un brusque sentiment de détresse. Je me casse en deux, souffle coupé. Impression de vague, de vide. Bouffée d'angoisse » (Smaïl 2001, 43). La sublimation du matériel pour la reconquête d'une identité n'aboutit à rien et est en elle-même contradictoire car c'est justement le vide de son existence dans une banlieue morbide, produit d'une société fondée sur l'exploitation humaine et la consommation qui cause la folie d'Ali et l'anéantissement de son Soi. L'opulence des objets ne peut racheter le fait que le monde dans lequel il vit est « un monde intégralement réifié, purement matériel et d'autant plus volatil, virtuel, invisible, impalpable, en l'absence de Dieu » (*Ibid.*, 410). C'est dans le monde des objets qu'Ali essaie de se survivre à lui-même tout en ayant conscience du vide dans lequel il se trouve : « Nous sommes déjà morts mais personne ne nous l'a dit. Des morts-vivants, nous sommes » (*Ibid.*, 410). Après avoir essuyé échec sur échec, Ali tombe dans la folie et commence sa carrière de tueur en série. La première victime est son professeur de français dont le motif du meurtre est diffus car il n'est pas clair si c'est « par captation amoureuse ou envie de posséder ce que représente Mme Rénal [...] qu'il l'assassine » (Jacomard 2006, 85). Mme

Rénal est la seule personne du livre qui accepte et reconnaît la sensibilité et l'intelligence hors du commun d'Ali et il s'ensuit une relation qui se base sur une confiance intime et l'échange d'intérêts littéraires, tous deux se passionnant pour la littérature. Ali détruit ce qu'il recherchait, la reconnaissance qu'il éprouvait lors de leurs discussions: « En cet instant d'échange si intense, ce qui s'est aboli en moi un instant, c'est l'intime et indicible malheur, c'est l'humiliation fondamentale, native » (Smaïl 2001, 270). Par la mort de son professeur, Ali tend à la posséder et garde ainsi intact la pureté de leur relation dont il ne veut faire profiter aucun autre. Son envie de la tuer est déclenchée le jour où Mme Rénal refuse de le voir pour passer du temps avec son petit -fils. Ali se sent à nouveau humilié, incompris et ce rejet le pousse à se venger sur la personne qui l'avait le plus estimé et reconnu pour ce qu'il est, un surdoué émotif et plein de haine. Les meurtres suivants n'ont pas de motif passionnel bien que toutes ses victimes soient du sexe féminin. Pour Ali il s'agit plutôt de se venger d'une société qui le rejette mais qui ne lui donne pas les moyens de s'intégrer. Il se venge sur des femmes car elles lui rappellent que sa petite-amie l'avait aussi rejeté pour ses actes de prostitution commis afin de gagner l'estime de celle-ci par l'achat de cadeaux et de vêtements de marque. Face à l'injustice subie et devant son impuissance à être le personnage magnifique qu'il imagine, Ali punit des personnes aussi faibles que lui comme la jeune fille gentille et naïve du train ou la mère devant les yeux de son enfant.

Ci-dessous nous résumons les différentes stratégies utilisées sur le marché des relations affectives et de la reconnaissance et leurs illustrations provenant des romans

beurs étudiés dans cette recherche. Là encore, ces stratégies sont mises en relation avec le degré d'assimilation sociale de la personne concernée par cet échange.

Les stratégies affectives

Assimilation

–

+



Violence

Repli émotionnel

Coalition

Tiers espace

Union

Sur les autres / sur soi-même

dyadique / bande

mariage / famille / société

Dépression / androgynie / roman-photo / cyberfemme/ consommation

Réalisation de son soi / pays étranger / écriture

5 Les stratégies discursives

Comme nous l'avons vu ci-dessus, il existe dans la littérature beure peu de stratégies qui permettent une véritable émancipation des relations de dépendance sur les différents marchés de l'échange social et si quelques-unes existent elles sont souvent vouées à l'échec. Pour se jouer des impasses dans lesquelles ils se trouvent ou pour les communiquer, les protagonistes des romans beurs se servent souvent de stratégies touchant au domaine langagier et non à l'action concrète, celles-ci demandant d'investir des ressources qu'ils ne possèdent pas ou qui sont difficiles à acquérir, leur condition socio-économique l'en empêchant. Si les jeunes Beurs refusent d'utiliser la violence physique pour s'accaparer ce qu'ils désirent ou si le monde où ils vivent leur fait violence, il leur reste alors la possibilité de s'en distancer par l'action verbale ou d'en témoigner pour revendiquer que justice leur soit faite. Cette revendication sociale des écrivains est exprimée par l'intermédiaire de leurs personnages imaginaires qui de leur voix livre un message pour plus de tolérance et d'empathie de la part du lecteur. C'est en manipulant par des tactiques discursives le discours hégémonique qui donne légitimité à l'inégalité sociale que les romanciers et leurs avatars nous invitent à remettre en question les standards normatifs. Ils nous offrent de la sorte « une autre pensée du monde par l'exploitation subversive de la langue » (François, 149) afin de se démarquer des préjugés et des soi-disant acquis. En faisant cela, le statut du jeune Beur dans la société qui dépend des discours sociaux de ce qui fait la valeur de l'homme est remis en cause. Le jeu langagier qui sème le doute permet une ouverture d'esprit du lecteur et plus de tolérance devant la relativité des positions sociales. Les stratégies discursives en particulier de l'ironie et de l'oralité tendent à revaloriser le

statut social des Beurs en relativisant et en tournant à la dérision la véridicité des discours de dominance. Il s'agit donc ici de la troisième stratégie d'Emerson (voir 3.3.3) qui donne au plus faible un meilleur statut en remettant en question le bien fondé des jugements sur la valeur sociale d'un individu.

Cependant c'est avant tout par le rejet des limites et des contraintes établies que les personnages des romans et ainsi les écrivains s'émancipent réellement des rapports de dépendance et cherchent pour eux-mêmes à s'approprier un espace de liberté. Cette action qui se joue par l'écriture tend à une libération de la raison individuelle dans le but de créer un espace alternatif de pensée (deuxième stratégie d'Emerson voir 3.3.3). Laronde a développé le concept de discours décentré de l'œuvre romanesque beure qui réunit des textes produits à l'intérieur d'une culture dominante et centripète par des écrivains partiellement exogènes à celle-ci et qui maintient des décalages idéologiques et linguistiques (Laronde 1995, 29) dans le but de distordre la valeur canonique du message autrement dominant (*Ibid.*, 29). Le discours décentré parasite donc son référent pour remettre en question ses valeurs intrinsèques et « induit une reterritorialisation dans une condition pensée comme marginale [...] dans un double mouvement d'expression et de contestation de cette condition » (François, 149). Delvaux utilise la notion de tiers espace que se crée le jeune Beur pour sublimer la bipolarité des définitions de son existence afin de s'affranchir des contraintes qui y sont impliquées. Cet espace trouve son expression ici au niveau discursif.

Selon François (2008) si au départ la littérature beure avait pour fonction de témoigner comme nous l'illustrent par exemple les romans de Soraya Nini ou de

Ferrudja Kessas, il y a eu par la suite un déplacement, un décentrage par un positionnement marginal à l'encontre des clichés grâce au jeu de la langue. Ce qui fait la richesse des textes beurs c'est qu'ils caractérisent plus qu'une réflexion de la condition des habitants des cités mais qu'ils permettent de créer un espace identitaire, tout à la fois réfractaire aux vérités communes, par l'utilisation d'une langue hétéroglotte et métissée, alliant discours médiatiques, slogans, clichés, expressions argotiques, socio-dialectes du monde de la modernité à la langue traditionnelle française ou arabe. Le roman beur comme le dit Mdarhri « participe à une poétique de l'immédiat, de l'instantané, de l'événement flash » (Mdarhri 1995, 48) mais on pourrait aussi ajouter qu'il illustre pour le mieux le métissage culturel de la société française contemporaine ou la batârdisation de ce qui est généralement reconnue comme "culture". Crystel Pinçonat (2003, 943) a avancé que le bilinguisme ou le plurilinguisme serait un principe fondamental du genre romanesque beur, ce qui est à notre avis faux car tous les protagonistes des romans ne dominent entièrement ni la langue arabe ni la langue française et les mots d'anglais ou de gitan usités sont le plus souvent rudimentaires ou stéréotypés. Il s'agit bien entendu ici d'une approche stricte du bilinguisme qui implique qu'une personne bilingue est capable d'utiliser pareillement les deux langues dans des situations courantes et cela de manière à la fois active c'est à dire pour la communication écrite ou orale aussi bien que de manière passive pour l'écoute et la lecture. Très peu d'auteurs beurs ont passé leur enfance au Maghreb, la plupart sont nés en France ou ont immigré très jeunes dans le pays. Ils ne peuvent en aucune façon maîtriser la langue arabe aussi bien que la langue française. La présence de divers emprunts linguistiques ne signifie pas un multiculturalisme

revendiqué par les écrivains mais le témoignage de l'appartenance du jeune Beur à un monde marginalisé dont le manque de repères culturels constitue une identité disparate mais pourtant réelle. La création d'un tiers espace de la pensée par la pensée a pour condition nécessaire la prise de conscience de cette identité à part entière mais déchirée c'est-à-dire de passer pour l'écrivain du stade d'objet de discours à sujet discourant, de l'idéologisme au réalisme.

François maintient que le décentrage et la marginalisation discursive dans les romans se fait de deux façons : par l'utilisation de l'ironie ou de l'autodérision et par l'inclusion de l'oralité c'est à dire l'utilisation de la langue argotique ou populaire (François 2008, 151). Tous ces jeux au niveau de la langue permettent de prendre distance, de remettre en question les aprioris et de se réapproprier un espace de liberté hors des définitions communes. Le textuel beur nous donne ainsi à penser « une altérité intérieure » à la société française exprimée par « un métissage linguistique et culturel » (*Ibid.*, 154). Nous étudierons dans les deux prochaines parties de ce travail la place de l'ironie et de l'oralité comme stratégies discursives de la littérature beur.

5.1 L'ironie

L'ironie est un procédé d'écriture souvent utilisé dans la littérature beur. Elle correspond selon Laronde au discours décentré et cela par détournement du rapport de force dominant. Delvaux voit ce discours comme une tactique de survie par laquelle « le lieu de l'oppression est apprivoisé par l'interprétation ironique qui inverse les relations de pouvoir » (1995, 686). Dans le roman beur, la valeur de l'énonciation

socialement légitime est relativisée, la position discursive et idéologique de l'énonciateur subséquemment remise en cause. La confrontation avec le signifié central par le biais de l'ironie sous-entend un décalage par rapport au discours habituel. Ce qui caractérise selon Laronde l'ironie n'est pas qu'elle contredit directement mais plutôt qu'elle contrarie son référent. Son caractère spécifique peut être ainsi défini par l'idée de « contrariété » (Laronde 1995, 32). L'ironie est à comprendre comme figure rhétorique qui consiste à souligner de manière exagérée et de donner pour vraie une proposition manifestement fausse pour que le mensonge qui y est contenu ressorte. L'ironie « fait mention et usage d'un énoncé » (Delvaux 1995, 683) pour nous amener à repenser la justesse des définitions sociales et pour souligner le ridicule des énonciations. En somme, elle sous-entend un décalage par rapport à un discours référentiel dominant tout en parasitant le référent.

Selon Benard l'ironie est toujours un jeu de pouvoir où l'ironisant se trouve face à tout un système de normes et de hiérarchie sociale dont il essaie de se distancer et de n'en plus subir l'autorité en s'en déjouant. L'ironie met toujours en scène trois personnages : l'ironiste ou l'ironisant, l'ironisé ou la cible et le témoin (Benard 1999, 2). L'ironie est selon Benard une communication à niveau inégal construit sur un rapport d'infériorité et de supériorité. En s'abaissant à un niveau inférieur à la normalité, l'ironisant soulève la supériorité de l'ironisé afin que le témoin de ce jeu caricatural remette en question le bien fondé des définitions et des hiérarchies sociales. Cette prise de conscience par le témoin c'est-à-dire le plus souvent par le lecteur a bien sûr pour exigence que celui-ci ait la volonté et la capacité nécessaire pour décoder le message. L'ironie repose ainsi sur un « dédoublement de l'activité

communicative, un premier message explicite est en effet émis par l'ironiste en direction de celui dont il se moque, un deuxième message est soumis au décodage du témoin complice » (*Ibid.*, 2). Malgré une excellente analyse des mécanismes de l'ironie, Benard soutient que dans la littérature beure la pratique ironique « fait l'objet d'un délaissement au profit de la polémique » (*Ibid.*, 2) et ne se retrouve que sporadiquement sous la forme de quelques jeux de mots, ce qui ne nous semble pas justifiable d'après les romans que nous avons étudiés. Selon Laronde, l'ironie serait d'ailleurs dans les romans beurs « le mécanisme que les écrivains ont manipulé avec le plus d'efficacité » (Laronde 1995, 32). Nous pouvons illustrer l'utilisation de l'ironie en étudiant plus loin les différentes techniques ironiques dont les écrivains se sont servis et en les éclairant par des exemples.

Pour démontrer l'importance de l'ironie dans le genre romanesque dont il est question dans cette recherche il suffirait de commencer par l'analyse du terme "beur" lui-même. L'ironie comme nous l'avons vu plus haut a pour origine une prise de conscience d'une certaine marginalisation et correspond à une appropriation consciente par le langage d'un statut d'infériorité. Le mot "beur" concorde avec cette volonté de se réapproprier un certain espace de liberté par la mise en jeu de la tactique de l'ironie c'est-à-dire par une distanciation ludique des classifications de la culture dominante. Le mot "arabe" qui peut avoir une connotation péjorative dans certains contextes et qui est associé à de nombreux préjugés est inversé et perd ainsi de son sérieux et de sa capacité à marginaliser et à dévaloriser.

On pourrait considérer l'ironie comme la manière du pauvre ou du dépendant en ressources de se libérer mentalement de rapports sociaux non voulus, c'est en quelque sorte comme l'écrit Delvaux « un discours tactique de survie » (Delvaux 1995, 686), là où d'autres stratégies ont échoué. Il y a différents mécanismes de transgression qui permettent de souligner ironiquement l'inadéquation des définitions et des dépendances pour vitalelement s'en distancer. Pour n'en citer que quelques-uns : La resémantisation des mots, l'intrusion de termes arabes dans le parler français, la création lexicale, les jeux de mots. D'autres mécanismes plus raffinés et souvent utilisés dans les romans sont : l'euphémisme, la litote, l'allégorie, la réticence, le silence, l'antiphrase, le pléonasme ou le paradoxe. Le mimétisme est aussi une tactique assez usitée qui relève de l'ironie et qui a pour but par la mise en scène de « désappartenir à l'identité imposée » (Delvaux 1995, 689). Le mimétisme s'associe au théâtral car c'est en jouant plusieurs rôles à la fois que le comédien remet en question l'unicité de sa dite identité.

Un exemple de *mimétisme* se trouve tout au début du livre de Soraya Nini quand Samia fait son introduction en jouant sur sa naïveté d'enfant et où le lecteur se voit confronté au simplisme des clichés du discours dominant qui crée des classifications étrangères au classifié (Nini 1993, 9) :

Je suis née au Paradis, et il paraît que je suis une beurette, ça veut dire une enfant d'immigrés. En tous les cas, moi, je sais que mon père et ma mère s'appellent Monsieur et Madame Nalib et que je suis leur fille. Cela m'est égal de savoir s'ils sont immigrés ou pas, l'essentiel c'est qu'ils soient mes parents.

Le *calembour* est un procédé ironique qui se constate par exemple dans le titre même du roman de Mehdi Charef *Le thé au harem d'Archimède*. Laronde le commente comme remettant en cause le sérieux des acquis des deux cultures auxquelles appartient le protagoniste beur : « L'équivoque du Calembour pour le terme locatif marque à la fois un déplacement ironique par rapport à une culture (occidentale) mais aussi à l'autre (islamique) » (Laronde 1993, 89). Comme dans l'exemple précédent le procédé ironique met en jeu un enfant. Lors d'un cours de mathématiques, Balou qui maîtrise mal la culture scolaire française traduit incorrectement le terme "théorème d'Archimède". Mehdi Charef a repris cette anecdote comme titre de son roman. Par ce jeu de mots, Charef attire l'attention du lecteur sur la relativité des définitions sociales tout en se riant de la situation identitaire confuse des Beurs.

Un autre procédé utilisé dans les romans est celui de *l'allégorie*. Il s'agit de suggérer ou de signifier une idée tout en racontant une histoire qui semble étrangère à l'intention réelle. Cette substitution implique que le lecteur est capable de déchiffrer les éléments symboliques du récit pour capter le sens intentionnel de l'émetteur. On retrouve souvent des allégories dans les romans beurs. La plus évidente est celle du roman *Les ANI du Tassili* où Omar présente la minorité beure comme élément inclassifiable de la société française. Les Beurs sont associés par Omar à un peuple étranger cependant reconnaissable vivant sur la planète terre et que les généticiens décriraient comme descendants « d'une femme et d'un homme venus du Maghreb dans les années cinquante, le tout additionné d'un gaz d'origine encore inconnue que l'on respire en banlieue parisienne, lyonnaise ou marseillaise » (Tadger 1984, 24).

Pour relever les contradictions des politiques touchant l'immigration et pour souligner ce qui les inspirent vraiment c'est-à-dire la peur de perdre le contrôle du flux migratoire, Omar allégorise comme suit : « On prétend aussi que Lille, Strasbourg, Grenoble seraient en voie de contamination [...] Un bataillon de sociologues français s'esquinte la santé, passe des nuits blanches à vouloir nous situer avec le plus de précision possible dans l'échelle des valeurs humaines afin de nous donner le maximum de chances d'insertion dans le tissu social français » (*Ibid.*, 24) mais malgré tous les efforts la greffe ne prend pas et l'opération « insertion-assimilation-digestion » s'avère un échec.

Dans *Ali le Magnifique*, l'auteur par le biais du monologue intérieur de son personnage Ali raconte une fable c'est-à-dire un récit allégorique où il développe l'idée que la société actuelle où prône la consommation peut engendrer des êtres comme Ali qui tombe dans la folie et puis dans le crime. *Ali le Magnifique* est le récit imaginaire des faits de la vie quotidienne d'un être ordinaire afin d'exemplifier une vérité ou une morale importante à l'auteur. La fin exprimée dans ce récit tragicomique des pensées et des actions d'Ali montre à quoi peut aboutir le désœuvrement mental d'un individu se sentant rejeté par une société où le matérialisme règne. Le manque d'amour et de reconnaissance le fait sombrer dans la folie meurtrière sans que pourtant sa « beurité en soit finalement la seule cause » (Jacomard 2006, 86). Pendant tout le livre Ali s'imagine dans le rôle de différents personnages pour se valoriser et pour échapper à sa condition sociale, aux préjugés des autres et de lui-même. Il joue ainsi « la farce d'être le Beur bien intégré, bien dans sa peau, propre sur soi - l'exception des statistiques » (Smaïl 2002, 33) alors qu'en lui-même il n'éprouve

que de la haine pour le monde qui l'entoure. Ali est le personnage même de ce qu'il appelle la société des spectacles à la fois « dépressive, narcissique et affabulatrice » (*Ibid.*, 379). Ali est constamment partagé entre son admiration pour les objets de luxe qu'il désire et son envie de détruire, entre son image exagérée de lui-même et son dédain et sa malveillance pour les autres. Dans le passage suivant se révèle la symbiose du meurtrier et de la société de consommation qui l'a engendré et dont il a besoin pour exister, pour ne pas sombrer mentalement dans l'anonymat (*Ibid.*, 379) :

Et moi, Sidi Ali Benengeli, je suis dépressif, narcissique et affabulateur. On était faits pour s'entendre la société et moi ! Sauf que ! il y a un hic : j'ai un cœur et une âme mais que la société elle n'a pas de pitié : Et la société te dit : -Nib ! C'est soit les BMW, le CAC 40, Cannes, la téléloche, les stars, le fric, le strass. Les paillettes et le toutim sans cœur ni âme mais alors SDF, RMI, sans papiers, sans rien !

Alors pour survivre et se payer le luxe qui l'affirme, Ali se tourne vers la prostitution puis le vol et ensuite le crime, moyen ultime d'éliminer ce qu'il aime et qui le rejette c'est-à-dire la société incarnée par les femmes qui le méprisent.

Nous pouvons citer un autre exemple du procédé allégorique dans le passage du livre *Le thé au harem d'Archi Ahmed* où Charef essaie de toucher le lecteur par des images fortes et des métaphores développées sur le thème du béton qui s'enchaînent en une brève mais puissante histoire qui illustre la situation d'impasse des enfants des "quartiers", nés dans un environnement fertile à la violence. Dans le passage cité plus bas, il exprime de manière imagée que les conditions d'existence dans les banlieues sont le ferment de la haine et du désarroi des jeunes qui tôt ou tard dégénèrent en

actions violentes ou en actes suicidaires ou d'autodestruction. La délinquance ou la drogue semblent les voies uniques d'expurgation des douleurs emmagasinées dès la plus jeune enfance (Charef 1983, 62-63) :

Dans le béton qu'ils poussent, les enfants. Ils grandissent, ils lui ressemblent à ce béton sec et froid. Ils sont secs et froids aussi, durs, apparemment indestructibles mais il y a aussi des fissures dans le béton. Quand il pleut on les distingue mieux, c'est comme des larmes qui coulent sur les joues pâles d'un petit à qui on a taxé ses billes et qu'a pas de grands frères pour le défendre. Ça se lézarde sur la peau et ça surprend et ça descend comme un fleuve sur une des cartes de géographie qu'on essayait de nous faire entrer dans la tête à grands coups de pied au cul, à nous dégouter des voyages [...] Ça s'élargit avec le temps, ça pénètre d'avantage et ça s'étend comme un lac comme une déchirure, cicatrice indélébile jusqu'aux tripes [...] Emmagasiner encore et toujours en attendant avec l'espoir de se réconcilier avec soi-même et avec la vie. Sinon c'est l'explosion, ça se réveille comme un volcan qui a longtemps ruminé sa vengeance [...] Contre l'autodestruction, le silence c'est la violence qui prend le dessus et on devient irrécupérable.

L'autodérision est un autre procédé ironique. Dans *Les ANI du Tassili* Omar raconte tout en se moquant de lui-même son expérience lors d'une visite en Algérie pour souligner le fait qu'il ne peut incorporer à son identité présente la culture des origines parentales car celle-ci lui est étrangère et que la culture ne peut s'apprendre, comme il le pensait avant son séjour algérien, de manière rationnelle mais seulement en la vivant. Ses efforts pour se faire accepter du pays de ses ancêtres soulignent le manque de repères identitaires de la jeune génération beure (Tadjer 1984, 42) :

Algérie, je ne t'en veux pas de ne pas avoir su me retenir. J'étais venu te voir avec la secrète ambition de réussir ce stage d'adaptation volontaire. Pour cela, je dus prendre des stages accélérés entre Barbès et Belleville. En l'espace d'un printemps j'avais écumé tous les cafés maghrébins du XVIIème au XXème arrondissement, lieux où paraît-il se transmet ta culture [...] Sur le cadran de ma bande FM j'avais noté de plusieurs coups de marqueurs la position exacte où je pouvais capter Radio Beur et Radio Soleil et Radio Afrique. [...] J'avais exigé de ma mère qu'elle prépare tous les soirs des mets typiquement algériens [...] Toute cette somme de travail, de recherches et d'efforts pour en conclure que l'Algérie, c'est autre chose qu'un plat de couscous, deux disques, un livre de géographie et de la littérature. Je ne suis pas sûr d'avoir la volonté de me représenter de si tôt à un nouveau stage. Il me reste beaucoup à apprendre.

L'antiphrase est un autre procédé de l'ironie qui exprime le contraire de ce qui est lu. Ainsi dans *Le gone du Chaâba*, Azouz qui a rencontré son instituteur alors qu'il vendait des fleurs sur le marché, essaie de cacher sa honte d'être pauvre et de se revaloriser en inversant les rôles de dépendance et en devenant locuteur d'un discours apaisant: « J'ai eu envie de rassurer mon maître, de lui dire : Arrêtez de pleurer, monsieur grand, ce n'est pas pour gagner ma vie que je vais vendre mes bouquets au marché mais surtout pour ficher la paix à ma mère » (Begag 1986, 76). De même pour atténuer l'expression déplaisante du bidonville et adoucir avec ironie l'idée que le lecteur se fait de ce type d'habitat, Azouz utilise le mot « hutte » (*Ibid.*, 33) en parlant de la maison de ses parents, *euphémisme* marquant une certaine distanciation moqueuse de sa famille, sa propre absorption des préjugés acquis en France sur ses origines parentales et son assimilation voulue.

Dans le passage suivant, tiré des *Raisins de la galère*, Nadia utilise l'*hyperbole* pour émouvoir le lecteur, pour le contrarier dans son conformisme mental sur la situation des immigrés et pour souligner l'état de désespoir de la génération perdue dont elle fait partie (Ben Jelloun 1996, 120) :

On est privés d'espoir parce qu'on n'a pas une gueule à ça, que c'est trop beau pour nous, que personne ne nous a rien promis [...] qu'il faut dégager, aller ailleurs, là où on manque de mains d'hommes, là où on manque de ventres de femmes, où, mais dites nous où ça manque, nous nous bousculerons pour prendre des trains plombés, pour embarquer dans des charters, à bord de chalutiers percés, convoi de nulle part qui suivra l'étoile la plus petite, celle qui descendra un jour repêcher nos âmes pour les acheminer vers des horizons bleutés, une contrée où sous le ciel en ogive la terre semble immense, où les arbres s'inclineront pour saluer leur arrivée...

Dans *Les ANI du Tassili* l'auteur utilise le procédé de style du *silence*, considéré par Laronde comme une tournure possible de l'ironie, (Laronde 1995, 33) pour marquer la difficulté du personnage à exposer ses sentiments et à se remémorer un passé qui le fait souffrir. Quand Nelly, la jeune fille qu'Omar a rencontrée sur le bateau, lui pose des questions sur lui-même ou sur le racisme Omar lui répond en cachant la vérité sur son vécu. Omar refuse de parler à son interlocuteur de son expérience du racisme et dissimule par son silence une réalité douloureuse que personne d'autre que lui ne pourrait entièrement ressentir comme telle et qu'il préfère ne pas remettre à jour. (Tadjer 1984, 170) :

Je ne peux pas lui expliquer ce que j'ai ressenti quand, encore petit gamin j'étais le seul du quartier à ne pas pouvoir jouer dans l'arrière boutique de l'épicerie que tenait les parents de mon copain [...] Je ne peux pas tout de même lui raconter ce que j'ai ressenti quand après m'être chamaillé avec un camarade, celui-ci à bout de nerfs me cracha à la face : Retourne dans ton bled, sale raton ! [...] Je ne peux pas tout de même lui faire ressentir combien il est humiliant d'être celui que l'on soupçonne toujours du moindre larcin [...] Alors, Nelly comment t'expliquer toutes ces banalités qui font mon quotidien. Ce serait trop long. Je suis las et puis je n'ai pas trouvé les mots appropriés dans mon petit dictionnaire.

5.2 L'oralité

La langue des banlieues est une langue riche d'expressions nées dans le contexte des cités et appropriées à leur réalité qui ne pourrait autrement être décrite par le vocabulaire du français classique. C'est une langue où se mêlent sporadiquement différents langages comme le verlan, l'argot, l'arabe, le gitan ainsi que quelques mots d'anglais francisé. Les auteurs des romans beurs ont repris les spécificités linguistiques de la langue des cités et par le processus de création en ont joué pour toucher la sensibilité du lecteur et lui faire saisir les conditions réelles d'existence de la minorité beure. Les romanciers surtout de la dernière génération beure utilisent la langue des banlieues sans la copier platement mais « s'amuse à la reproduire, tout en la tenant à distance » (Pinçonat 2003, 942). Ce métissage langagier est complémenté par des interjections nombreuses parfois vulgaires, par des incorrections de syntaxe dans des phrases souvent sans ponctuation pour augmenter l'aspect rapide, chaotique et affectif de l'énonciation et par de nombreuses interruptions de la narration par des réflexions personnelles lâchées dans l'immédiat des émotions.

Dans son article *Trafic de mots en banlieue* Begag critique le jugement que portent certains chercheurs et journalistes sur la valeur du parler des jeunes des banlieues. Begag voit trois risques à éviter dans le débat concernant ce parler. En premier le risque de généralisation car s'il existe bien un « esprit périphérique » (Begag 1997, 32) de la banlieue en particulier créé par sa médiatisation, il ne faut pas oublier qu'il n'existe pas de langue des banlieues à part entière car certains mots sont seulement utilisés sur un territoire et pas sur un autre. Ainsi il existe des différences entre la langue parlée à Marseille et celle parlée à Lyon. Un deuxième risque est lié à ce que cette soi-disant langue n'est pas une langue pure à part entière mais est constituée de nombreux emprunts d'autres langues. Troisièmement, il faut éviter le risque de « positivation idéologique » (*Ibid.*, 33) c'est-à-dire considérer cette langue comme la marque d'un dynamisme créateur et d'une affirmation sociale des jeunes des banlieues alors que selon Begag cette langue révélerait plutôt « un appauvrissement considérable de la maîtrise des codes sociaux de la communication, qui emprisonne un peu plus les jeunes d'origine modeste dans l'exclusion sociale et territoriale » (*Ibid.*, 33). L'idéalisation et la survalorisation de la langue des banlieues reviendraient pour Begag à une stigmatisation supplémentaire des jeunes des cités. Pour Begag la langue dite des banlieues ne peut pas servir comme indice d'inventivité et de libération des jeunes au contraire elle naît d'un espace de confusion langagière entre deux registres linguistiques mal maîtrisés et est symbole de « l'effacement de l'individu, de sa personnalité au profit d'une soumission de facilité aux standards défensifs » (*Ibid.*, 36) du groupe minoritaire des jeunes des banlieues face à la société française. La langue des cités constitue pour Begag un phénomène circonstancié,

territorialement et socialement et incapable d'évolution » (*Ibid.*, 36), un phénomène qui est « à mettre en résonance avec la société du Quick Burger dans laquelle elle est apparue » (*Ibid.*, 36) et qui de manière selon lui déplorable témoigne d'un appauvrissement de la maîtrise des codes de communication dans les catégories sociales défavorisées.

Que l'on juge ou non adéquate la critique de Begag sur la valeur de la langue des banlieues, il est à remarquer que celle-ci est souvent utilisée dans les romans beurs par les protagonistes pour communiquer la réalité de leur vécu au lecteur par la franchise de la langue parlée. Le tutoiement et la familiarité des narrateurs servent « à désarmer la méfiance de ceux pour qui les enfants d'immigrés resteront toujours des étrangers par rapport à la masse des Français » (Hargreaves 1991, 172) La sincérité de leur expression a un but identique à celui de la naïveté c'est-à-dire que l'énonciateur tente de se rapprocher par le langage de l'autre et d'amener à lui le réel des cités pour abattre la cloison que forment entre eux les idées préconçues et les préjugés. Pour reproduire de manière réaliste leurs expériences et pour authentifier le témoignage, l'usage de la langue de la banlieue, seule adaptée à ses circonstances est essentiel.

Dans les premiers romans beurs, la recherche stylistique de l'oralité n'est pas centrale, l'attention du lecteur est attirée par un langage direct semblable à celui entendu dans l'espace de la banlieue alors que dans les livres plus récents on remarque une prospection stylistique plus poussée de l'expression orale. On peut entrevoir une différence entre l'utilisation de l'oralité chez les auteurs des années 80 et ceux des années 90 à 2000. Dans *Le sourire de Brahim* Kettane décrit d'un style argotique

direct la cité de transit où vit Brahim et souligne ainsi sans ornements la cruauté réelle de cet habitat. Frappantes sont les contradictions de registre de langue (français soutenu / langage grossier) dans la citation suivante qui montre la révolte de l'écrivain qui ne peut fermer les yeux face à la misère sociale dans laquelle il a grandi et où d'autres vivent encore. Les termes "négation", "ruisselant", "antinature" se joignent aux termes argotiques de "merde" ou de "putain" et relèvent l'identité composée de l'auteur en tant qu'ancien enfant d'immigré et intellectuel engagé (*Ibid.*, 127-128) :

Le béton ruisselant n'en finit plus de gémir. Négation de la vie, il bouche l'horizon [...] Cité de merde, cité de fous, cité-sangsue, elle est là plantée comme un poignard dans le cœur. [...] Cité-putain qui ouvre ses cuisses le temps d'un arc-en-ciel et qui vous rejette sans broncher. Antinature qui aime le vide, au fond de l'abîme toujours le même zéro.

Ce passage cité du roman de Kettane est une illustration du fait que le style de l'oralité des romans des années 80 soutient d'une manière crue le réalisme de l'écriture et sous-entend la volonté première de témoigner fidèlement des conditions d'existence des Beurs sans aucune fioriture stylistique, sans jouer de la langue parlée. Dans une deuxième vague de développement de la littérature beure le style des auteurs s'est diversifié ainsi que les thèmes. Beaucoup d'écrivains ont cherché leur inspiration ailleurs que dans un réalisme calqué directement sur la vie des cités. Leur style oral a été influencé notamment par le mouvement du rap qui a donné plus de rythme et de pertinence créative à l'écriture. Dans les années 90, le rap²¹ a ainsi

²¹ Begag critique l'engouement pour le RAP des jeunes car selon lui ce genre d'expression illustrerait seulement la tyrannie du groupe sur l'individu. Dans les banlieues il est mal vu de s'exprimer en

inspiré de nombreux auteurs beurs comme Nini qui introduit un morceau rapé vers la fin de son roman où elle fait parler le frère de Samia sur le problème identitaire des jeunes des banlieues dans une chanson qui remet en question la légitimité du terme beur que le chanteur associe à une construction des médias et de la politique et qui selon lui ne relève d'aucune identité réelle : « Que je sois un Beur, que je sois un Indien, que je sois un Palestinien, que je sois un Black Américain, je ne suis qu'un Leurre ! Yes Man ! Eux seuls sont mes frères, eux seuls je reconnais avec pour la même histoire, celle de la désintégration » (Nini 1993, 250). Dans le livre *Allah superstar*, le protagoniste principal Kamel tutoie le lecteur et utilise avec humour une langue parlée sans ponctuation pour accélérer le flot de parole enchaînant une idée après l'autre sans pause comme le font souvent les chanteurs de rap. Il parle ainsi de la violence qui découle du manque de repères identitaires des jeunes beurs et de la montée de l'intégrisme qu'il explique de la sorte: « On a fait de la culture biologique avec des cellules souches d'immigrés dans des couveuses de banlieues où le thermostat est niqué à la base que c'est plus des couveuses c'est des cocottes-minutes et quand tu t'amuses à cloner la déculturation je te dis pas comment après tu en bouffes du mutant en bas âge prêt à l'usage, comme Zacarias Moussaoui le pauvre, le seul pirate du 11 septembre qui a raté son avion » (YB 2003, 226). Dans *Boumkæur*, Yaz prend aussi directement le lecteur à partie en le tutoyant et par des phrases au rythme saccadé lui fait ressentir le sérieux du problème de l'intériorisation de la

français correct alors les jeunes utilisent un langage déformé pour ne pas se marginaliser. Le RAP avec son débit de mots rapides, son rythme musical saccadé, ses mots mal articulés (Begag 1997, 35) caractérise l'esprit périphérique des jeunes qui affichent une opposition de principe aux codes langagier dominant.

violence par les enfants des quartiers. Le style direct semble approprié pour créer une complicité nécessaire afin de réduire la barrière sociale entre l'écrivain de banlieue et le lecteur pour appeler à l'empathie de ce dernier face aux problèmes des Beurs. Dans la citation suivante l'agressivité et la violence des jeunes est présentée au lecteur sur un ton familier comme moyen ultime de communication : « Ils sont vraiment graves ces petits jeunes, sans cesse ils te défient, te parlent de leur territoire, vantant une image d'eux toujours plus négative, qu'il pleuve, qu'il vente, la violence est leur meilleur parti » (Djaïdani 1999, 26).

Djaïdani est un des auteurs beurs le plus acclamé et qui utilise dans ses romans un style oral très recherché qui transforme l'écriture en « poésie de la langue des cités » (Frican 2009, 1). La poésie qui est l'art de suggérer par des images, des sons ou des rythmes une connaissance plus raffinée et plus intuitive que par la prose forme le corps même de l'écriture de Djaïdani. Celui-ci tend à s'éloigner d'un témoignage clair de conditions de vie et essaie par la mélodie des mots de toucher le cœur du lecteur. Dans leur article *Boumkœur, un roman beur entre polyphonie sociale et poésie d'un nouveau langage* Frican et Merendet apparentent la recherche d'un style poétique et d'une musicalité dans l'écrit de Djaïdani au phénomène populaire du slam²². Somers-

²² Le slam prend naissance en 1986 à Chicago aux États-Unis le jour où Marc Smith, ouvrier et poète anticonformiste décide de désacraliser la poésie en permettant à tout un chacun de s'exprimer dans les lieux publics en des joutes oratoires aux règles strictes. Le mot 'slam' signifie 'claquer' en anglais et est l'expression d'une authenticité poétique spontanée et émotionnelle limitée à un court moment hors de toute standardisation. Un des plus grands slameurs français décrit le slam comme suivant (Grand Corps Malade 2009):

Willett dans son article *Poetry and the Cultural Politics of Performing Identity* a analysé la pratique de la poésie des slams dont le type d'expression et la visée rappelle beaucoup celui des romans beurs récents. La poésie slam s'exprime le plus souvent à la première personne du singulier au mode narratif pour souligner le côté confessionnel de la locution. Le but est de convaincre en un temps strictement limité le spectateur-auditeur de l'authenticité de la narration. De même, dans les romans de Djaidani, l'autobiographique et l'emploi du "je" qui caractérise le style de presque tous les romans beurs est complété par un flux de propos incessants et volubiles caricaturant notre société de communication instantanée d'informations et d'émotionalités. Une autre caractéristique des poésies slamées est qu'elles revendiquent être l'expression d'une identité particulière et des problèmes qui en découlent. Les identités les plus prisées par le public sont les identités marginalisées comme celles de classe, de genre et en particulier de race. Le succès d'une poésie slam est lié à la capacité du public de reconnaître l'identité jouée mais aussi à l'aptitude du poète de convaincre l'auditeur de son authenticité. L'identification d'une identité n'est possible que si l'expression de celles-ci se base sur le système de normes et de classification qui prévaut dans la société dominante, ici celle du public²³ et qui établit ce qui fait partie de la marge. Identifier signifie reconnaître et par

Le principe est clair : lâcher des textes là et où tu t'y attends pas
Claquer des mots un peu partout et que ça pète comme un attentat
Dans les salles ou en plein air, laisser des traces, faire des ravages

²³ Le public de la poésie slam est constitué en majorité de personnes de la classe moyenne blanche au dessous de 40 ans qui sont financièrement assez aisés et qui ont un bon niveau d'éducation. Les raisons

conséquent appliquer à un individu des références identitaires ou stéréotypes appris antérieurement. Somers-Willett exprime ainsi la probabilité de succès des poètes : « it is often the negociation of a performer's free will and the history of an identity which influences how a performance of identity is received by its audience » (Somers-Willett 2005, 56). En ce qui concerne la littérature beure, il faut rappeler que son origine et son succès remontent aux années 80 quand le terme beur était un sujet à la mode dans les médias. La réussite commerciale de *Boumkæur* est liée à sa publication dans le temps des émeutes des cités. Au début du roman Yaz indique son intention d'écrire une histoire sur les jeunes des quartiers car le sujet est prisé du public français : « Faut en profiter, en ce moment c'est la mode, la banlieue, les jeunes délinquants, le rap et tous les faits divers qui font les gros titres des journaux » (Djaïdani 1999, 13). L'auteur reconnaît ainsi indirectement la visée de son roman, c'est-à-dire écrire sur les jeunes des cités, un groupe identifiable par le public et une cause en vogue qui de plus le touche.

Autre similarité avec le slam que partage *Boumkæur* est la syntaxe même de son écriture. Frican et Merendet ont dénoté de nombreux passages slamés dans le livre *Boumkæur* « avec une prédilection pour la rime interne en [é] ainsi qu'un usage constant de la juxtaposition qui crée une régularité dans le rythme de la phrase, dont

pour ce type de public est d'abord que la plupart des spectacles de slam se font dans les cafés et les bars des banlieues privilégiées et sont payants. Ensuite le niveau d'éducation de cette classe sociale lui permet d'avoir accès à tous nouveaux phénomènes culturels en particulier de s'identifier avec la contre culture représentée par le slam qui implique cependant l'internalisation d'une culture érudite contre laquelle s'érige les poètes slam.

les séquences sont courtes » (Frican 2009, 17). Selon ces deux chercheuses bien que la rime soit simpliste, elle procure à la phrase un rythme qui montre un raffinement recherché du style d'écriture. Nous pouvons citer le passage suivant de *Boumkæur* comme témoignage slamé sur le rejet et l'exclusion (Djaïdani 1999, 9) :

Pas de neige sur le dos de cette saison, le mois de janvier est entamé,
déjà les fêtes ont commencé de toute façon je m'en moque, je n'aime
pas les fêtes imposées, surtout celles de la nouvelle année. Pour les
potes du quartier et moi, c'est toujours une nouvelle claque, devant les
boîtes de nuit on se fait recalcr, pas assez sapé ou pas bien
accompagné ?

Djaïdani utilise le pouvoir des mots pour présenter le réel non pas à la manière du témoignage mais par une poétique de l'écriture dont selon Frican et Merendet certains traits stylistiques seraient récurrents :

- L'utilisation du futur :

La bande de Yaz et de Grézi se rencontre, danse et chante sous un porche tandis que l'artiste de la bande peint des graffitis sur le mur. Tous discutent puis le récit se termine ainsi : « Ils se mettent à débattre au sujet du racisme. La dernière latte sera pour l'artiste qui conclura sans se faire entendre : "On est tous des racistes, les Blancs, les Noirs, les multicolores", puis il remontera la fermeture éclair de son bombardier et s'éclipsera dans la nuit comme un fantôme solitaire » (Djaïdani 1999, 20). On peut comprendre l'usage du futur pour souligner une vérité qui ne pourra probablement jamais se faire entendre car elle remet en cause l'instinct grégaire, indubitablement

humain, racine même du racisme et qui est ici exprimée par l'artiste, image de l'incompris et du poète maudit.

- L'inversion d'un syntagme de phrase :

Ce procédé permet de cadencer la phrase pour briser la rigueur du français standard et pour souligner le sérieux d'un propos par la légèreté en contraste. On trouve ainsi : « Malgré nos efforts, sans cesse replongeait la shooteuse dans le bleu de ses réseaux veineux » (Djaïdani 1999, 34) ou « de rêves illusoires seront remplies les cases vides de son cerveau » (*Ibid.*). L'écrivain beur par la voix du protagoniste principal de son roman soulève une injustice faite à une minorité par le biais d'un langage instantané et d'une image forte, marquante et facilement discernable.

- Les personnifications

Elles sont souvent utilisées pour imager la cité comme une bête effrayante, surréelle et cruelle : « des entrailles de la grande tour » (*Ibid.*, 33) ou « mur du couloir au sourire de néon » (*Ibid.*, 86) ou « un cube sombrement borgne » (*Ibid.*, 78).

- Les comparaisons et les métaphores

Elles permettent de poétiser le réel surtout celui de la tristesse comme dans le passage sur la mort du frère de Yaz qui en manque de drogue s'est ouvert les veines en cassant la vitre du hall d'escalier : « Souvent, je repense à la vitre fracassée par le poing du désespoir, une forme étoilée l'a transpercée, les fissures sculptées sur la feuille transparente me font penser à une toile d'araignée » (Djaïdani 1999, 37)

Pour Somers-Willett le ton des poésies slamées encourage la protestation politique qui reste souvent superficielle et qui permet plus au public de regagner bonne conscience que de réparer l'injustice. En parlant de la poésie slam des poètes afro-américains, Somers-Willett remarque (2005, 59) :

Regarding African American slam poets may be a way of showing support for anti-racist attitudes, confirming a white audience's own positions as liberal, rebellious, hip and against the status quo. At best, this process of reward opens doors for interracial dialogues; at worst, it may be a method of assuaging "white liberal guilt".

Cette citation souligne l'incapacité de la poésie slamée de créer de manière garantie un lien réel entre l'auditeur et les marginalisés. À la fin du livre de Djaidani, Yaz comprend aussi que l'écriture n'est pas le moyen efficace pour communiquer la détresse des jeunes des cités et que la solution au problème social de la banlieue passe par un rapprochement réel et non pas fictionnel du lecteur vers les marginalisés. Yaz refuse alors de publier le témoignage de son ami Grézi, il le brûle et termine le roman ainsi: « Les histoires de quartier du best of de la mémoire de Grézi partent en fumée. Je ne vous les balancerai pas. Faites l'effort de nous rendre visite » (Djaidani 1999, 158).

Si nous reprenons l'étude de Frican sur le livre de Djaidani nous pouvons trouver un parallèle dans le contenu de la poésie slam et de la littérature beur récente qui se base sur un raffinement de l'usage de l'oralité pour revendiquer une identité et passer indirectement un message de protestation contre l'injustice sociale. Frican et

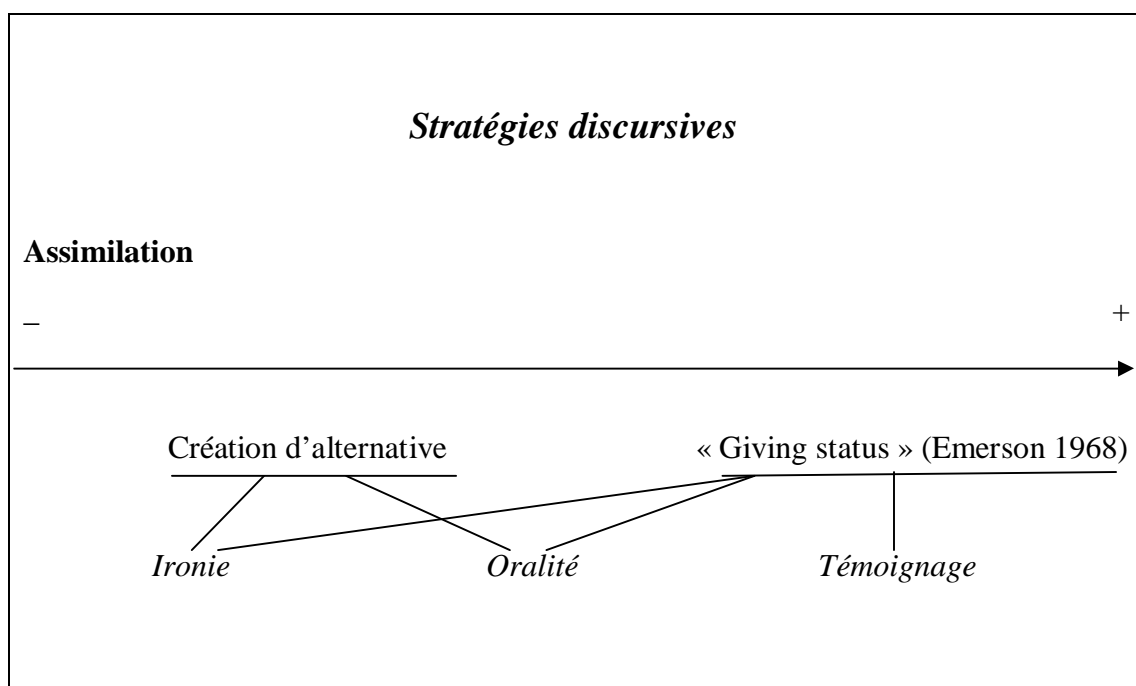
Merendet ont analysé le but de l'utilisation du style oral dans la littérature beure qui serait « l'expression langagière d'une situation déchirée » (Frican 2009, 1) servant à authentifier l'écriture et à remettre en question le réel dans lequel vivent les jeunes des cités. Le style direct est ainsi employé dans une « visée didactique et d'efficacité » (*Ibid.*, 5) en tant que porteur de signes utilisés comme « arme de dénonciation » (*Ibid.*, 5). L'auteur de *Boumkæur* par l'intermédiaire de Yaz joue du genre réaliste et autobiographique pour passer un message mais le style utilisé à cette fin est plus raffiné que celui des premiers roman beurs. Ce déplacement de l'oralité de la rue à celle d'une poésie de l'écriture se voit dans la trame même du livre de Djaïdani. Yaz, protagoniste principal, a dès le départ l'intention de témoigner sur les conditions de vie dans les banlieues mais il s'éloigne au cours du roman de ce but pour se retrouver incarcéré dans les limites stéréotypées de son imaginaire puis pour s'en échapper à l'aide de la fiction et de la poésie. Il s'agit ainsi « pour l'écrivain comme pour le personnage de Yaz de faire de l'écriture un processus expérimental qui entend dépasser le discours topique d'une littérature des banlieues » (*Ibid.*, 2). S'échapper du 'bunker' des idées préconçues devient un passage initiatique nécessaire à la reconstitution d'une véritable histoire et d'une identité.

Boumkæur est une œuvre polyphonique où se rencontrent les différents langages qui constituent celui des cités et dont le « mixage oral s'inscrit dans l'émergence d'une identité qui se met en scène pour se définir et s'affirmer au sein même de la langue » (*Ibid.*, 2). La stratégie de construction d'une identité par l'expression langagière est souvent utilisée hors de la fiction par les jeunes des quartiers qui par leur langage se différencient et s'opposent aux normes dominantes. Begag comprend le parler des

jeunes des banlieues comme naissant du désir de distinction sociale et de la « revendication de l'exclusion à travers un langage hermétique » (Begag 1997, 34) de ceux qui leur sont étrangers. Les jeunes marginalisés recherchent par ce procédé l'inversion d'un rapport de force sur le savoir où le détenteur des schèmes de décodage langagier est celui qui est habituellement dans la position de marginalisé. Il s'agit donc en même temps de « renverser le Français de souche, dans le statut d'étranger, dans le rôle de l'autre, le pas comme nous » (Begag 1997, 34) Dans *Boumkœur* cette recherche d'une identité passe par le biais d'une écriture poétique qui à la différence du parler réel des quartiers n'est pas là pour exclure mais pour communiquer avec le lecteur. Le roman de Djaidani est une réflexion à la fois sur le langage mais aussi sur la définition de l'identité beure. C'est par une expressivité riche en éléments linguistiques qu'est revendiquée « une singularité, couplée avec un désir d'intégration » (Frican 2009, 2). Yaz est porte-parole de sa génération, il aspire à la reconnaissance de son appartenance à un collectif tout en soutenant l'existence de son individualité. L'utilisation des différents langages comme le verlan, l'arabe, le gitan, l'argot ou plus spécifiquement l'argot carcéral, permet de construire une identité propre à celle des cités en soulignant la mixité sociale et raciale qui les caractérise. Les marques de l'oralité dans l'écriture évoquent ainsi une société périphérique et mélangée toutefois bien réelle. L'utilisation de tournures poétiques parfois violentes ajoute à l'identité groupale l'existence d'une sensibilité et d'une créativité individuelle capable de dévoiler la réalité. C'est cette individualité même de l'écrivain exprimée par Yaz, le protagoniste principal de *Boumkœur*, qui relève « l'enjeu de s'extirper de la dialectique de l'autre et de soi » (*Ibid.*, 22), de forger une

identité fondée sur l'altérité et de trouver un équilibre entre incarcération et évasion d'une identité donnée faussement comme immuable.

Ci-dessous un bref schéma récapitulatif des stratégies discursives en fonction du degré de volonté d'assimilation à l'échange social :



5.3 Le tiers-espace

Nous avons vu dans cette étude que la stratégie du tiers-espace comme stratégie de recherche d'alternatives aux relations dominantes des différents marchés sociaux est très communément usitée par les protagonistes des romans beurs. Il n'est pas étonnant que cette quête d'un ailleurs soit vitale pour l'immigré dont l'identité détachée de ses racines erre entre un lieu d'origine qui s'efface et un lieu d'arrivée qui ne sera jamais

pleinement familial. Pour reprendre Bourdieu dans la préface du livre de Sayad sur la condition de l'immigré : « Comme Socrate selon Platon, l'immigré est atopos, sans lieu, déplacé, inclassable [...] Ni citoyen, ni étranger, ni vraiment du côté du Même, ni totalement du côté de l'Autre, il se situe en ce lieu 'bâtard' dont parle aussi Platon, la frontière de l'être et du non-être social » (Bourdieu 1999, 3). Cette double absence qui demande à être comblée ne peut l'être totalement par les références identitaires de la culture française que l'immigré ne maîtrise pas et auxquelles il est subordonné de par son statut socio-économique ou de par la culture maghrébine qui loin du sol de l'Afrique s'exotise et s'aliène. Si la première génération d'immigrés peut encore par leur socialisation passée et leur sociabilité présente avec d'autres immigrés garder quelques pans de culture ancestrale, leurs enfants se retrouvent entièrement démunis de repères identificateurs. Ni vraiment français par leurs origines et par leur condition sociale, ni vraiment maghrébins par le rejet de la culture parentale jugée archaïque et inadéquate à la réalité du quotidien, les jeunes doivent fonder leur propre espace, créer leurs propres repères. La création d'un tiers-espace permet une localisation identitaire dans un lieu extérieur aux polarités culturelles²⁴. Selon Bhabha le tiers-espace

²⁴ Ce concept a été développé par l'historiographe Homi Bhabha. Dans un entretien avec Jonathan Rutherford, Bhabha résume son analyse des transformations culturelles. D'après lui, les sociétés libérales qui acclament la diversité culturelle contiennent et endiguent tout à la fois les différences culturelles réelles en les situant dans leur propre cadre de référence. Bhabha oppose au concept de diversité fondé sur des jugements universalistes, politiques et moraux le concept de différence qui est selon lui un lieu productif où la culture est produite dans un esprit d'altérité. La culture n'est pas un phénomène statique comme elle est présentée par le multiculturalisme qui catégorise la diversité mais une création humaine en constant changement. Toute forme de culture est prise dans un processus

correspond à un processus d'identification qui permet de « s'identifier à un autre objet et à travers cet objet, autrement dit un processus qui consiste à s'identifier à un objet de différence » (Bhabha 2007, 2). Il ne s'agit pas de la reconstruction d'un puzzle dont les pièces seraient les parties intégrantes des deux cultures en opposition mais d'une nouvelle création par un exercice de traduction et d'altération identitaire. Le concept de traduction a été créé par Bhabha qui le définit comme suivant : « Par traduction, je désigne avant tout un processus qui implique toujours pour que le sens culturel soit objectivé, un processus d'aliénation et de secondarité *par rapport à lui-même* » (*Ibid.*, 2). La traduction des composants de différentes cultures aboutit à un ensemble d'éléments disparates qui forment cependant un tout, base d'une nouvelle culture possible: « Le processus d'hybridité culturelle donne naissance à quelque chose de différent, quelque chose de neuf, que l'on ne peut reconnaître, un nouveau terrain de négociation du sens et de la représentation » (*Ibid.*, 2). La littérature beure illustre l'hybridité culturelle d'une population jeune à la croisée de deux cultures et qui fondent de nouveaux repères sur les traces de la culture de leur origine et sur celles de la société d'accueil afin de donner un nouveau sens et de répondre aux différentes demandes de leur quotidien.

Delvaux a utilisé le concept de tiers-espace pour étudier la littérature beure mais aussi d'autres œuvres littéraires écrites par des femmes dans une situation d'ambivalence culturelle. Le tiers-espace des trois œuvres auxquelles elle s'est intéressée trouve son expression dans le lieu de la folie qui laisse à penser l'identité culturelle comme « un

continu d'hybridation c'est-à-dire de localisation dans différents tiers-espace d'où émergent d'autres différences et de nouvelles positions.

lieu d'aliénation, de scission du sujet » (Delvaux 1998, 1) justement pour échapper à une réification du Soi. Nous avons trouvé la même quête chez les protagonistes féminins des œuvres beures étudiées dans cette recherche. C'est la réalisation de leur condition d'objet et de la violence des définitions identitaires qui fait que des personnages comme Nina ou Nadia décident de se replier sur elles-mêmes, de disparaître, la première dans l'androgynie et l'aculturel, la seconde dans le repli mental et l'anéantissement de tous sentiments. Si Nina regagne une identité dans la création d'un tiers-espace sous la forme de l'écriture ou la découverte de l'Italie, Nadia s'enfonce dans la dépression exprimée par le lieu du sac poubelle, lieu d'inexistence sociale.

Une autre illustration du processus d'hybridation rencontré dans les romans beurs étudiés concerne l'espace de l'habitat. L'impossibilité de trouver dans l'espace de la banlieue un lieu d'appartenance et de réconfort se mêle au sentiment d'inassouvissement du besoin identitaire. Dans de nombreux romans la mer est la figure récurrente d'un espace imaginaire, un lieu mythique, une construction de l'esprit à laquelle sont associées différentes représentations. Il peut sembler contradictoire que la quête d'attache à un sol et à une identité aboutit à l'espace fluide et insensible qu'est la mer. Cependant la mer constitue l'espace entre le pays parental et le continent d'accueil, un retour imaginaire et voulu aussi comme tel vers une origine idyllique. La mer en tant que tiers-espace correspond à un lieu neutre, purificateur, un lieu de renaissance dépourvu d'entendement humain et libre de jugements. Comme pour le tiers-espace de l'écriture de Nina, la mer est un espace sans violence qui ne restreint pas l'imagination, où l'on peut s'évader et retrouver un

Soi pur d'empreintes sociales et de meurtrissures. De même que pour l'écriture, la mer représente aussi la solitude et l'introspection nécessaire à l'acte de création ou de réviviscence. Étendue liquide entre deux rivages, la mer s'associe finalement à la position "d'entre deux" de la génération beure à la recherche d'un point d'ancrage dans la multitude de repères identitaires qui s'offrent à elle.

Le tiers-espace est un lieu de marginalité, de révolte consciente ou inconsciente contre des espaces dominants qui ne permettent pas à l'individu de se réaliser. Cette marginalisation qui émerge du manque de reconnaissance social de l'être en soi aggrave par le repli mental l'inassouvissement de ce besoin. Ce cercle vicieux peut à l'extrême de l'isolation transformer le tiers-espace en folie où l'imaginaire de l'individu ne lui permet plus du tout de vivre parmi les Autres. Dans le livre de Paul Smaïl, Ali est le prisonnier de son tiers espace, lieu du débordement des différentes personnalités qu'il s'est créées afin d'assouvir son besoin de reconnaissance sociale. Son arabité, son virilisme, son consumérisme, son narcissisme, tous à outrance, deviennent constitutifs de sa folie. L'escalade de son aliénation mentale et de sa mégalomanie le poussent finalement au meurtre.

6 Conclusion

Si nous résumons les tactiques d'échange étudiées sur le marché de l'habitat, de l'emploi, de l'éducation ou des relations affectives, nous pouvons énoncer qu'aucune ne correspond à un rééquilibrage réel des rapports de force entre dominants et dominés sur ces différents marchés. La position sociale des Beurs est si faible par leur

manque de ressources, par une internalisation insuffisante des normes dominantes et par leurs appartenances identitaires diffuses, fragmentées et souvent contradictoires que l'échange, s'il a lieu, aboutit le plus souvent au prolongement des inégalités sociales. Nous avons rencontré différentes stratégies mises en jeu sur les marchés étudiés. Pour acquérir les ressources dont ils ont besoin, les jeunes ont souvent recours à la violence qui a pour conséquence l'extinction de toute relation sociale avec les représentants dominants du marché et l'aggravation de leur marginalisation. Une autre stratégie plus ou moins stérile de l'échange est celle du repli émotionnel, stratégie couramment suivie par les protagonistes des romans beurs et qui a pour extrême l'assimilation complète de l'individu aux sollicitations dominantes du marché jusqu'à l'anéantissement total de toute individualité ou identité. L'emménagement dans les résidences pavillonnaires anonymes et livides, l'enfermement dans le système carcéral des HLM, l'accomplissement de travaux aliénés, monotones et dangereux marquent la vie de l'immigré déraciné mais intégré. Le repli émotionnel peut prendre de plus chez les jeunes la forme de la dépression mentale qui résulte de la situation d'impasse dans laquelle ils se trouvent et qu'ils ressentent comme telle. Le repli dans les caves des cités HLM, le rejet de toutes relations affectives, la drogue et même le suicide sont des illustrations de repli. La stratégie de création d'alternatives est aussi une stratégie assez usitée mais elle se joue pour la plupart du temps au niveau de l'imaginaire et non du factuel. La création d'un tiers-espace correspond bien à une libération de l'esprit mais elle n'est pas forcément satisfaisante pour l'assouvissement des besoins réels, elle peut aussi conduire à l'enfermement mental. Chez les personnages féminins des romans par exemple, le refus de la binarité homme-femme crée un espace

identitaire vacant, nécessaire à l'émancipation mais peu satisfaisant émotionnellement et socialement. La stratégie la plus salubre dans les relations d'échange est celle où le statut du plus vulnérable partenaire de l'échange est rehaussé afin de lui permettre une juste participation au marché social. Cette stratégie se retrouve en particulier dans le domaine scolaire par le biais du professeur qui essaie de valoriser et de soutenir l'enfant d'immigrés pour lui donner une chance de réussite malgré les adversités sociales dues à son origine. Une autre manière d'aboutir à une revalorisation de statut est en attirant l'empathie du dominant pour la situation des défavorisés. Par la poésie de la langue orale de leurs personnages imaginaires ou par le détournement langagier des rapports de dépendance c'est-à-dire par le procédé ironique les auteurs beurs essaient de sensibiliser le lecteur à la situation des jeunes Beurs. Ce rapprochement vers l'autre par sa connaissance réelle qui déconstruit la notion même de l'altérité est la base d'une stratégie de revalorisation des rapports de dominance et d'une possibilité d'un rééquilibrage et d'une compensation des inégalités. L'augmentation de la valeur ou du statut social du plus faible en gagnant l'estime du dominant est une stratégie visée de repositionnement social employée par les protagonistes des romans beurs, porte-parole de leurs créateurs.

Nous voudrions terminer cette recherche en revenant à la question du chapitre trois sur le rôle de l'art et en particulier sur les raisons poussant les écrivains beurs à écrire. En racontant les circonstances dans lesquelles ils ont vécu, les écrivains guérissent des traumatismes de leur enfance et contribuent aussi à témoigner des inégalités et injustices sociales de la minorité à laquelle ils appartiennent. L'écriture permet de plus de constituer par la réminiscence d'expériences communes une conscience beure

fondée sur la reconnaissance d'une marginalisation socio-économique et sur une identité culturelle hybride partagée entre la France, le Maghreb, l'espace multi-ethnique de la banlieue, la société des médias et la culture prolétaire des parents. Ces raisons personnelles ou groupales nous amènent à nous demander quel pourrait être l'intérêt de l'écriture beure pour un lecteur n'appartenant pas lui-même à cette minorité. Jusqu'à présent la littérature beure de part ses socio-dialectes, son style oral et argotique et son manque de maturité littéraire n'a pas été pleinement accueillie par l'institution littéraire. Pourtant les écrivains beurs ont réussi le tour de force de créer un genre romanesque à part entière sur l'espace le plus laid et le plus inhumain de la société française et de séduire par leur sensibilité créatrice un grand nombre de lecteurs malgré la grisaille et le béton sur lesquels a été fondée leur existence puisque comme le dit Fefer dans *Les ANI du Tassili* « le gris est une couleur comme les autres, il suffit de bien savoir tremper son pinceau dans le ciel » (Tadjer 1984, 140). Ce genre narratif même parfois dépourvu de rigueur littéraire reste un témoignage sensible et émouvant des conditions d'existence, des tactiques de survie et de révoltes d'une des plus grandes minorités de la société française. Par cette recherche, nous voudrions souligner l'importance des œuvres des auteurs beurs qui nous font ressentir la réalité sociale d'une minorité à travers la perception des personnages fictifs de leurs romans. Par leurs narratifs les écrivains beurs dévoilent au lecteur un monde qui auparavant lui était étranger. Ce rapprochement vers l'Autre, ici grâce à la création littéraire, est une contribution vers la résolution d'une des graves questions sociales de la France.

Bibliographie

Ouvrages référentiels, critiques et théoriques

Achour Christiane 2005, *Banlieue et littérature*. Situations de banlieue – enseignement, langues, cultures, INRP, coll. « Éducation, politiques, sociétés », sous la dir. de M-M. Bertucci et V. Houdart-Merot, déc. 2005, 129-150.

Begag Azouz 1998, *Écrire et migrer*. Écarts d'identité n. 86 : « Migration, exil, création », septembre 1998, 4-4 (Ecid.online.fr ; accédé le 03/04/08).

Begag Azouz 1997, *Trafic de mots en banlieue : Du "nique ta mère" au "plaît-il ?"*. Migrants-formations, numéro 108, mars 1997, 30-37.

Begag Azouz, 2006, *Of Imposture and Incompetence : Paul Smaïl's Vivre me tue*. Research in African literatures, Vol 37, numéro 1.

Benard Valérie 1999, *Le roman algérien de langue française : à propos de l'ironie*. Itinéraires et contacts de cultures, numéro 26, 1^{er} semestre 1999, Paris : L'Harmattan.

Bhabha Homi 2007, *Le tiers-espace*. Entretien avec Jonathan Rutherford (mise en ligne le jeudi 20 septembre 2007).

Bonn Charles 1995, *Études littéraires maghrébines: littérature des immigrations*, numéro 7, Paris : L'Harmattan.

Blau M. Peter 1964, *Exchange and power in social Life*, New York, London, Sydney: John Wiley & Sons.

Bourdieu, Pierre 1979, *La distinction*, Paris : Les éditions de minuit.

Bourdieu Pierre 1999, *La double absence*. Préface du livre La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré de Abdelmalek Sayad, Paris : Seuil.

Chamboredon J C et Lemaire, M 1970, *Proximité spatiale et distance sociale*. Revue française de sociologie, XI, janvier- mars 1970, 3-33

- Cirella-Uretia Anne, 2003, *Images d'altérité*. Mots pluriels, numéro 23, mars 2003.
- Delvaux Martine 1995, *L'ironie du sort : Le tiers-espace de la littérature beur*. The French review, Vol 68, numéro 4, March 1995.
- Delvaux Martine 1998, *Le tiers-espace de la folie dans Ourika, Juletane et l'Amant*. Mots pluriel, numéro 7, 1998.
- Dibb Mohamed 1994, *Tlemcen ou les lieux de l'écriture*, Paris: Éditions revue noire.
- Djaout Tahar 1991, *Une écriture au "beur" noir*. Itinéraires et contacts de cultures, vol 14, 2^{ème} semestre 1991, 156-158.
- Ekeh Peter 1974, *Exchange Theory*, Cambridge: Harvard University Press.
- Emerson Richard 1968, *Power-Dependence Relations*. American sociological Review, 27: 31-41.
- Foucault Michel 1975, *Surveiller et punir*, Paris: Gallimard.
- François Cyrille 2008, *Des littératures de l'émigration à l'écriture de la banlieue*. Synergies sud-est européen, numéro 1, 149-157.
- Frican Morgane, Merendet Johanne 2009, *Rachid Djaidani : Boumkæur, un roman beur entre polyphonie sociale et poésie d'un nouveau langage*. (Malfini.ens-lsh.fr ; accédé le 09/03/2009).
- Grand Corps Malade 2009, *C'est quoi le slam ?* (www. Grandcorposmalade.com, accédé le 11/03/2009).
- Geiser Myriam, 2008, *La 'littérature beur' comme écriture de la post-migration et forme de 'littérature monde'*. In : Bonn, Charles (Dir.). Expressions maghrébines, Vol. 7, numéro 1, été 2008, 121-140.
- Geesey Patricia, 2008, *Global pop culture in Faiza Guène's Kiffe Kiffe demain*. In : Bonn, Charles (Dir.). Expressions maghrébines, Vol. 7, numéro 1, été 2008, 53-66.
- Guène Faiza, 2009, Interview avec Guène. (www.evene.fr/livres/actualite/interview-faiza-guene-reve-pour-les-oufs-kiffe-demain-440.php ; accédé le 14/05/09).

- Hargreaves Alec 1991, *Oralité, audio-visuel et écriture*. Itinéraires et contacts de cultures, vol 14, 2^{ème} semestre 1991, 170-182.
- Hargreaves Alec 1997, *Immigration and Identity in Beur fiction*, New York : Berg.
- Hargreaves Alec 2000, *Autobiographie et histoire*. Écarts d'identité, mars 2000, 53-56.
- Hargreaves Alec 2008, *Y a-t-il un roman beur?* In : Bonn, Charles (Dir.). Expressions maghrébines, Vol. 7, numéro 1, été 2008, 17-28.
- Hargreaves Alec, Gans-Guinoune Anne Marie, 2008, *Introduction*. In : Bonn, Charles (Dir.). Expressions maghrébines, Vol. 7, numéro 1, été 2008.
- Hargreaves Alec, Gans-Guinoune Anne Marie, 2008, *La littérature issue de l'immigration maghrébine en France : recensement et évolution du corpus narratif*. Expressions maghrébines, Vol. 7, numéro 1, été 2008, 193-216.
- Harzoune Mustapha 2003, *Littérature : Les chausse-trapes de l'intégration*. Mots pluriels n. 23, mars 2003, 1-12, (www.arts.uwa.edu.au; consulté le 02/04/08).
- Hétan François 2002, *Immigration, marché du travail, intégration*. La documentation française 2002.
- Imache Tassadit 2001, *Écrire tranquille ?* Esprit, Décembre 2001, 35-53.
- Jacomard Hélène 1998, *L'antiracisme en question : Les raisins de la galère de Tahar Ben Jelloun*, 1-15, (www.european.uwa.edu.au; consulté le 12/02/2009).
- Jacomard Hélène 2000, *Du harem à la galère : Le déterminisme géographique dans deux écrits beurs*, (www.eurpean.uwa.edu.au; consulté le 12/08/2009).
- Jacomard Hélène 2004, *Cours, cours, Nina ! : Garçon manqué de Nina Bouraoui*, (www.europea.uwa.edu.au; consulté le 12/08/2009).
- Jacomard Hélène 2006, *Bons et mauvais beurs : Momo contre Ali*. Essays in French Literature 43, July 2006, 79-98.
- Keil Regina 1991, *Entre le politique et l'esthétique*. Itinéraires et contacts de cultures, Vol 14, 2^{ème} semestre 1991, 159-168.

- Koehler Erich 1973, *Principes historico-sociologiques et science littéraire*. Travaux de l'Institut d'Etudes Ibériques & Latino-Américaines de Strasbourg 13/14, 1973.
- Koehler Erich 1967, *Les possibilités de l'interprétation sociologique illustrées par l'analyse de textes littéraires français de différentes époques*. Littérature et société, 47-71, 1967.
- Laronde Michel 1993, *Autour du roman beur*, Paris : L'Harmattan.
- Laronde, Michel 1995, *Stratégies rhétoriques du discours décentré*. In : Bonn, Charles (Dir.). *Études littéraires maghrébines: littérature des immigrations*, numéro 7, 28-39.
- Laroussi Farid, 2008, *La littérature 'beur' et le paradoxe de l'authenticité*. Expressions maghrébines, Vol. 7, numéro 1, été 2008, 109-120.
- Le Clézio Jean-Marie 2008, *Dans la forêt des paradoxes*. (lewesternculturel.blogs.courrierinternational.com; consulté le 24/04/09).
- Leenhardt Jacques 1998, *La sociologie de la littérature*. (sociocritique.mcgill.ca/Pdf/JLEENHARDT.pdf ; consulté le 20/02/2009).
- Luhmann, Niklas 1991, *Soziale Systeme*, Frankfurt : Suhrkamp.
- Mangia Anna Maria 1995, *Les rôles féminins dans les romans beurs*. In : Bonn, Charles (Dir.). *Études littéraires maghrébines: littérature des immigrations*, numéro 7, 51-61.
- Maurin Eric 2004, *Le ghetto français*, Paris : Le Seuil.
- Mdarhri-Alaoui Abdallah 1995, *Place de la littérature beur*. In : Bonn, Charles (Dir.). *Études littéraires maghrébines: littérature des immigrations* 1995, numéro 7, 41-50.
- Perrenoud Philippe 1998, *L'échec scolaire naît de la confrontation entre un univers de différences culturelles et une organisation pédagogique*. (www.unige.ch; consulté le 10/02/200).
- Pinçonat Crystel 2003, *La langue de l'autre dans le roman beur*. The French review, Vol.76, numéro 5, April 2003, 941-951.

- Sartre Jean-Paul 1949, *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris : Gallimard.
- Sebbar Leila 2008, *Littérature du divers*. Synergie Monde n 5 – 2008, 175-178.
- Sebkhi Habiba 1999, *Une littérature naturelle : Le cas de la littérature "beur"*.
Itinéraires et contacts de cultures, n. 27, 1^{er} semestre 1999.
- Somers-Willett Susan 2005, *Poetry and the Cultural Politics of Performing Identity*.
The Journal of the Midwest Modern Language Association, Vol 38, N 1, 51-73.
- Thomas Dominic, 2008, *New writing for new times*. Expressions maghrébines, Vol. 7,
n.1, été 2008, 33-52.
- Weber Max , 1976, *Wirtschaft und Gesellschaft*, Tübingen : Mohr.
- Zekhri Khalid 2004, *Écrivains issus de l'immigration ou écrivains beurs ? Identités
littéraires*, n.155-156, juillet-décembre 2004.
- Zeroulou Zaihia 1992, *L'école et les enfants d'immigrés*. Écarts d'identité, numéro 60.

Romans beurs

- Begag Azouz 1986, *Le gone du Chaâba*, Paris : Le Seuil.
- Benaïssa Aïcha 1990, *Histoire d'une jeune beure*, Paris : Pocket.
- Ben Jelloun Tahar 1996, *Les raisins de la galère*, Paris : Fayard.
- Bouraoui Nina 2000, *Garçon manqué*, Paris : Stock.
- Bouraoui Nina 1991, *La voyageuse interdite*, Paris : Gallimard.
- Charef Mehdi 1983, *Le thé au harem d'Archi Ahmed*, Paris : Mercure de France.
- Djaïdani Rachid 1999, *Boumkœur*, Paris : Le Seuil.
- Djaïdani Rachid 2004, *Mon Nerf*, Paris : Le Seuil.
- Guène Faïza 2004, *Kiffe kiffe demain*. Paris : Hachette Littératures.
- Guène Faïza 2006, *Du rêve pour les oufs*. Paris : Hachette Littératures.
- Guène Faïza 2008, *Les gens du Balto*. Paris : Hachette Littératures.

- Kessas Ferudja 1990, *Beur's story*, Paris: L'Harmattan. .
- Kettane Nacer 1985, *Le sourire de Brahim*, Paris : Denoël.
- Lakhdar Belaïd 2000, *Sérail killer*, Paris: Gallimard.
- Nini Soraya 1993, *Ils disent que je suis une Beurette*, Paris : Fixot.
- Leïla Sebbar 2009, *Mon cher fils*, Tunis : Elyzad.
- Smaïl Paul 2001, *Ali le magnifique*, Paris : Denoël.
- Tadjer Akli 1984, *Les ANI du Tassili*, Paris : Le Seuil.
- YB 2003, *Allah super star*, Paris: Grasset.